

40 PAGES



de bonne lecture EQUIVALANT A

120 PAGES
d'un Magazine in-octavo
DE 15c, 20c OU 25c.

Le Monde Illustré

Album Universel



PROLOGUE. D'après le tableau de M. GAUDEFROY

Cameras Brownie

No. 1, Grandeur 2 1/4 x 2 1/4 — \$1.10
No. 2, " 2 1/4 x 3 1/4 — \$2.18

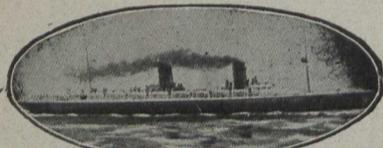
Expédiées par Express franc de port sur réception du prix



Brochure descriptive sur demande.

The D. H. Hogg Co.

660, Rue Craig Ouest, - Montréal



CIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

De New-York au Havre-Paris, (France)

Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.

*LA TOURAINE.oct. 18
*LA SAVOIE.oct. 25
*LA PROVENCE.nov. 1
*LA LORRAINE.nov. 8
*LA TOURAINE.nov. 15
*LA SAVOIE.nov. 22

*Paquebots à deux hélices.
Génin, Trudeau et Cie, agents généraux pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame Ouest, Montréal.



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

MEUBLES DE BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratuits.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,
221, Rue St-Jacques, Montréal
Tel. Bell Main 1691

COMPLETS

Confectionnés sur votre commande à votre goût, de tissus tout laine importés et de la meilleure qualité, et suivant les derniers modèles.

Pour \$10.00

Nos échantillons et modes d'automne viennent de nous arriver; vous avez votre choix parmi des milliers.

Nous garantissons le parfait ajustement.

Nous vous désirons comme clients, et avec vous tous vos concitoyens qui veulent s'habiller d'une façon à la fois économique et élégante.

Nous avons ouvert un bureau au centre même de la partie commerciale de la ville, No 11 rue St-Sacrement, et nous attendons votre visite; faites-la dès aujourd'hui.



The Dominion Co-operative Association Co.
(Capital \$1,000,000.00) LTD.
Chambre 6 et 7, 11 rue St-Sacrement, MONTREAL

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

AVEZ-VOUS UNE IDEE? — Si oui, demandez le Guide de l'Inventeur qui vous sera envoyé gratis par MARION & MARION, Ingénieurs-Conselleurs. — Bureaux: Edifice New York Life, Montréal et Washington, D. C.

A NOS LECTEURS

L'Album Universel étant une revue consciencieusement faite, qui s'adresse à la classe de notre société qui a le moyen de payer convenablement ce qu'elle achète, il était de notre devoir de n'annoncer que des produits avantageux et de choix.

C'est précisément ce que nous faisons. Aussi, pouvons-nous affirmer que nos annonceurs sont de toute première classe, comme, du reste, les produits qu'ils signalent.

Nous tenons donc à en faire l'observation à nos lecteurs pour que, le cas échéant, ils aient une confiance absolue et dans nos annonces et dans les négociants, hommes d'affaires ou de profession, qui se servent de nos colonnes pour fins de publicité.

Nos annonces, on voudra bien en prendre note, sont irréprochables. Elles reflètent parfaitement les qualités des offres faites au public. C'est dire que nous prions notre clientèle de les lire.

Ci-dessous, pour faciliter cette lecture, nous avons donc publié une liste, (forcément partielle), des maisons qui nous honorent de leur confiance pour les présenter à nos lecteurs.

CARTES D'AFFAIRES

AVOCATS

J. O. FOURNIER, L. L. L.
Bureau: 80 St Gabriel. Résidence: 206 Cherrier.
Tél. Bell Main 4400 Tél Bell Est 2982

HURTEAU & GIBEAULT
Tél. Main 2619 56 rue Notre-Dame Est

ASSURANCES FEU

ESINHART & MAGUIRE
117 St François-Xavier. Tél. Bell Main 593.

FAUTEUX & PACAUD
72 St François-Xavier. Tél. Bell Main 5430.

STEWART & MUSSEN
Tél. Bell Main 5189 Edifice Alliance

ARTICLES DE SPORT

T. COSTEN & CIE
Tél. Main 2856 48 rue Notre-Dame Ouest

L. J. A. SURVEYER
Tél. Main 1914 6 rue St Laurent

BEAUVAIS FRERES
316 rue St Laurent

AUVENTS ET TENTES

"SONNE" AWNING, TENT & TARPULIN CO
Tél. Bell Main 727 329 rue Craig Ouest

ARTICLES PHOTOGRAPHIQUES

THE D. H. HOGG CO.
660 rue Craig

CHAUSSURES

RONAYNE BROS
485 rue Notre-Dame Ouest

COIFFEURS

PALMER & SON
1745 rue Notre-Dame. Tél. Bell Main 391.

CORSETS

LE CORSET D. & A

LE CORSET E. T.

DENTISTES

Dr JOSEPH VERSAILLES
926 rue St Denis

DOREURS, ARGENTEURS, NICKELEURS, ETC.

MONTREAL PLATING CO.
Tél. Bell Est 2576 414 rue St Laurent

ENTREPRENEURS DE POMPES FUNEBRES

L. THERIAULT
Tél. M. 1399 3514 16 1/2-18 St Urbain, 237 Centre

JOSEPH LARIN
Tél. M. 3255—Ring 2 647 Notre-Dame Ouest

HORLOGERS-BIJOUTIERS

NARCISSE BEAUDRY & FILS
212 rue St Laurent

MEUBLES

M. BEAUDOIN
Tél. Bell Est 2074 687-693 Ave Mont-Royal

RENAUD, KING & PATTERSON
Coin Guy et Ste Catherine

F. DUFOUR
395 Ontario Est Tél. Bell Est 3389

CANADA OFFICE FURNITURE CO.
221 rue St Jacques Tél. Bell Main 1691

MARCHANDS-TAILLEURS

FERDINAND MORETTI
1658 Notre-Dame. Tél. Bell Main 2681.

J. N. LEFEBVRE
Coin Amherst et de Montigny. Tél. Bell E. 9064

MALE ATTIRE

Rue Ste Catherine Est

THE DOMINION COOPERATIVE ASSOCIATION CO.
Chambre 6 et 7 11 rue St Sacrement

MERCERIES

M. BEAUPRE
282 rue Ste Catherine Est

NOUVEAUTES

A. LAMY
Tél. Est 2552 830 rue St Denis

ARCAND FRERES
Tél. Main 230 111 rue St Laurent

JETTE & LEMIEUX
342 Boulevard St Laurent

DUPUIS FRERES
441-449 rue Ste Catherine Est

PHARMACIENS

SYLVIO MOISAN
Tél. Est 4739 421 rue St Laurent

H. ARCHAMBAULT
78 rue Notre-Dame Est

A. J. LAURENCE
Coin St Denis et Ontario

L. A. BERNARD
1882 rue Ste Catherine

JOHN T LYONS Ltée
8 Bleury

LABORATOIRES S. LACHANCE, Limitée
87, Rue St-Christophe

PHOTOGRAPHES

SUCH & CO. Photographies à prix réduits.
251 Ste Catherine Est. Ouvert le Dimanche

PIANOS, ORGUES, MUSIQUE

LEACH PIANO CO
Up 998 2440 rue Ste Catherine

NORDHEIMER PIANO CO.
Rue Ste Catherine

PLOMBIERS

N. DULUDE
No 766 rue Charlevoix, Montréal
rés. 193 St Charles, Pointe St Charles

Succursale Ouest: S. DUPLANTIS, Gérant

POELES ET FOURNAISES

A. GALARNEAU & CIE
Tél. Marchands 2134. 322 rue Mont-Royal

LA FONDERIE CANADIENNE
496 rue Ste Catherine Est

POUR LA MENAGERE
MINE GRASSE OZO

POUDRE A LAVER RACSO
ESSENCES CULINAIRES DE JONAS

TAPIS NETTOYES
HAMMOND'S CARPET BEATING WORKS
Tél. Bell Up 1445 245A rue Bleury

VALISES ET HARNAIS
LAMONTAGNE LIMITEE
Bloc Balmoral



LE SECRET DU CHIC

LE CORSET E. T. EST INDISPENSABLE

Il assure à la femme élégante une taille fine et souple, permet de porter avec grâce n'importe quelle toilette et assure en même temps le confort. De plus, il surpasse tous les autres pour la durée, et est fabriqué selon les lois de l'hygiène. Exigez-le chez les marchands.

Les Amers Indigènes



La plus économique en même temps que le plus efficace TONIQUE STOMACHIQUE et DIGESTIF.

LES AMERS INDIGENES doivent leur popularité aux plus importantes qualités que peut avoir une préparation médicinale; une efficacité toujours certaine, l'absence de tout principe dangereux, et la modicité du prix.
LES AMERS INDIGENES sont une combinaison préparée dans des proportions rigoureuses, d'un grand nombre de racines et d'écorces les plus précieuses par leurs vertus médicinales, toniques, stomachiques, digestives et carminatives.
Les Maux de Tête, Etourdissements, Nausées, Malaise Général, sont le plus souvent la suite de dérangement de l'estomac, et dans ce cas, LES AMERS INDIGENES ne manquent jamais d'apporter un soulagement prompt, et le plus souvent, une guérison certaine.
LES AMERS INDIGENES se vendent en détail dans toutes les bonnes pharmacies de la Puissance, en boîtes de 25 cts seulement, contenant ce qu'il faut pour 3 ou 4 bouteilles de 3 demiards.

LABORATOIRES S. LACHANCE, Limitée
87, rue St-Christophe, MONTREAL

Si vous voulez vous procurer ce qu'il y a de plus Nouveau et de plus Chic EN FAIT DE Merceries à des prix modiques

VENEZ ME VOIR
M. BEAUPRE
282 rue Ste-Catherine Est, MONTREAL.

LA CODILINE
Du Dentiste Joseph Versailles
Contre la Névralgie et le Mal de Dents
En vente partout à 25 cts.



AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par
E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

L'Honorable G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

51, rue Sainte-Catherine-Ouest.

Téléphone EST 4415

Coin de la rue St-Urbain

PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawai et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

LE CANADA PITTORESQUE



Le coin le plus animé du parc national Algonquin, de l'Ontario. Tentes mises en place pour recevoir les touristes et les pêcheurs.—Ligne du G. T. R.



Dans le parc national Algonquin, de l'Ontario, la pêche est excellente, abondante, et unique—Ligne du G. T. R.

NOS GRAVURES D'ACTUALITÉ



En Angleterre — Au tout premier plan on voit M. Balfour, ex-premier ministre d'Angleterre, photographié parmi les invités au récent mariage de M. Austin Chamberlain.



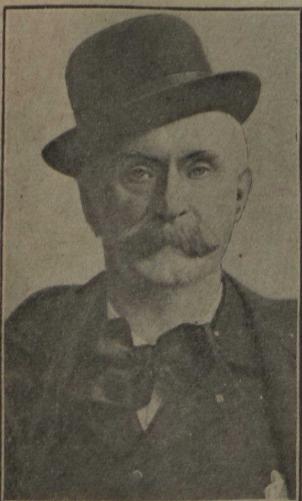
En Angleterre — M. W. G. J. Gladstone, fils du grand homme d'état anglais. Ce jeune homme, qui est majeur depuis à peine quelques jours, vient d'entrer en possession de l'héritage paternel, à Hawarden.



En Angleterre — La célèbre artiste Mme Langtry, (connue jadis sous le nom de: "lis de Jersey"), se rendant aux courses de "Hurst Park".



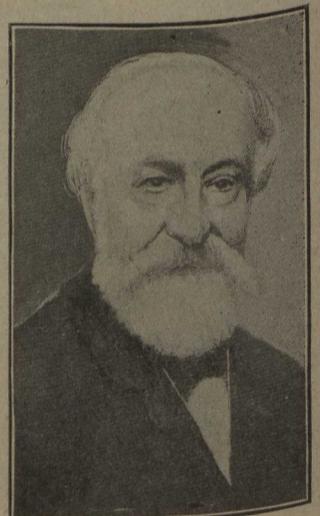
En Angleterre — La marquise Townshend, dont les démêlés judiciaires avec le marquis, son époux, défrayent la chronique scandaleuse londonienne.



En France — L'illustre compositeur Ernest Reyer, qui vient d'être nommé grand-croix de la Légion d'honneur.



En France — Aux grandes manoeuvres, le commandant Rimailho expliquant au ministre de la guerre le fonctionnement de la pièce d'artillerie qui porte son nom.



En France — Portrait de feu Philibert Audebrand, doyen des journalistes français, mort récemment sur la brèche à 91 ans.

Sommaire du N° 1172, du 13 octobre 1906

Planches hors texte : Le Canada pittoresque — Nos gravures d'actualité — Choses d'Europe — "Les pirates du golfe Saint-Laurent" — De l'instruction publique, par l'hon. G. A. Nantel — Propos de Montréalais — Échos d'Amérique, par L. d'Ornano — Nouvelle canadienne inédite : Près du ruf, par Mlle Marie Le Franc — Nouvelle canadienne inédite : Echange de cartes, par F. de Chalot — A travers la mode — La vie au foyer — Pour nos jeunes amis — Feuilletons : "Les pirates du golfe Saint-Laurent", roman inédit par le Dr Eugène Dick — La fille du brigand, suite et fin — Pages canadiennes oubliées : "La terre paternelle", par Patrice Lacombe — 3 pages humoristiques — Cuisine — Les grands musiciens — A travers le Canada — La tuberculose — Notes scientifiques — Lichtenstein, par E. Miller — L'avenir de Hong Kong — Poésies : L'automne, par Sully Prudhomme — Automne, par F. Gregh — Sous la coupole, par Pierre de Nolhac — Variétés, etc.

Musique :

Chant d'amour, paroles de A. de Lamartine, musique de Georges Bizet.

Heure du soir, paroles de Millevoeye, musique de Boieldieu.

Prélude pour piano, par C. Gounod.

Choses d'Europe

En Angleterre

On parle beaucoup à Londres, dans les cercles militaires et politiques, du second Dreadnought et à part la nouvelle installation de William Waldorf Astor qui est en train d'épater la capitale du Royaume-Uni, c'est le sujet de toutes les conversations.

Le 2nd Dreadnought serait un engin de guerre qui battrait tous les records. Il serait bâti à Devonport, sous la direction de spécialistes qui ont fait une étude à fond du 1er Dreadnought actuellement à Portsmouth. Le vaisseau serait construit dans l'espace de six mois, ce qui serait un tour de force sans précédent. Les plans en sont déjà préparés.

En vue des résultats extraordinaires qui se sont produits dans la grosse artillerie du nouveau vaisseau de guerre "Hibernia", on attend avec impatience les expériences qui seront faites à bord du Dreadnought cette semaine même. Et si les résultats sont les mêmes, ils auront un effet de la plus grande importance sur la construction et l'armement des vaisseaux de guerre. Pendant les exercices de tir, l'ébranlement résultant d'un seul coup de canon a été si grand que le navire même a été sérieusement endommagé et que plusieurs membres de son équipage ont été mis, pour quelque temps, hors d'état. On s'est servi de la cordite et la mine noire a été si terrible que les artilleurs ont eu toutes les peines du monde à terminer leurs exercices. Plusieurs saignaient du nez et des oreilles lorsqu'on cessa le feu. En divers endroits de ses ponts et entreponts, le navire fut endommagé ; les ventilateurs furent déplacés, etc.

L'Hibernia porte les derniers modèles de canon, les canons x au calibre de 50 qui furent déchargés un à un. Ce vaisseau coûte \$7,222,000 et il fait partie de l'escadre de l'Atlantique composée de 8 unités du même type.

* * *

La série d'articles publiés par M. Judet, de "l'Éclair", de Paris, n'est pas sans créer une certaine sensation dans les milieux anglais qui prétendent être bien au fait des dessous de la politique.

Dans le dernier de ces articles, M. Judet parle longuement du terme d'office de M. Delcassé comme ministre des affaires étrangères et de l'entente cordiale. Il prétend que la Grande-Bretagne, en cette affaire, a tendu un piège à la France et que, grâce à la faiblesse de M. Delcassé elle a presque réussi dans son dessein. Il conclut en disant : — La Grande-Bretagne avait trop besoin de notre aide pour abandonner des projets bien arrêtés. Ayant perdu M. Delcassé, elle dut réparer le filet déchiré.

L'arrivée prématurée des oies sauvages qui émigrent des régions arctiques est le présage d'un hiver hâtif et sévère ; beaucoup d'autres oiseaux les accompagnent qui ont coutume de paraître pendant le mois de novembre. Il y a de plus une véritable invasion de pigeons de mer, qu'on ne voit sur les ponts de la Tamise qu'en hiver, cherchant une nourriture que la population leur jette avec joie.

Mais quelque soit l'hiver qui nous soit réservé, dit un correspondant de la Cité à la date du 1er octobre, la chose la plus grave du moment c'est la sécheresse. "De la pluie, et encore de la pluie", demande-t-on dans toutes les parties de Londres et du pays entier, où on est à la veille d'une véritable disette d'eau. A Londres, l'épaisseur de l'eau tombée depuis janvier ne dépasse pas 13.63 pouces, soit trois pouces et demi de moins que la moyenne, ce qui signifie que chaque acre de terre a eu trois cent cinquante tonnes d'eau de moins que le nécessaire.

Le manque d'eau dans nombre de villes de Galles Sud est de nature à inquiéter sérieusement. En certains endroits, la fièvre typhoïde a sévi très violemment depuis des semaines. Beaucoup de cas ont été mortels. La demie journée est à l'ordre du jour dans beaucoup de manufactures, faute d'eau. Des côtes de l'Est à l'Ouest arrive la nouvelle que la récolte des navets a manqué par suite de la sécheresse. Les buanderies sont fermées à maints endroits du Monmouthshire Ouest et plusieurs villages du Leicester et Sommersetshire comptent uniquement sur les puits pour leur approvisionnement d'eau et souffrent cruellement, ne recevant que de très pauvres rations des villes plus favorisées, par chemins de fer ou par chemins ordinaires.

Le Canada, malgré tout, n'a pas eu encore trop à se plaindre de la sécheresse quoiqu'en maints endroits elle se soit prolongée au delà de l'ordinaire.

* * *

En France

On annonce maintenant que l'abbé Delarue, curé de la petite ville de Chatenay, disparu mystérieusement et dont la recherche a mis sur pied tout ce qu'il est possible d'imaginer, jusqu'à une hyène chargée de déterrer son cadavre, vient d'être retrouvé à Bruxelles, où il mène la vie la plus tranquille. Il veut, déclare-t-il, embrasser une carrière commerciale et abandonner l'exercice de son ministère quoique restant fidèle à la foi catholique.

Ce qu'il y a de plaisant dans toute cette histoire, c'est que la bonne petite ville de Chatenay faisait célébrer une messe solennelle à l'intention du défunt le jour même que se confirmait la nouvelle de son installation à Bruxelles, en Brabant !

* * *

"Le Soleil" reste fidèle à l'attitude initiale qu'il a prise dans la question de la séparation. "Quelle ligne de conduite vont suivre les catholiques?" dit-il, dans un récent article. Attendre dans leurs églises qu'ils soient violemment chassés, et lorsque la persécution aura commencé, se soumettre à l'amende, à la prison et à l'exil? Cette perspective n'effraie ni le clergé, ni les fidèles. L'infamie même des méthodes suivies par les persécuteurs éveillera la sympathie des indifférents et l'enthousiasme des croyants. Et l'Église sortira de l'épreuve, rajeunie et fortifiée."

* * *

M. Doumergue, ministre du commerce, vient, au moyen d'une circulaire, de tenter un dernier effort en faveur de l'unification des poids et mesures en France et pour la suppression d'appellations surannées que toutes les législations et tous les arrêts de police n'ont pu enlever de l'usage populaire. La loi de 1837, complétée par l'ordonnance royale de 1839, a fixé les conditions dans lesquelles l'unification des poids et mesures devait s'opérer en France, et a condamné les dénominations surannées de "livre, boisseau, setier, arpent, pied, pouce, ligne, liard, sou, pistole, etc."

Peu à peu, d'ailleurs, le public s'est familiarisé avec le nouvel état de choses, et a renoncé presque complètement, dans les opérations de pesage et de mesurage, aux errements passés.

Toutefois, certaines appellations ont résisté. Qui n'a entendu, dans les rues de Paris, le cri du marchand des quatre-saisons : "Pois verts

au boisseau !" ou : "Les cerises à cinq sous la livre" ? ou l'honnête travailleur réclamant, chez le mastroquet, le "demi-setier" habituel ou la "chopine" de rigueur ? Et, si cette survivance des vieux vocables est aussi enracinée dans la capitale, trois quarts de siècle après la réglementation du système métrique, sous quelles formes multiples ne doit-elle pas se présenter en province, dans le fond des campagnes ?

Voici un document précieux faisant bien voir l'espèce de catholique que peut être M. Henri des Houx.

M. des Houx veut sauver les églises de la confiscation de l'État et les rendre aux catholiques à condition que ceux-ci cessent d'être romains, c. à. d. catholiques même !

Extrait du "Matin", de Paris :

"Pour les catholiques français.

"Une première réunion s'est tenue chez M. Henri des Houx, où il a été décidé qu'une ligue serait fondée et un appel adressé à tous les catholiques de France.

"Nous avons reçu la lettre suivante :

"Mon cher rédacteur en chef,

"Permettez-moi d'user de votre obligeante hospitalité pour répondre sommairement à une volumineuse correspondance provoquée par mes derniers articles au "Matin".

"Je ne cesse de travailler, suivant mes moyens, à une entreprise qui, dans la pensée de beaucoup, doit apporter la solution pacifique aux difficultés soulevées par les "non possu-mus" romains.

"Aujourd'hui, une réunion fort importante par ses résultats s'est tenue chez moi, 104, rue de Richelieu, entre des représentants de divers groupes catholiques de Paris et de la banlieue.

"Il a été décidé qu'un appel serait adressé à tous les fidèles en vue de la constitution d'une Ligue des catholiques de France, ayant pour objet de conserver à notre culte traditionnel les églises, les fondations pieuses et les biens actuellement menacés de désaffectation.

"Une seconde réunion se tiendra également chez moi lundi prochain, 17 septembre courant, à laquelle sont conviés tous ceux qui veulent et peuvent apporter une aide et un conseil à une entreprise si chrétienne et si patriotique. Les termes de l'appel en faveur de la ligue seront arrêtés et les statuts délibérés en cette deuxième assemblée.

"Veuillez agréer, etc.

"HENRI DES HOUX."

Jusqu'à présent, rien ne nous a révélé le nom d'un personnage quelconque qui ait adhéré au prospectus schismatique de M. des Houx.

NEMO.

LES PIRATES DU GOLFE SAINT-LAURENT

Tel est le titre du nouveau et sensationnel roman dont nous commençons la publication dans ce numéro. Cette oeuvre, due à la plume populaire et aimée de M. le docteur Eugène Dick, est inédite et fait suite à *Un drame au Labrador*, du même auteur, publié par cette revue — avec un immense succès — en mars 1897.

Dans "Les pirates du golfe Saint-Laurent", le docteur Dick tient l'attention du lecteur en suspens tout le long du récit, fort mouvementé comme on le verra.

A des scènes maritimes très vécues, s'ajoutent de pittoresques scènes idylliques, lesquelles se succèdent, bien colorées, sous la plume experte et facile de l'attrayant conteur qu'est le docteur Dick.

"Les pirates du golfe Saint-Laurent", dont l'Album Universel a fait le sacrifice d'acquiescer les droits de publication, donnent matière à un feuilleton qui ne saurait manquer de plaire à nos lecteurs.

Non sans raison, on se plaint de la rareté de la production littéraire au Canada ; dès que le roman "Les pirates du golfe Saint-Laurent" nous fut offert, nous résolûmes donc de ne pas laisser échapper cette rare occasion de satisfaire le public, toujours épris de nouveauté.

Aussi espérons-nous que la publication du nouveau roman du Dr Eugène Dick, recevra l'accueil chaleureux qu'elle mérite auprès des lecteurs de l'Album.

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Tout le monde s'occupe un peu de ce temps-ci de la question de l'instruction publique. C'est un bon signe de la vitalité canadienne, car rien ne saurait intéresser davantage un jeune pays, ouvert à toutes les possibilités, capable de tous les progrès, que l'éducation de ses enfants et la formation de ses hommes de demain.

Les uns, parmi nos journalistes et nos hommes publics, avides d'un perfectionnement qui côtoierait l'idéal et nous procurerait des résultats qu'on est encore à souhaiter dans les pays les mieux réglés, s'en prennent à notre système qui ne souffre pourtant que de notre pénurie. Les autres, aisément satisfaits, permettent à peine qu'on trouve matière à critique dans certaines méthodes surannées et dans des lacunes rendues manifestes par la transformation des nécessités de la vie moderne.

Les collèges classiques ou maisons d'enseignement secondaire, semblent l'objet préféré des attaques périodiques de nos réformateurs, et on peut-être certain, qu'à l'ouverture des classes, chaque automne que le bon Dieu amène, il se trouve toujours un groupe très limité d'ailleurs, et toujours le même, de critiques acerbes qui passent d'autorité condamnation sur nos maisons d'éducation. Leurs professeurs, de jeunes lévites sans expérience n'ont aucune compétence dans l'enseignement ; n'ayant rien appris, ils ne peuvent rien enseigner et leurs élèves sont tout ce qu'il y a de plus comme eux !

Et dire que les choses marchent ainsi depuis le commencement du 18^{ième} siècle et que nous n'avons pas encore manqué d'hommes dans le clergé, dans la politique et dans les professions, qui aient eu à perdre dans la comparaison avec leurs concitoyens de formation plus conforme au caractère et au tempérament saxon.

Est-on bien sûr que nos collégés dits classiques et qui ne sont pas, — que Dieu et ses saints en soient loués et remerciés ! — modelés sur le moule laïque du lycée français — est-on bien sûr que ces institutions dirigées par des prêtres il est vrai, mais des prêtres instruits, vertueux et amis du pays, ne sont pas dans le mouvement et restent réfractaires à la diffusion d'un enseignement plus en rapport avec les difficultés du moment et devenu indispensable aux luttes de la vie actuelle ? Une enquête sérieuse ne le démontrera pas et, règle générale, l'élève, s'il a été studieux et n'est pas un complet imbécile, qui sortira des mains des Bons Messieurs, vaudra bien l'élève du professeur "privé" qui aura pu vernisser davantage son sujet et lui apprendre mieux les trucs de l'examen, mais n'aura pas formé un homme d'étude par la méthode suivie et l'ordonnance imposée à la direction des sept ou premières années de sa jeunesse.

En quatre années, "l'élève privé" se sera assimilé, autant et même plus de matières d'examen qu'un élève de philosophie ; on lui aura peut-être procuré certaines connaissances dans les lettres et les sciences qui n'auraient pas encore pénétré dans les musées ou les cabinets de chimie de nos collèges et dont de jeunes prêtres n'auraient pu encore se rendre les maîtres, mais où est le retard dans la vie d'un jeune homme de 17 ou 18 ans ? Et, franchement, est-il jamais entré dans l'esprit d'un éducateur de faire, en 6 ou 7 ans, un savant, un grand clerc du jeune fils de paysan, de cet ouvrier modeste, souvent illettré tout à fait, qu'on est venu lui confier ? Non, jamais.

Le cours d'études n'a jamais été institué pour faire un savant, mais pour ouvrir l'esprit à toutes les choses de l'intelligence, pour lui indiquer les sources où il devra puiser, pour lui faire découvrir les aptitudes spéciales dont il peut être doué en vue du choix d'une carrière.

Est-il besoin de connaître tous les écrits de M. Emile Faguet pour apprendre tout cela, avec des rudiments de littérature qui ne peuvent servir que de marchepied au portique du temple des Muses ? Et les maîtres qui ont précédé Faguet ne peuvent-ils rien pour aider dans sa tâche le jeune professeur de belles-lettres ?

Comme il faut être à bout d'arguments pour citer de pareilles minuties contre l'ensemble de nos études de collège !

Qu'on nous dise donc en quoi ces institutions manquent au but de leur existence. Comment, simples incubateurs de bacheliers, elles ne répondent pas à la demande d'hommes que le

pays ne cesse de leur présenter pour remplir les hauts postes de notre société ? En quoi nos jeunes Franco-Canadiens qui CONTINUENT leurs études, — je vous prie d'insister là-dessus — sont-ils inférieurs aux jeunes Anglais qui sortent des "High schools" ou des classes préparatoires aux professions libérales de l'Université McGill ?

Ces collégés sont-ils destinés à l'enseignement du commerce ou des connaissances industrielles ? L'opinion publique, un certain temps, a semblé l'exiger ; depuis on a mieux compris le rôle des collégés dits classiques et quoique le cours d'études ait eu des tendances à se moderniser et qu'on l'ait fait bifurquer après la quatrième année, dans quelques établissements, ils sont en général restés en charge de la préparation de la jeunesse à l'étude des professions. Et c'est tant mieux, du moment que nous trouvons dans des établissements spéciaux, suffisants en nombre et en personnel, les cours d'études indispensables aux carrières commerciales, mécaniques et industrielles.

La tendance contemporaine est, en face de l'immensité des connaissances nouvelles à acquérir, de tout spécialiser, même dans l'exercice des professions légales et médicales. Il en sera de même, si ce n'est déjà fait, pour la direction des études appliquées à la jeunesse. Le collège d'enseignement secondaire se limitera à faire des hommes de profession, mais des hommes au collège même, oui, dès le collège et qui ne seront hommes qu'en se soumettant aux conditions de travail, de belle tenue et de civisme qu'on exige de gens appelés à diriger un pays.

Dans un autre monde, plus vaste encore, plus actif, plus remuant, on devra recruter en des maisons spéciales les sujets nécessaires à la prospérité générale et au maintien de notre pays dans le "struggle for life" qu'il est tenu de soutenir contre ses puissants rivaux.

Séparés ainsi dans la fin, dans les résultats bien distincts qu'ils poursuivent, nos établissements d'éducation secondaire, qu'ils président à des études classiques ou à des études commerciales, ne devraient pas être soumis au même genre de critique. Au contraire, on devrait, avant de travailler à diminuer leur importance et de chercher à ruiner leur efficacité, les juger par les résultats généraux qu'ils obtiennent chacun dans la branche d'enseignement qu'ils poursuivent.

Mais on a écrit des volumes sur tout cela. Des éducateurs autorisés, dépourvus de tout parti pris, ont exprimé leur sentiment avec force raisonnements irréfutables. La question en est-elle plus avancée ? Non, il reste encore, autant qu'il y a 10 ans, 20 ans, 30 ans, des esprits préjugés, qui se mettent dans la tête certaines idées que rien au monde ne pourra déloger. Que faire pour les convaincre de leur méprise, de l'injustice de leurs emportements ? Rien ou à peu près, à moins que ce ne soit de les forcer de faire enquête et d'étayer leurs éternelles lamentations sur des faits précis, admis ou rejetés, parties ouies.

Se rendront-ils à cette mise en demeure ? Il est plus facile d'alléguer gratuitement ce que d'ailleurs les collégés peuvent nier tout aussi gratuitement.

E. Bantel

PROPOS DE MONTREALAIS

Après le chapitre des poteaux, il faut en venir aux belles toiles, non à l'huile, ce qui est fragile, mais à l'acier, surplombant Montréal, accrochées un peu partout sous formes de fils pour trolleys, téléphones et télégraphes.

Marconi est-il venu chez nous ? On serait porté à le croire, et c'est sûrement en voyant notre débauche de fils qu'on a dû songer à la suppression de tous fils aériens et à l'implantation du télégraphe sans fils. A quelque chose malheur est bon : Montréal une fois de plus s'en serait aperçu.

Le raisonnement ci-dessus part du commun des mortels, qui croit en son âme candide que nos toiles métalliques, chargées d'électricité ou non, menaces permanentes contre la vie des

citoyens et contre la sécurité de leurs résidences sont choses exécrables, en soi, qu'il faut haïr tout à l'égal de notre forêt de poteaux. C'est une erreur : les poteaux sont choses sacrées aux Montréalais, tout comme la vache aux Hindous et autrefois l'oignon et le chat aux vieux Egyptiens.

Ainsi en est-il de nos toiles métalliques ; par habitude, sinon par naissance et seconde nature, il nous les faut, car, autrement, on perdrait toute idée de ce que fut Montréal. Conçoit-on Québec sans son vieux promontoire, sa citadelle et sa légende du Chien d'Or ? Mettez-vous en tête, si vous le pouvez, un Montréal sans poteaux et sans tissus de fils métalliques !

Au point de vue historique, il faut donc conserver les uns et les autres. Et d'ailleurs à quoi serviraient les poteaux sans fils et les fils sans poteaux ? Ce serait le cas d'une belle toilette sans épaules à orner.

De plus, et par ce temps où toutes les têtes se tournent vers les beautés utilitaires des enseignements techniques, il n'est pas de leçon de choses aussi utile à notre jeunesse que l'installation, dans tous les sens et à toutes les hauteurs, de ces toiles de fer ou d'acier ? Comment se tiennent-elles ainsi suspendues sur nos têtes sans attaches visibles en de certains endroits. Tiennent-elles comme des comètes à des rivets célestes et mystérieux ? Grosse question que l'élève fera bien de ne pas traiter à la légère.

Les lois de la pesanteur, comme celle de l'isolement des courants électriques, des pôles négatifs et positifs, et, généralement tout ce qui reçoit une application en physique, en mécanique, et, qui sait ? en chimie, peut être fort utilement étudié sur place, à la simple contemplation des fils dont l'âme toute puissante transporte la parole, l'écriture et les omnibus — c. à. d. boîte à tout mettre — de la Compagnie des P'tits chars.

Qu'est-il besoin de tant d'écoles de sciences appliquées et de maisons d'entraînement technique ? Pourquoi les Smith, les Stephens et les Macdonald, appelés Magnifiques, ont-ils dépensé des millions pour notre McGill sous prétexte de mettre notre jeunesse au fait des applications "up to date" de l'électricité ? Est-il possible de trouver mieux fichés en terre les poteaux, et rivés mieux à ces poteaux, les fils transmetteurs des forces magnétiques et aussi, en trop de cas, de la mort elle-même ? — d'où la géniale invention américaine de l'électrocution.

Et, enfin, suprême motif pour lequel on ne doit pas toucher aux toiles — pleines de science, — de l'atmosphère montréalaise, c'est que, comme les poteaux, leurs supports, leurs tuteurs, leurs grands souteneurs enfin ! elles sont une des attractions les plus originales de la cité. L'antiquité avait bien — tel Colisée — d'immenses amphithéâtres recouverts de toiles de lin ou de laines précieuses pour protéger les citadins et les citadines contre l'eau et le soleil, mais nul ne s'était jamais mis en tête de recouvrir des rues entières de toute une ville de filets métalliques dont les mailles se resserrent de plus en plus jusqu'à faire, en certains endroits, comme à l'encoignure de McGill et Saint-Jacques, l'obscurité presque complète au-dessus des habitants de Montréal.

A ce titre seul, les fils aciérés seront respectés et je comprends très bien l'idée souverainement lumineuse des citoyens de Montréal qui ne veulent pas avoir, comme à Toronto, d'exposition permanente pour le commerce, l'industrie et l'agriculture : l'exposition serait l'ennemi des filets ou au moins leur rival remuant et dangereux et il faut éviter toute menace de danger imminent ou éloigné pour les poteaux comme pour les fils qu'ils supportent.

Donc, au triple point de vue de l'histoire, de la science appliquée et de la publicité en faveur de notre bonne ville, il faut tenir pour sacrés nos poteaux et nos toiles métalliques ; ils font partie de la collection sainte du fourniment municipal auquel on ne touche pas impunément. "Nemo impuniter me lacessit."

Sur ce beau latin et avec l'assurance que mes chers fils et poteaux restent forts contre toute agression du dehors et du dedans, je déclare la guerre, et la guerre sainte, à tout innovateur qui voudra canaliser Montréal pour y enfoncer ses toiles aériennes, ce qui, de soi entraînerait la ruine de notre sylviculture de poteaux.

JEAN LANTIQUÉ.

ECHOS D'AMERIQUE

Aux Etats-Unis

—Paul O. Stensland, banquier de Chicago, est arrivé à New-York, à bord du paquebot "Prince Adalbert." Ce financier défalcaire est maintenant entre les mains de la police, qui l'a ramené sur les lieux de ses retentissants et peu honorables exploits. M. Stensland avoue partiellement sa culpabilité, et il fera, paraît-il, de sensationnelles révélations par devant la cour criminelle de l'Illinois.

—Depuis quelque temps, les accidents de chemin de fer se font d'une fréquence peu rassurante, au Canada et aux Etats-Unis. A New-Prague, Minn., a eu lieu l'autre jour le tamponnement de deux trains, l'un de fret, l'autre de voyageurs. L'accident a coûté la vie à dix passagers. Quelques heures après, survenait un tamponnement similaire à Katlin, Illinois, qui occasionna plusieurs morts et un nombre respectable de blessés. Enfin, comme nous écrivons ces lignes, un journal du matin annonce la catastrophe survenue le 29 septembre entre Cornells et Eddington, Pensylvanie. Résultat : sept morts et vingt-cinq blessés. Vrai, c'est à ôter le goût des voyages aux plus endurcis amateurs de trimbalements à la vapeur. A quand donc la ligue du salut des voyageurs ? Car, enfin, il est temps que le public commence à se protéger. D'après les enquêtes, il ressort, en effet, que, le plus souvent, les accidents de chemin de fer sont dus au mauvais état de la voie, ou à la trop grande rapidité des trains.



LE GÉNÉRAL PINO GUERRA.

moins connu sous le nom de Faustino Guerra Puenta, commandant en chef des forces de la révolution cubaine.

Parfois même, ces deux sources de danger s'allient pour produire des hécatombes telles que brièvement signalées ici.

—A Atlanta, Georgie, E.-U., de graves désordres se sont produits entre blancs et noirs. Les gens de couleur ont été fort malmenés. On compte plusieurs morts ; la ville est occupée militairement. Le problème des nègres aux E.-U. — où on en compte 9,000,000 — n'est pas encore résolu, et il ne le sera probablement jamais, malgré le bon vouloir du président Roosevelt, qui s'est fait le champion des droits de ses administrés couleur d'ébène. La haine des sudistes envers les nègres, leurs sommaires jugements qui aboutissent à des lynchages, lorsqu'il s'agit de crimes imputables à des fils plus que bruns de l'Afrique, laissent une triste impression à quiconque a parcouru la région américaine où l'on récolte le coton, où le blanc ne peut pas se résigner à ne plus être exclusivement le seigneur et maître du sol.

—M. E. Harriman est devenu récemment le monarque tout puissant des chemins de fer américains. En achetant le contrôle du chemin de fer "Baltimore and Ohio", ce millionnaire, qui se trouve à la tête d'une exploitation de voies ferrées dont la valeur est au minimum de \$400,000,000, se voit le maître du réseau le plus important de l'Atlantique au Pacifique. Par sa patience, (dix années de travail pour en arriver à ses fins), par son énergie et son savoir, M. Harriman laisse loin derrière lui messieurs Gould et Vanderbilt, les ex-rois des chemins de fer de l'Union, comme on ne l'a peut-être pas oublié.

—William Randolph Hearst a été choisi par la convention des démocrates américains, siégeant à Buffalo, comme candidat au poste de gouverneur de l'Etat de New-York. Il faut croire qu'on s'est enfin entendu avec Charles F. Murphy, "boss" de Tammany.

Que l'entente se soit faite avec l'appui de quelque chèque passablement important, il se pourrait. M. Hearst en millionnaire entêté vou-

lait cette nomination, il l'a, mais elle a dû lui coûter chaud. Une chose est édifiante en cette manoeuvre politique américaine, c'est le rapprochement de deux personnalités qui se détestent cordialement. M. Murphy, par exemple, doit être bien blasé s'il peut serrer la main de son protégé Hearst sans tressaillir. Veut-on savoir pourquoi ? Qu'on lise les appréciations suivantes sorties de la plume de M. Hearst, et qu'il n'a jamais voulu rétracter :

"Murphy devrait être à Sing Sing, portant le costume rayé des forçats." ("Evening Journal" du 30 décembre 1905).

"Charles F. Murphy, le plus grand criminel de tous." ("New York American" du 17 novembre 1905).

"Nous ne savons pas encore si nous allons transférer Charles F. Murphy de Delmonico à Sing Sing. S'il est possible de l'atteindre et de l'envoyer là où de vils criminels comme lui devraient être logés, la chose se fera." ("Evening Journal" du 10 novembre 1905).

"Allez voir les hommes qui travaillent dans la boue pour Murphy, tandis que Murphy lui-même prend des diners fins chez Delmonico. Vous verrez que ses employés reçoivent \$1.39 par jour. Combien d'hommes à New-York, qu'ils soient riches ou pauvres, voteront pour maintenir au pouvoir ce "boss" Murphy, qui a été un ouvrier lui-même et a connu la pauvreté, et qui cependant a si peu de coeur qu'en ce temps où la vie coûte cher il fait travailler de pauvres gens pendant de longues heures pour \$1.39 par jour?" ("Evening Journal" du 1er novembre 1905).

De telles aménités ne peuvent laisser indifférent le "boss" Murphy. Tout de même, la coalition Hearst-Tammany est bien typique, bien dans les moeurs électorales des Yankees, qui veulent vaincre à tout prix.

—Conformément à la nouvelle loi américaine, le 29 septembre dernier, a commencé l'inspection officielle de quatre-vingts fabriques de conserves de viande. Espérons que ces inspections seront sérieuses, et que les scandales alimentaires de Chicago et autres lieux de l'Union ne se renouvelleront pas.

—D'un annuaire qui est sous presses à New-York, il appert qu'actuellement la population hébraïque des Etats-Unis, s'élève à un million quatre cents dix-huit mille et quelques individus, dont cent six mille arrivèrent de Russie l'année dernière. Notons, en passant, que l'on compte vingt-cinq mille Juifs à Montréal venus eux aussi, pour la plupart, de l'empire russe. Inutile de signaler la cause de cette émigration.

A Cuba, comme il fallait s'y attendre, les Américains sont intervenus sans y mettre plus de formes qu'il en fallait. M. Taft, jugeant la situation critique, s'est nommé gouverneur de l'île de Cuba et a lancé la proclamation que voici :

"Au peuple de Cuba :

"Le Congrès n'ayant pu empêcher la démission irrévocable du Président de la république de Cuba, ni élire un autre Président, le pays se trouve sans gouvernement à un moment où règne le plus grand désordre, et il est opportun, selon la demande de M. Palma, de prendre au nom et sous l'autorité du Président des Etats-Unis, les mesures nécessaires pour rétablir l'ordre et protéger la vie et la propriété des citoyens dans l'île de Cuba et dans les îles qui en dépendent, et, dans ce but, d'y établir un gouvernement provisoire.

"Le gouvernement provisoire établi par les présentes ne sera maintenu que le temps qu'il faudra pour faire renaître l'ordre, la paix et la confiance publique sous la direction et au nom du Président des Etats-Unis, et pour faire les élections qui devront désigner les personnes à qui il faudra remettre le gouvernement permanent de la république. En autant que le comporte sa nature, le gouvernement provisoire établi sous l'autorité des Etats-Unis sera cubain, c'est-à-dire conforme à la constitution de Cuba. Le drapeau cubain continuera de flotter sur les édifices publics, tous les départements, exécutifs, les gouvernements provinciaux et municipaux, y compris celui de la Havane, continueront d'être administrés sous les lois de la république cubaine. Les Cours continueront d'administrer la justice, et toutes les lois que leur nature ne rendra pas inapplicables resteront en vigueur.

"Le Président Roosevelt désirait beaucoup voir la paix se rétablir sous le gouvernement constitutionnel de Cuba, et il a fait tous les ef-

forts pour éviter la présente mesure. Attendre plus longtemps serait dangereux, vu la démission du cabinet.

"Jusqu'à nouvel avis, tous les chefs de départements du gouvernement central, y compris le général Alexandro Rodriguez, commandant des troupes du gouvernement et le général Carlos Roloff, trésorier de Cuba, devront s'en rapporter à moi pour leurs instructions.

"Jusqu'à nouvel avis, les gouvernements civils et les alcaldes devront aussi s'en rapporter à moi pour leurs instructions.

"Je demande à tous les citoyens de Cuba de m'aider dans l'oeuvre qui consiste à rétablir l'ordre, la tranquillité et la confiance publique.

(Signé)

WILLIAM H. TAFT,

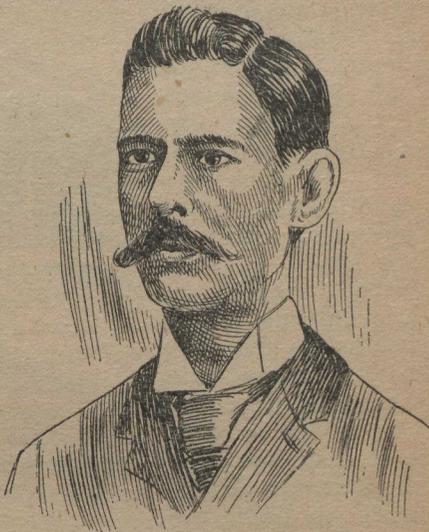
Secrétaire de la Guerre des Etats-Unis,

Gouverneur provisoire de Cuba.

La Havane, 29 septembre 1906.

Le gouvernement provisoire établi par les Américains, relègue l'indépendance cubaine dans le domaine des chimères. Désormais, quel que soit le drapeau qui flottera sur la perle des Antilles, on peut dire que celle-ci est bel et bien sous le protectorat américain. Voilà où les luttes intestines ont conduit les cubains ; luttes fomentées par d'aspirants dictateurs. Voilà l'oeuvre du Général Pino Guerra et du sénateur Zayas entre autres. L'ex-président Palma a certes le droit d'être chagrin de l'attitude follement infantine de ses compatriotes.

L'heure psychologique ayant sonné, les Américains se sont emparés d'un fruit qu'ils jugeaient mûr à point, ils prétendent le rendre



LE SÉNATEUR ALFREDO ZAYAS,

généralement reconnu comme étant le représentant officiel des révolutionnaires.

une seconde fois à l'arbre luxuriant où ils l'ont pris, nous verrons.

Le crédit des petites républiques Sud-américaines.

Les petites républiques latines de l'Amérique du Sud ont tellement abusé de la confiance des financiers européens, que ceux-ci finissent, comme on dit, par en avoir assez. Après avoir parlé de la mauvaise foi vénézuélienne, caractéristique en l'espèce, et que seuls peuvent amener à composition les croiseurs des pays lésés, une revue financière d'outre-mer s'exprime ainsi :

"Eh bien ! tout cela va changer. Les républiques mauvaises payeuses de l'Amérique latine viennent de demander au congrès pan-américain de Rio-de-Janeiro la consécration de la doctrine des senores Drago et Calvo, l'un Vénézuélien, l'autre Brésilien, et cette doctrine est aussi simple qu'éloquente. Défense est faite par elle à la vieille Europe d'importuner encore par des démonstrations navales ou des mesures coercitives quelconques les Etats américains, qui trouveraient bon de ne plus reconnaître leurs dettes ou leurs engagements."

Le confrère, fort bien renseigné quant aux placements de fonds, conclut formellement : "Ne prêtez plus d'argent aux petites républiques américaines". Certes, si, comme il faut s'y attendre, ces républiques ont encore besoin de contracter un emprunt, l'opinion ci-dessus formulée, laquelle est généralement partagée par les grands bailleurs de fonds du monde entier, ne leur sera pas favorable, ce que les susdites républiques devront attribuer à leur manque d'honnêteté, maintes fois constaté. A force d'abuser de leur crédit, les Américains du Sud l'ont ruiné. Tant pis pour eux, on serait mal arrivé de les plaindre.

L. D'ORNANO.

PRÈS DU ROUF

Nouvelle canadienne inédite

Par MARIE LE FRANÇ

LE "PRETORIAN" tanguait et roulait effroyablement. La sirène jetait de minute en minute sa clameur de bête perdue. On ne voyait pas à une longueur de bras devant soi. Au milieu de ce tourbillon de brume ténue comme de la fumée qui s'enroulait autour du navire, on ne savait plus où était la mer ni où était le ciel; quand l'énorme coque penchait jusqu'à effleurer l'eau d'un de ses bords on avait l'illusion de tomber de l'abîme des nuages dans le gouffre des flots.

Le "Prétorian" devait être arrivé à l'entrée de la passe dangereuse de Belle-Isle, d'après la carte-itinéraire de la traversée que le télégraphiste venait d'afficher à la porte de sa cabine.

Mais la brume était si dense que l'on n'apercevait ni la côte du Labrador, ni celle de Terre-Neuve, et que les goélettes de pêche qui pullulent dans ces parages étaient invisibles. Les morutiers avaient dû se hâter de rentrer au plus vite.

Le froid, devenu très vif dans le détroit, avait refoulé les passagers à l'intérieur du paquebot. Dans le salon de première classe, "ladies" et "gentlemen" jouaient au bridge, les jeunes missés papotaient à l'ombre des palmiers et des dracénas, un étudiant canadien que personne n'écouait chantait d'une voix rude le "auld lang syne", en s'accompagnant vigoureusement au piano; un prêtre français en habits civils, reconnaissable à sa gaucherie dans sa triste lévite noire, faisait à un groupe de voyageurs le récit de ses pérégrinations à travers l'Europe orientale et l'Asie mineure.

Dans le salon plus étroit et étouffant des secondes, il y avait moins de monde, quelques personnes tentaient de s'occuper à de la correspondance, une des femmes de chambre du bord narrait des histoires terribles de naufrages, deux jeunes Grecques, accroupies à la turque parmi les coussins, jouaient de leurs mains nonchalantes avec les grains d'or de leur collier et regardaient de leurs longs yeux doux une folle petite personne qui dansait... la mattchiche. Cette folle petite personne était une modiste parisienne, prétendait-elle, qui chiffonnait des chapeaux — sans danser la mattchiche par exemple — pour le compte d'un magasin anglais de la rue Ste Catherine à Montréal.

Quelques malades regagnaient leurs cabines, roulant d'un bord à l'autre de l'immense couloir central feutré d'épais tapis et se cramponnant au garde-fou de cuivre. Malgré le vent du large entrant par les écoutilles, il y flottait une odeur écoeurante, chaude et fade de pharmacie et d'office; malgré l'électricité éclairant à flots les murs blancs des cabines, la lumière y semblait lointaine et reculée et les visages errants se noyaient dans un halo blafard.

Là-haut, cependant, le pont n'était pas complètement désert: le capitaine veillait sur la dunette, le télégraphiste était penché sur ses appareils, dans son petit poste élevé à l'arrière; trois jeunes filles se tenant par le bras, s'obstinaient à arpenter le pont avec des hauts-le-cœur quand le bâtiment balançait trop fort, et des éclats de rire nerveux quand un paquet d'embruns leur mouillait le visage ou qu'un coup de vent les poussait jusqu'aux bastingages en s'engouffrant dans leur mante et leur arrangeant, d'un tour de main, des coiffures imprévues.

À l'avant, quelques hommes, portant l'uniforme des employés du bord, s'accotaient à la membrure de fer du rouf. Personne n'eût deviné leur présence dans l'obscurité humide. Il y

avait là le commis aux vivres, homme gras d'une cinquantaine d'années qui remplissait sa fonction avec ampleur, le secrétaire du bord, jeune, blond et circonspect comme un secrétaire d'ambassade, enfin quatre maîtres d'hôtel de moindre importance et de moindre allure, comme il convient.

Chaque soir, leur service fini, ils se réunissaient à cet endroit, et les cheveux au vent, la pipe à la bouche et la serviette obligatoire, au moins pour quelques-uns d'entre eux, laissée de côté, ils respiraient le grand air en se contant les aventures de leur vie errante.

Ils aimaient particulièrement les soirs de gros temps comme celui-ci qui les faisaient maîtres du pont, leur promenoir. S'il "mouillait" trop, ils se réfugiaient à l'abri du rouf. Il



Chaque soir, leur service fini, ils se réunissaient à cet endroit...

leur était doux de penser que tandis que les officiers étaient à leur poste, les matelots à la manoeuvre, les chauffeurs à leurs machines, les garçons de cabine en permanence dans les couloirs à l'atmosphère malsaine, ils étaient libres, eux, et passaient béatement les heures à répéter les mêmes histoires, comme des loups de mer en retraite.

De temps en temps montaient de l'entrepont, au-dessous d'eux, un lambeau de refrain, un écho de querelle, un rire grossier: le troupeau des émigrants se distrait à sa manière.

Le blond secrétaire témoigna du dégoût que lui inspirait pareil voisinage. Le maître d'hôtel qui était chargé du service des troisièmes peignit la glotonnerie avec laquelle ses clients se jetaient sur les baquets de haricots et de melons. On les parquait comme du bétail dans l'entrepont, mais à l'entendre, ils semblaient tous gens de sac et de corde et ne valaient pas d'être mieux traités.

Le commis aux vivres, Ivan Hardin, hocha la tête... Peut-être en effet beaucoup de ces émigrants étaient des chenapans qui ne méritaient aucun intérêt ou des pauvres diables qui ne souffraient nullement de leur promiscuité... Pourtant, il y avait des exceptions et on en rencontrait parmi eux qui auraient été à leur place parmi les passagers de première classe; mais la pauvreté les avait contraints à vaincre leurs répugnances et à s'embarquer comme émigrants. Par exemple, il se souvenait de l'un d'eux, un Norvégien, Oscar Jansen, qui avait fait le voyage dans ces conditions... Il y avait déjà un an de cela, et il s'en rappelait comme si c'était d'hier...

Il se tut, mais les camarades devinèrent une histoire; l'un des maîtres d'hôtel contourna le navire et fit une râfle des tabourets et des pliants abandonnés par les passagers. Tous s'assirent adossés au rouf, sous le vent, abrités

de la pluie, et, ayant allumé leurs pipes, ils se tournèrent vers le conteur.

Ivan reprit :

"Oui, il y a un an passé, et je m'en souviens comme si c'était d'hier. Je vais vous conter la chose tout au long.

"Un matin, une dame qui voyageait avec son mari et sa petite fille me demanda de l'accompagner dans l'entrepont. Elle avait grande envie de le visiter et n'osait s'y aventurer seule; son mari était trop malade pour y descendre avec elle. La dame était jeune et jolie, ma foi, j'acceptai avec empressement le rôle de cicerone-chevalier.

"Après déjeuner, elle prit mon bras et nous nous frayâmes un passage à travers la foule pittoresque des émigrants. Il y en avait six

cents à ce voyage, venant pour la plupart de l'Europe orientale, des Arméniens, des Juifs, des Grecs, des Roumains et des Italiens.

"N'avaient été les galons de ma casquette, ils ne se seraient pas gênés pour interpellier ma compagne qui relevait sa jupe à traîne afin de se garder des souillures du pont et les regardait avec une curiosité mêlée d'un peu de crainte. Des femmes, et de belles femmes ma foi, vêtues d'orange fripés et multicolores et chaussées de babouches brodées, prenaient sur notre passage des mines effrontées en suçant leurs oranges et murmuraient entre leurs dents blanches quelques mots qui faisaient rire les fumeurs de bouffardes. Je pense qu'elles se payaient la tête d'un vieux barbon comme moi, d'un vieux chardon si vous voulez, en compagnie d'une charmante petite dame frai-

che comme une rose.

"Comme nous arrivions au bout de notre tournée, nous nous heurtâmes à un homme assis à l'écart au pied de l'escalier et qui, plongé dans une rêverie profonde, ne nous avait pas vu venir. À notre approche, il leva la tête, enveloppa ma compagne d'un rapide regard, et je saisis sur sa physionomie une crispation de surprise et d'angoisse d'ailleurs vite réprimée sous un masque d'indifférence... Elle, rangea sa jupe et passa, sans rien remarquer.

"Depuis ce temps, je guettais mon homme. Il semblait insensé de supposer qu'il pouvait y avoir un rapport quelconque entre ce pauvre hère dépenaillé et semblable en apparence aux misérables parmi lesquels il se trouvait et la voyageuse élégante appartenant sans aucun doute à la plus haute classe de la société, et pourtant, j'étais sûr qu'il en existait un. J'avais encore devant les yeux le bouleversement de l'individu à la vue de madame X...

"Je descendais plusieurs fois par jour à l'étage inférieur, sous prétexte de surveillance, au moment des repas. Je le trouvais toujours à l'écart, regardant invariablement la mer. Il paraissait triste et malade.

"Comme je ne le voyais jamais à table avec les autres, j'interrogeai quelques compagnons d'humeur sociable. Ils haussèrent les épaules en disant que "ce monsieur-là" ne mangeait pas, ne parlait pas, ne dormait pas. Il regardait la mer, voilà tout. Un peu de compassion se mêlait à leur mépris.

"J'essayai de faire causer le solitaire et lui adressai la parole en anglais; il me répondit dans la même langue, mais avec un accent étranger, par quelques monosyllabes maussades qui me signifiaient de le laisser tranquille.

"Je commençais à me demander s'il n'était pas simplement un malade et un misanthrope, et si je n'avais pas rêvé quand je m'étais ima-

giné qu'il y avait quelque lien mystérieux entre lui et "la belle Américaine", comme on appelait à bord Mme X...

"Mais un nouvel incident me rendit ma conviction première.

"Une après-midi, je faisais ma ronde habituelle dans l'entrepont. Il était une heure; en haut, le déjeuner venait de finir, car on entendait les échos d'une valse sortir du salon; les hommes se dirigeaient vers le fumoir, tandis que le bataillon féminin montait prendre place dans les rocking-chairs et les chaises-longues; quelques dames s'accoudaient à une passerelle d'où elles pouvaient voir les émigrants, et les enfants de celles-ci jetaient aux enfants de ceux-là des fruits et des friandises.

"On arrivait comme au spectacle, on regardait la troupe d'en bas comme on regarde, à travers les grilles, les bêtes sauvages. La belle Américaine parut et pencha elle aussi son buste charmant.

"Je guettais mon solitaire qui, de loin, jetait des regards d'indifférence sur les curieux. Aussitôt qu'il vit Mme X... la même crispation de souffrance, le même tressaillement passa sur son pauvre visage émacié. Puis il se sauva du côté des machines. Je ne sais s'il eut l'intuition que quelqu'un le suivit des yeux: comme il s'accotait, haletant, à une cloison, il leva la tête et rencontra mon regard. Il vit qu'une seconde fois j'avais surpris son émotion.

"Son émotion, mais pas son secret. Il devint de plus en plus inabordable, de plus en plus invisible.

"Le cinquième jour de la traversée, comme nous étions en plein océan, on vint me prévenir qu'un émigrant se trouvait mal et qu'il me demandait. Aussitôt, la pensée de l'homme au secret me traversa l'esprit. Je descendis rapidement, et je le trouvai étendu à terre, une écume de sang aux lèvres. Il était très pâle, mais ses yeux grands ouverts révélaient une pleine lucidité et de plus un calme et une énergie que je ne lui avais jamais vus. Pour la première fois, je remarquai la finesse de ses traits.

"En m'apercevant, il eut une expression de contentement. Je sentis qu'il allait mourir, je sentis aussi qu'il allait parler, que c'était pour cela qu'il avait exprimé le désir de me voir.

"Mais sans lui laisser le temps de prononcer une parole, je le fis transporter dans une cabine confortable et j'appelai le médecin. Il était en effet condamné, il arrivait à la dernière période de la consommation, cette traversée hâtait le dénouement, il ne tiendrait pas jusqu'à la fin du voyage sans doute. Comme il avait perdu connaissance, on lui donna du champagne pour le ranimer et aussitôt revenu à lui, il me chercha du regard. Puis il prit sur sa poitrine un médaillon qu'il me tendit en silence.

"Je l'examinai: il représentait une adorable tête blonde aux yeux bleus, un frais visage féminin à l'expression mutine et fière en même temps. Quoique le portrait dût dater de quelques années, je reconnus la belle Américaine.

Alors il parla et voici son récit:

"Oui, c'est elle, Frédérika, elle que j'aimais. Quand je serai mort, et cela ne tardera pas, vous lui remettrez ce médaillon. Inutile de dire de qui vous le tenez; elle comprendra, l'oubliuse.

"Voilà cinq ans, nous faisons voile pour le Canada, comme aujourd'hui. Vous entendez, je dis "nous", Frédérika et moi. Nous venions tous les deux de Norvège, elle, Frédérika Ansen, était des bords du fiord de Hardanger qui vous donnerait le vertige à vous autres marins et qui lui avait donné à elle la couleur bleue de ses yeux et la hardiesse de son cœur; moi, Oscar Jansen, j'arrivais de Bergen, à quelques milles plus haut, là où la mer est toujours écumante et où les perce-neige et les edelweits fleurissent sur les cimes. Dans ma jeunesse, j'avais le goût du commerce, je voyageais pour le compte d'un marchand de bois; c'est ainsi que je débarquais souvent à l'auberge du père Ansen et que je m'en allais chaque fois plus amoureux du visage joli comme une coquille de nacre, des yeux profonds comme l'eau de nos gouffres de sa fille unique, Frédérika.

"Je crus qu'elle répondait à mes sentiments... Oui, dans ce temps-là, elle devait m'aimer. Je la demandai en mariage. A ce moment, le vieux cabaretier mourut, frappé d'une congestion. Rien ne nous retenait au pays. J'avais entendu dire qu'en Amérique on faisait fortune rapidement, et pour elle que je savais coquette et aimant le luxe, je

"voulais faire fortune. Pauvre fou! — Nous décidâmes de partir pour le Canada où j'espérais trouver pour commencer un bon emploi dans une scierie mécanique. J'aurais voulu auparavant donner mon nom à Frédérika, mais elle objectait son deuil récent, elle voulait attendre et j'étais faible devant ses volontés.

"La plus grosse partie de nos économies passa dans le voyage, et un mois ne s'était pas écoulé que nos bourses étaient vides. Il fit cher vivre à Montréal, et ma fiancée, mal accoutumée à avoir de l'argent entre les mains, laissa fuir son petit pécule. D'autre part, la fortune vint moins vite que je l'avais espéré; le bon emploi resta introuvable; je me casai dans une usine où du matin au soir je chargeais du charbon dans les fournaies.

"De son côté, ma fiancée, qui reculait toujours notre mariage, fut obligée de songer à gagner sa vie. Mais comment? Elle ne savait pas faire grand'chose, ayant été jusqu'à ce jour une fauvette chantante dans la maison de son père.

"Elle se résigna à demander, par voie d'annonces, selon la coutume du pays, une place de servante, et elle fut engagée dans une maison privée de la rue Sherbrooke.

"Je n'étais pas sans appréhensions et sans méfiances. Comment ma fière Frédérika allait-elle s'accommoder d'une vie nouvelle —



Frédérika vint m'ouvrir.

"et quelle vie! — dans une maison étrangère?

"Le soir même, ma journée finie, j'allais sonner au numéro indiqué. La demeure était de belle apparence. Frédérika vint m'ouvrir, et, contrairement à mes craintes, il n'y avait rien de changé à l'expression de son visage.

"Je voulus l'entraîner tout de suite hors de ce logis où nous n'étions pas chez nous, où elle, ma fiancée, occupait un emploi subalterne; mais elle m'obligea à entrer. Sur le vestibule une porte était ouverte, un flot de lumière sortait d'un appartement; elle m'y poussa: nous nous trouvions dans un petit salon élégant et confortable.

"Elle me regardait en riant. Puis, avec volubilité, elle me mit au courant de la situation: M. Smith était un riche Américain, veuf sans enfants; il y avait trois domestiques et une gouvernante dans la maison. Presque rien à faire, Mr. Smith sorti du matin au soir, les servantes libres, libres de lire les journaux du maître, de s'asseoir dans ses fauteuils, de faire les dames, de recevoir leurs amis.

"Je ne sais pourquoi, malgré l'engouement de Frédérika, peut-être à cause de cet engouement, je me sentais triste. Je la regardais se mouvoir dans ce cadre nouveau de luxe qui l'entourait, si jolie, si brillante, si bien à sa place. Et je roulais entre mes doigts noircis par le charbon ma casquette d'ouvrier, j'étais honteux de mes gros souliers posés sur les roses du tapis, l'embarras me rentrait les paroles dans la gorge.

"Que vous dirai-je? Avec le temps, ma gêne s'accrut encore, tandis qu'augmentait l'aisan-

"ce de ma fiancée. Cette atmosphère du petit salon où elle me recevait et où j'étouffais, moi, paraissait mettre du rose sur ses joues et des mots spirituels sur ses lèvres. Elle était vêtue avec élégance, et un soir de Noël je la trouvai avec un collier de perles roses au cou. Elle me dit d'un air dégagé que c'était l'habitude aux maîtres de la maison de faire un cadeau aux servantes à l'occasion de cette fête.

"Bientôt je m'aperçus que mes visites lui déplaisaient. J'essayais en vain de l'entraîner au dehors pour réagir contre l'ambiance de cette maison de riches, malsaine pour elle et pesante pour moi, mais elle trouvait toujours un prétexte à ne pas sortir. Je fus obligé de me rendre à l'évidence: elle avait honte de moi, de mes mains durcies, de mes vêtements fatigués, de l'existence modeste que je lui offrais.

"Parfois, je lui disais: Prends patience, Frédérika, je ferai fortune, je deviendrai riche pour toi, je te le jure.

"C'est vrai: pour elle, j'aurais soulevé le monde. Quand je rêvais à elle, pendant mon pénible travail, labeur de manoeuvre, quand je réfléchissais aux moyens d'acquiescer cette richesse qu'elle aimait, je sentais ma force haletter en moi comme les charbons ardents dans la fournaise que j'alimentais.

"Mais elle riait d'un rire de doute, d'un rire cruel, en jouant avec son collier, le collier de perles roses donné par Mr. Smith.

"Enfin, un soir que désespéré parce qu'elle avait été plus distraite que de coutume durant notre entrevue, j'étais par la ville, je l'aperçus qui entraît au théâtre anglais: "His Majesty", parée et riieuse, aux côtés de Mr. Smith. Fou de douleur et de rage, je les attendis à la sortie, je les guettais trois heures durant sous la neige. C'est même là que je pris le germe de mon mal.

"Et puis, quand ils parurent tous deux, elle exquise dans sa toilette, exquise dans son sourire, exquise dans sa démarche, lui correct et "gentleman" auprès de la petite créature aux charmes de laquelle il s'était laissé prendre, tout le ridicule et tout l'odieux, toute l'inutilité, hélas! de ma conduite me sautèrent aux yeux, je m'enfuis, seul dans la nuit avec mon désespoir.

"Vous devinez le reste. J'eus une explication avec Frédérika, après quoi je ne pouvais plus douter. Elle m'avoua en pleurant qu'elle préférerait mourir plutôt que de vivre dans la gêne, qu'elle ne se sentait pas la force d'être ma femme... Mr. Smith était riche, lui, il se montrait très bon pour elle, il voulait l'épouser.

"Ils se marièrent en effet dans le courant du même hiver, et, craignant sans doute que je fisse quelque folie, ils quittèrent le Canada, voyagèrent en Europe et vécurent à Paris, à Londres, à Rome.

"Moi, j'ai traîné une existence de gueux. Elle perdue, pourquoi aurais-je eu des ambitions? Je n'ai pas cherché à tuer en moi son souvenir, je savais bien que son souvenir me tuerait.

"Il a quelques mois, la nostalgie du pays m'a pris: il m'a fallu revoir les rochers de la côte où elle chantait en regardant écumer la mer, l'eau profonde du fiord de Hardanger, où elle a penché ses yeux, les sapins qui entourent l'auberge de son père et sous lesquels plus d'une fois elle a tressé ses nattes blondes. Le désir de la rencontrer était au fond de ma nostalgie.

"Mais je passai trois mois en Norvège, sans entendre parler d'elle; je désespérais de la revoir, quand quelques heures après mon embarquement sur "Le Pretorian", je l'aperçus qui franchissait la passerelle du paquebot avec son mari et une petite fille de deux à trois ans, leur fille sans doute.

"Elle a passé près de moi sans me reconnaître. La maladie et le chagrin m'ont bien changé, je le savais, mais la pensée qu'ils ont fait de moi un étranger pour Frédérika m'a donné le coup de grâce..."

"Durant ce récit, le malade s'était interrompu plusieurs fois et comme j'insistais pour qu'il prit du repos, il avait témoigné de sa volonté d'aller jusqu'au bout. Quand il eût terminé, je lui demandai s'il ne désirait pas revoir Mme Smith, lui parler, je me chargerais de l'aller chercher. Une expression d'angoisse passa sur son visage... Il mit ses mains devant ses yeux,

comme pour repousser une vision d'épouvante. C'était lui qu'il voyait vraiment avec sa figure de pauvre hère et de pauvre hère moribond qui ferait reculer d'effroi celle qu'elle n'avait cessé d'aimer.

"Il me redemanda le portrait de Frédérika, me fit jurer de le lui remettre et il expira dans la nuit en le serrant entre ses doigts crispés.

"Le lendemain, à l'aube, son corps fut immergé. Nous arrivions juste dans le détroit de Belle-Isle, où nous sommes ce soir. Le décès avait été tenu caché à bord autant que possible, afin de ne pas jeter le désarroi au milieu des voyageuses déjà énervées par une rude traversée. Cependant, quand le corps, recouvert du pavillon anglais, et attaché sur son étroite planchette, fut porté sur le pont, en présence des médecins, du capitaine et de tout l'équipage, il y avait là plusieurs passagers, tête nue et le visage attristé,

tandis qu'un pasteur de bonne volonté rendait les derniers devoirs au mort.

"Les prières achevées, le capitaine enleva le drapeau, et deux matelots firent glisser le cadavre dans l'océan. A ce moment, des sanglots éclatèrent à côté de nous : une femme penchée sur le bastingage regardait disparaître dans les flots pressés comme les épis d'une gerbe, ce fêtu qui avait été un homme. C'était Mme Smith, autrefois Frédérika Ansen qui, sans le savoir, pleurait sur son ancien fiancé, mort de l'avoir trop aimée."

Ivan Hardin se tut... Les compagnons demeurèrent silencieux ; ils avaient laissé s'éteindre leurs pipes, signe manifeste du plus grand intérêt. A la fin, le blond secrétaire formula cette opinion que la mort de Jansen n'était pas juste, pas plus que le bonheur présent de Mme Smith, qui avait trahi la foi jurée.

Ivan hochait la tête.

Mme Smith était-elle heureuse ? Non, non, il avait assisté à son bouleversement, en apprenant que le mort inhumé le matin n'était autre qu'Oscar Jansen, il l'avait vue triste et repliée sur elle-même jusqu'à la fin du voyage. Ne lui avait-elle pas avoué elle-même, dans son premier désarroi, que sa vie était brisée et serait désormais comme ce vaisseau qui traînait un cadavre dans son sillage ?...

Ivan n'ajouta plus une parole, et tous essayaient de percer les ténèbres, de reculer ce rideau opaque, tous se sentaient opprésés par l'histoire du commis aux vivres. Ils avaient hâte de sortir de cette passe où, sous les eaux lourdes, blanchissaient les os d'Oscar Jansen, tandis que, dans l'enroulement des écharpes de brume, ils croyaient voir des bras de femme tendus en un geste de supplication et de prière...

MARIE LE FRANC.

ECHANGE DE CARTES

NOUVELLE CANADIENNE INÉDITE, PAR F. DE CHALOT



Était-ce l'atmosphère embrumée de chaleur, le bourdonnement grave et monotone des frelons tournoyant près des grappes aux calices mauves des belladones ou les crécelles obsédantes des grillons enfouis sous l'herbe tiède, ce jour-là, rêveusement allongée dans sa berceuse sous la véranda tendue de rideaux blancs et bleus qui clapotaient sous la brise, les yeux distraitement fixés sur les feuillets d'annonces de l'Album, mademoiselle Eva Bienfait s'ennuyait plus consciencieusement et plus nonchalemment encore que de coutume.

Et cependant trois semaines à peine s'étaient écoulées depuis le jour où son père, appelé en Europe par les intérêts de son commerce, l'avait confiée aux soins dévoués de sa soeur, la respectable mademoiselle Adélaïde, "tantine" comme l'appelaient familièrement Eva qui en était l'idole et d'ailleurs le lui rendait bien, une perle enfin entre toutes parmi ces vieilles filles qui, on le sait, sont sans alternative comme sans modération des trésors de tendresse ou des abîmes de méchante humeur. Gâtée à l'excès par un père inconsolable de la perte d'une femme adorée dont elle était l'unique souvenir autant que la vivante image, n'ayant même pas la souvenance d'un désir qui ne se fût aussitôt accompli comme en la magie d'un conte de fées, jolie à ravir et riche à millions, Eva se trouvait atteindre ses dix-huit ans sans soupçonner les duretés et les chagrins de la vie, non plus d'ailleurs que ses joies intimes. Ses amitiés se bornaient à quelques relations banales glanées au hasard du couvent ou de réceptions mondaines clairsemées. D'instinct, elle avait promptement deviné sous la feinte douceur des compliments le fiel de l'envie et la jalousie contenue. Sa franchise affectueuse s'en était attristée, et, bientôt rebutée de poursuivre une sincérité chimérique et insaisissable, elle s'était repliée dans une solitude jalouse où seule la lecture, fidèle confidente, avait libre droit d'accès. De cet isolement désespérément calme, de cette atmosphère d'une insensibilité de vide, elle commençait à ressentir une vague lassitude, un engourdissement lent où s'alanguissait et s'endormait peu à peu sa volonté, fatiguée de suivre une route toujours plane sans attrait pour son activité et sa jeunesse.

Et Eva s'ennuyait, de cet ennui plus insupportable parce qu'on n'en prévoit pas la fin, lasse de chercher en vain quelque distraction nouvelle, et se demandant avec une réelle angoisse comment elle pourrait tenir ainsi deux longs mois encore, jusqu'au retour de son père.

ECHANGE DE CARTES POSTALES

"Les personnes dont les noms suivent désirent échanger, etc..."

... Ce n'était pas la première fois qu'Eva remarquait cette annonce de l'Album. Mais d'ordinaire, en arrivant à ce point de sa lecture, elle tournait négligemment la page, l'intérêt du journal étant clos pour elle avec la dernière recette de gelée de framboises ou de bonbons fondants au sucre d'érable. Pourquoi ce jour-là ses yeux s'y arrêtaient-ils plus longuement ? Quelle inconsciente curiosité lui fit parcourir jusqu'au bout la

liste des correspondants ? "Echange de cartes postales !" Cela lui apparaissait comme une chose nouvelle, comme une découverte surprenante. "Singulière invention tout de même ! pensait-elle". Quelle démangeaison épistolaire tourmente donc ces braves gens dont la plupart sans doute rechigneraient à écrire une simple lettre à un ami et qui, brusquement assoiffés de correspondance viennent mendier à des inconnus ; à des indifférents quelques banales pattes de mouche sur un bout de carton ? Est-ce la passion du collectionneur, l'inoffensive mais encombrante manie qui fait découvrir un intérêt dans les objets les plus insignifiants dès qu'ils atteignent un nombre respectable ?

Est-ce le goût de l'image, commun aux enfants



Elle mit lisiblement l'adresse.

et aux gens raisonnables, le plaisir délicat et intime de l'amateur d'art ? mais combien méritent même un simple coup d'oeil parmi ces milliers de cartons multicolores qui obstruent les vitrines des papetiers "up to date" ?

Est-ce enfin la curiosité du fureteur, en quête de quelque impression nouvelle, la confiance en un hasard qui révèle tout à coup un état d'âme imprévu, une échappée de vie intime suffisante au psychologue pour reconstituer une existence tout entière, comme jadis, d'un simple fragment de squelette, l'immortel Cuvier faisait revivre les monstres et les géants des époques préhistoriques ?

Il est probable d'ailleurs que ces correspondants mystérieux, on ne les verra, on ne les connaîtra jamais. Puis, pour une découverte intéressante, que de banalités et de déceptions !... Après tout, cela a toujours bien l'intérêt d'un rébus ou d'un mot carré ; c'est aussi inoffensif et plus nouveau... Si j'essayais !... Le pire que je risque est de renvoyer quelques cartes à mes correspondants et de m'en tenir là..."

Et comme chez Eva l'exécution suivait immédiatement l'idée, la semaine suivante, la rubrique des "échangistes" de l'Album comptait un nom de plus.

... "Saintes du ciel ! qu'est-ce donc que tout cela ?", s'exclama la vieille demoiselle, quelques jours plus tard, en ouvrant la boîte aux lettres remplie jusqu'à l'ouverture de cartes multicolores. "Mademoiselle Eva Bienfait... Mademoiselle E. Bienfait... Mademoiselle Eva Bienfait... Dis-moi, Eva, as-tu donc écrit à tout le pays ?

"Pas précisément, tantine, répondit la jeune fille en riant. C'est plutôt tout le pays qui m'écrit. Oh ! rassurez-vous, ce n'est pas grave. Voyez vous-même ; des mots insignifiants, des images toutes simples ; une espièglerie d'enfant".

"D'enfant, tu as dit le mot, répliqua la bonne dame mi-grondeuse, mi-souriante. Te voilà à dix-huit ans plus écervelée qu'une première communiant. Tu ne deviendras donc jamais sérieuse ?"

"Qu'importe, si je vous aime encore mieux ?" Et ponctuait sa réponse d'un sonore baiser sur les joues de "tantine", interloquée par cette logique nouvelle, elle s'enfuit vers la véranda pour y dépotiller à l'aise son volumineux courrier.

Jamais vous n'avez rêvé pareil capharnaüm ! Des paysages en noir et en couleur, des vues canadiennes d'hiver et d'été, plaisirs de neige ou océans de moissons dorées, des ribambelles de misses "Ottawa", "Montréal", "New-York", "Toronto", fanfreluchées et raides comme des poupées, des negros aux dents éclatantes, des "Uncle Tommy" barbichonnants. Un fromager de Saint-Tite envoyait un immense serpent de mer en six pièces, agrémenté d'une poésie en style plus crèmeux encore que ses produits. Une institutrice sentimentale s'était lancée dans les vues de Venise au clair de lune. D'autres se contentaient de petits chats, de petits chiens, de petits cochons, de petits oiseaux, toute une arche de Noé surnageant d'un déluge de ces pensées banales et de ces proverbes discorpus que l'entêtement humain s'obstine à qualifier de "sagesse des nations".

Un peu désillusionnée par ce premier résultat, Eva commençait à regretter une imprudence qui la condamnait à écrire un nombre incalculable de banalités, lorsqu'en remuant une dernière fois l'amas hétéroclite étalé sur la table, elle aperçut, à demi-dissimulée sous le tas, une carte illustrée qui avait échappé à son premier examen. Elle portait une simple initiale, un E majuscule fait de myosotis gracieusement tressés qui occupait toute la partie gauche, et, dans l'espace laissé libre pour la correspondance, ces simples mots : "Qui sait ?"

"Georges Brown, Sherbrooke"

... Eva l'examina longtemps. Quelle mystérieuse signification pouvait-elle avoir ? Que voulait dire ce monsieur Brown ? Le savait-il lui-même ? N'avait-il pas écrit cela au hasard, pour le plaisir de mystifier la curiosité d'une petite fille, peut-être pour avoir plus sûrement une réponse ? Eh bien, il l'aurait, sa réponse, et l'on verrait de quel côté seraient les rieurs.

En hâte, elle renvoya, agrémentées de "heureux souhaits" ou plus simplement de "souvenirs" des cartes quelconques au marchand de fromage, à l'institutrice sentimentale, à tous les amateurs de "sagesse des nations". Puis elle en choisit une, simple comme celle de M. Brown, un G majuscule fait de pensées entrelacées, mit bien lisiblement l'adresse, colla le timbre... Elle réfléchit un moment... "Ma foi, tant pis, résolut-elle tout à coup, rébus pour rébus, nous verrons qui sera le meilleur devin". Et gravement, posément, elle campa sous les dernières pétales aux reflets de pourpre un "Pourquoi pas?" non moins énigmatique que le "Qui sait" du monsieur aux fleurettes bleues, et précipita le bout de carton dans les discrètes profondeurs de la boîte aux lettres...

... Une semaine plus tard, nouveaux myosotis, cette fois accompagnés d'une piécette ainsi conçue :

"Au mois de la brise chantante,
 "Au mois des parfums répandus,
 "Dans les fleurs me seront rendus
 "Les doux sourires de l'absente.
 "Alors je me souviendrai mieux
 "De la dame de mes pensées.
 "Car je verrai dans les pensées
 "Le velours et l'or de ses yeux".

Evidemment, ce n'était pas du Musset, mais tout de même la tournure en était gentille, et puis, d'un simple échangiste de cartes illustrées, on ne pouvait demander davantage. Eva en fut à la fois charmée et inquiète, car à un partenaire aussi poète, il allait falloir parler la langue des Dieux, et sur le chapitre "versification" elle en était encore à ignorer le dictionnaire de Quitard. Elle chercha dans ses souvenirs. Les fables de La Fontaine? c'était bien usé. Les cantiques du couvent? peu appropriés à la circonstance. Elle se souvint d'un vieil exemplaire de Lamartine que feuilletait volontiers "tantine" en ses jours de mélancolie. Juste ce qu'il fallait, car à moins d'une malchance inouïe, jamais Georges Brown n'aurait l'idée d'aller fureter dans un bouquin aussi indigeste; et tout à fait rassurée, Eva se mit à entrelacer les pensées de son G majuscule avec une bonne demi-page de "Nouvelles méditations."

... Huit jours après, nouvelle avalanche de cartes; mais, du poète aux myosotis, point... Eva en fut toute désappointée. "Peut-être sa réponse s'est-elle égarée, pensa-t-elle. Attendons le prochain courrier"

Le vendredi suivant, même silence. Cette fois, ce fut de l'inquiétude, presque du désespoir. Elle devint nerveuse, maussade, sans goût pour quoique ce fût, irritable même, au grand chagrin de "tantine" qui n'y comprenait rien et se demandait vainement ce qui avait bien pu changer ainsi son Eva. "Mais enfin pourquoi, pourquoi ne répond-il plus? se demandait vingt fois par jour la jeune fille. Ai-je été maladrite? Imprudente? Se moque-t-il de moi et de mon démarquage poétique? Dois-je écrire de nouveau? Dois-je attendre?..."

Un beau matin, une lettre arriva. Elle reconnut l'écriture, déchira précipitamment l'enveloppe. Quatre longues pages cette fois, quatre pages respectueuses, douces, un peu timides même, mais où la franchise et la netteté éclataient à chaque mot. Georges Brown excusait son silence par une absence de quinze jours pour cause d'affaires et promettait une régularité exemplaire à l'avenir.

Il exposait son isolement toujours inquiet de quelque amitié à laquelle il sût se confier en tout abandon, sa lassitude de voir ses recherches toujours sans résultat; il disait aussi son espoir, chimérique peut-être, de rencontrer en sa correspondante inconnue l'Égérie si longtemps et si ardemment souhaitée. Était-ce un heureux présage? Quelque chose lui disait qu'il allait bientôt réaliser son rêve. Se trompait-il cette fois encore? Devait-il ajouter une déception nouvelle à la liste déjà si longue de ses espérances déçues?

... Eva restait hésitante. Deux fois, elle relut la lettre. En somme, ce monsieur Brown était évidemment un homme de tact et de bonne éducation, de commerce agréable. Il lui proposait un moyen loyal et correct de distraire leur isolement réciproque. Pourquoi refuser une occasion peut-être unique d'acquiescer cette chose rare et précieuse entre toutes, une amitié sincère?... Et de nouveau, elle envoya un "Pourquoi pas?" en guirlandé de pensées, mais, cette fois, elle savait bien ce qu'elle voulait dire.

Ainsi, durant de longues semaines, la correspondance se continua entre les deux amis inconnus. Peu à peu, elle était devenue pour Eva une véritable habitude, au point que la jeune fille s'é-

tonnait elle-même de sa tristesse lorsqu'un retard imprévu la privait de son courrier à l'heure exacte, autant que du plaisir excessif que lui procurait la venue de ces petits bouts de carton de deux sous, plus précieux pour elle que ne l'avait jamais été la réalisation de ses fantaisies les plus coûteuses. Chaque lettre lui apportait un aperçu nouveau, une observation imprévue. De toutes ces bribes se formait lentement un tout encore mal défini, mais où les grandes lignes se précisaient déjà, où les contours, indécis au début, s'affirmaient chaque jour davantage. Par un phénomène d'auto-suggestion bien connu des psychologues, cette pensée constante arrivait même chez Eva à se matérialiser par instants, en sorte qu'elle se figurait parfois avoir vraiment devant les yeux son mystérieux correspondant qui lui apparaissait alors sous les traits d'un grand garçon de belle prestance et d'allure fière, blond comme les blés mûrs (c'était sa nuance préférée), et avec des yeux bleu-tendre comme les myosotis de ses cartes...

"Eva! Eva! cria un matin "tantine" qui accourait tout essoufflée en brandissant un télégramme. Grande nouvelle! Ton père est de retour. Il sera ici dans quelques heures..."

"Dites plutôt: le voilà", ajouta une grosse voix joyeuse, et en même temps Monsieur Bienfait entra dans le salon. "Prompt comme la poudre, c'est le cas de le dire, puisque j'arrive avec ma dépêche. Ce n'est pas flatteur pour le télégraphe. Bonjour, Adélaïde, bonjour fillette! Comment va toutes les deux?... mais, diable, ne m'étonnez pas d'un coup" et le brave homme, mi-pleurant, mi-riant, embrassait du même coup Eva et "tantine" suspendues à son cou avec l'énergie du noyé qui saisit une perche. "J'ai tant de choses à vous conter! En deux mots: bon voyage, bons succès, et pour toi, mignonne, des ca-



Georges Brown exposait son isolement.

deaux, des bibelots, des toilettes! tu en auras pour huit jours à les déballer... Mais, j'oubliais... Aussi, c'est votre faute, vous me faites perdre la tête. Je ne suis pas venu seul; j'ai là un compagnon de route qui se morfond dans l'antichambre. C'est mon nouveau secrétaire, le fils de mon vieil ami John, un garçon d'avenir et un beau diable, ma foi, ce qui ne gâte rien; tiens, juste le mari qu'il te faudrait, fillette. Oh! ne proteste pas! tu pourrais plus mal tomber. Je vais vous le présenter."

Un instant après, monsieur Bienfait rentra poussant devant lui un grand garçon blond (comme les moissons dorées), aux traits à la fois énergiques et doux, aux yeux bleus, si bleus qu'on eût dit des corolles de myosotis.

"Monsieur Georges Brown, de Sherbrooke; ma soeur, mademoiselle Adélaïde; ma fille, Eva. Mais, qu'est-ce que vous avez donc tous les deux à vous regarder comme des phénomènes?... Eva, es-tu muette? Pas seulement un mot de bienvenue? Eh bien, et toi Georges, tu as l'air pétrifié? Ah ça, qu'est-ce que ça veut dire? Est-ce que, par hasard?... Voilà qui serait renversant, par exemple!... Est-ce que vous vous connaissiez déjà?... Allons, réponds, Georges... mais réponds donc?"

"Eh bien... oui... monsieur, c'est-à-dire... non..."

"Oui... non... lequel des deux? Toi Eva, dis-moi la vérité, est-ce que tu connais monsieur?"

"O papa... je vais vous dire, c'est... c'est la faute à Lamartine."

"Oui, oui, monsieur, à Lamartine, et puis... il y avait aussi les myosotis, alors... quand j'ai reçu les pensées..."

"Ah ça! qu'est-ce que vous me chantez là tous les deux, Lamartine, les fleurs. Vous expliquerez-vous à la fin?"

Et l'on s'expliqua, plutôt péniblement, mais enfin on s'expliqua. Les noms de Brown et de Bienfait étant fort répandus au Canada, nos deux correspondants avaient, avec la meilleure foi du monde, échangé leurs innocentes missives sans soupçonner un instant leur identité réciproque.

"Et bien, tante Adélaïde, demanda monsieur Bienfait, tout en observant du coin de l'oeil les jeunes gens demeurés tout interdits, qu'est-ce que vous pensez de cette aventure? N'est-ce pas que le hasard est parfois étrange?"

"Dites plutôt qu'il n'est quelquefois pas trop maladroit, répondit en souriant la vieille fille".

"C'est aussi mon avis. Et toi, fillette, qu'en dis-tu? Je t'annonçais une avalanche de cadeaux, mais franchement je n'avais pas songé à celui-là. Veux-tu que nous le joignons aux autres?... Voyons, Georges, dis donc quelque chose? Saprotte, est-ce que tu vas attendre qu'elle te fasse sa demande?"

"Oh! monsieur! balbutia le jeune homme, je serais si heureux... si heureux... de... de..." et tout d'un trait il ajouta: "Mademoiselle, voulez-vous que nous relisions Lamartine ensemble?"

Trois mois après, Monsieur et Madame Georges Brown partaient en voyage de noces. Tandis que, sur le quai de la gare, parents et amis accourus les félicitaient à l'envi. "Dis-moi, Eva, dit tout à coup la vieille fille, tout cela est bel et bien; mais tes correspondants de l'Album? que vas-tu en faire?"

"Oh, tantine, répliqua malicieusement la jeune femme, ce sera mon cadeau de mariage pour vous; qui sait, vous y trouverez peut-être encore des myosotis!..."

F. de CHALOT.

Ottawa, 26 septembre 1906.

LA COUPOLE

Par un effort dernier, sentant la mort venir,
 Michel-Ange s'est fait porter au Janicule
 Pour voir encore, aux feux derniers du crépuscule,
 Le temple inachevé qu'ouvrira l'avenir. [cule,
 Bientôt, sur les piliers qui le vont soutenir,
 Colosse mis debout par un nouvel Hercule,
 Le dôme montera que son rêve calcule
 Et que ses yeux mortels ne verront pas finir.

L'oeuvre, si fortement conçue aux ans débiles,
 Dépasse, en majesté, Moïse, les Sibylles,
 Tout le marbre vivant que modela sa main;

Et l'espoir glorieux l'exalte et le console,
 Lorsqu'il marque du doigt sur l'horizon romain,
 La place où doit régner l'éternelle Coupole.

Pierre de NOLHAC.

L'AUTOMNE

L'azur n'est plus égal comme un rideau sans pli.
 La feuille, à tout moment, tressaille, vole et tombe;
 Au bois, dans les sentiers où le taillis surplombe,
 Les taches du soleil, plus larges, ont pâli.

Mais l'oeuvre de la sève est partout accomplie:
 La grappe autour du cep se colore et se bombe,
 Dans le verger la branche au poids des fruits succombe,
 Et l'été meurt, content de son devoir rempli.

Dans l'été de ta vie enrichis-en l'automne,
 O mortel! sois docile à l'exemple que donne,
 Depuis des milliers d'ans, la terre au genre humain;

Vois: le front, lisse hier, n'est déjà plus sans rides,
 Et les cheveux épais seront rares demain;
 Fuis la honte et l'horreur de vieillir les mains vides.

SULLY-PRUDHOMME,
 de l'Académie française.

AUTOMNE

Le couchant vert s'éteint sur les eaux maldives
 Que tourmente le vent tumultueux du soir,
 Et le bruit des remous furtifs, le long des rives,
 Imite les sanglots d'un secret désespoir.

Vois dans le parc jauni, plus désert d'heure en heure,
 Des amants comme nous qui se disent adieu.
 C'est l'automne, et la nuit: il faut bien que tout meure!
 Et notre bel amour passe avec l'été bleu!

Mais, comme un souvenir heureux qui se prolonge,
 L'or du soleil se traîne encore en doux rayons,
 Et le soir lent s'arrête au bord du ciel et songe,
 Et trace encor sur l'eau de lumineux sillons.

Mais le pas des amants s'alanguit et s'attarde,
 Et muets, attentifs à ne point trop pleurer,
 En détournant leurs yeux, ils ne prennent pas garde
 Qu'ils ont rejoint leurs doigts, et qu'ils vont demeurer!

FERNAND GREGH.

A TRAVERS LA MODE



Robe d'intérieur — Les courses multiples de la vie quotidienne sont très fatigantes et souvent une jeune femme rentre chez elle bien lasse, heureuse, pour pouvoir reposer plus librement, d'échanger sa toilette de ville très ajustée contre un vêtement plus flottant, moins serré, mais qui ne soit pas trop "déshabillé". C'est à cet effet que sont destinées les robes d'intérieur; nous en donnons une ici, en crêpe de Chine bleu pâle avec boléro en grosse guipure blanche retombant sur une draperie de satin de même ton que la robe terminée devant par un chou volumineux. De là descend en s'élargissant tout un devant en guipure pareille à celle du boléro, et nous trouvons encore cette même dentelle en volant très fourni et très haut pour terminer les manches bouffantes.

COURRIER PARISIEN DE LA MODE

Avec la compétence qui caractérise ses notes sur la mode parisienne, Mme la comtesse de Surgère s'exprime comme suit dans sa dernière chronique parue dans le "Journal de la Santé":

Il n'y a pas à se dissimuler qu'un très grand changement s'accomplit dans la silhouette féminine.

Après avoir porté la taille ridiculement basse — certaines élégantes avaient leur ceinture sur le nombril — voici que, grâce aux robes Empire, qui sont maintenant la note dominante au théâtre, en soirée, au bal, la taille remonte très sensiblement, du dos surtout. Cependant il convient de ne rien exagérer, de ne point, d'après les gravures des journaux de mode, se précipiter tête baissée dans le mouvement.

Et à ce propos, je voudrais mettre en garde nos gracieuses lectrices de la province et de l'étranger contre le danger qu'il y a à copier servilement les gravures. On arrive ainsi à perpétrer des toilettes qui sont parfaitement excentriques et ridicules! Et si l'on demande: "Ah! ça, ma chère, quelle couturière a bien pu avoir l'idée de vous affubler de la sorte?"

L'interpellée répond invariablement:

Mais c'est un modèle de Paris. Nous avons copié exactement la gravure.

Il importe de se bien mettre dans l'esprit que les dites gravures ne sont nullement la reproduction de ce que "l'on porte", mais de ce que "l'on crée"; ce qui n'est nullement la même chose. En effet, sur trois modèles sortis du cerveau créateur d'un couturier ou d'une couturière, un réussit, plaît et se trouve — avec modifications souvent — adopté par les femmes

élégantes. Quant aux deux autres? Finis, enterrés; on n'en parle plus.

En outre, mettez-vous bien dans l'esprit, mesdames, que les femmes qui donnent le ton sont, ou des artistes, ou des demi-mondaines en vue, ou des grandes dames extrêmement riches que, par conséquent, l'on peut dans ces trois catégories qui, d'ailleurs, se coudoient — beaucoup trop à mon avis — sur le turf de nos grands hipodromes, les plages à la mode, dans les villes d'eaux, les fêtes de charité, etc., se permettre toutes les excentricités; d'abord parce que ces toilettes, que l'on admire avec raison et que l'on copie sans discernement, ne sont point portées à pied, par les rues. Or ce qui est joli et seulement original en voiture, au pesage, dans un casino, devient ridicule sur le trottoir ou sur la route; qu'on ne se vêt point de la même façon pour monter dans une voiture impeccablement attelée ou un somptueux electric-car, que pour cheminer "pedibus cum jâmbis"; que chez ces élégantes, tout se suit, tout est luxueux, tout est raffiné, combiné, depuis la chaussure, jusqu'aux bouclettes de la chevelure; qu'une main savante les coiffa, les poudra, les maquilla au besoin. Et qu'enfin on les admire de confiance parce qu'elles sont riches et dans le train.

Il sied donc, tout en prenant à la mode ce qu'elle a de "réellement" joli et, aux journaux et gravures de mode — dont je me garderais de médire, car leur utilité est incontestable — ce qu'ils ont de pratique, d'opérer une sélection intelligente et de s'habiller selon sa taille, son visage, son âge, sa position sociale, et surtout selon son budget. Et de cela, je crois, les maris ne se plaindront pas.

* * *

Croiriez-vous, Mesdames, qu'avec ce vilain temps gris, on porte déjà des fourrures? On voit des... anachronismes qui nous auraient fait bondir voici quelques années et qui sont maintenant chose courante, par exemple une étole de fourrure sur un corsage de mousseline.

La "loutre", un peu délaissée ces dernières années, sera la reine de cet hiver; quant à la taupe, on n'en parle plus, c'est fini; on la laisse à ses galeries souterraines. Mais les "taupiers" se plaignent amèrement de ce revirement de la mode; aussi va-t-on continuer — pour les consoler sans doute — à employer la peau de taupe pour vêtements d'automobile.

Inutile de dire que les belles fourrures, comme la zibeline, les renards blancs, bleus, noirs, gris ou argentés, la vizon, la martre de toute provenance, l'astrakan, la mongolie, le karakul, restent et demeureront toujours à la mode.

* * *

Quant aux tissus, ils seront fort variés comme couleur: toute la gamme des gris: celle des verts: vert russe, myrthe, bouteille, bronze, gazon, vert de gris, etc; celle des bruns, marron, bois, fauve, alezan, blond, feuille morte, beige, beige clair, sable, champagne.

Nous verrons aussi des violets: évêque, pensée, aubergine, héliotrope, mauve, etc. Des rouges: grenat, rubis, violette, bordeaux, cardinal.



PATRON No 530

Bolero court pouvant se mettre sur une jupe corselet ou sur une haute ceinture drapée. Il s'ouvre en V au milieu du devant. Se compose de 3 morceaux: devant, dos et manche, peu s'exécuter en drap, etc. Matériaux 1½ verge en 1 verge de large. Grandeur: de 30 à 40 pouces de buste.

Pour recevoir ce patron en papier tissu, il suffit de nous adresser 10 cents et de nous indiquer le No du patron, ainsi que le tour de buste. (N'oubliez pas de donner votre adresse, et de signer lisiblement votre commande).



Manteau élégant — Ce manteau élégant ne peut se porter que l'après-midi, avec une toilette très riche. Ce vêtement est en liberty noir de forme ample, avec une légère fronçure sur l'épaule retenue par une passe ornée de galon de soie et lacet tourné noir posé sur du taffetas pistache.

La manche bouffante se termine par un long revers tombant que dépasse un large volant de guipure noire. Une bande de taffetas ornée du même galon et lacet tourné unit le bouffant au revers de la manche. La même garniture contourne le vêtement entier, qui est aussi dépassé dans le bas par un haut volant de guipure noire.

Reproduit en taffetas de couleur ou en drap fin de nuance pâle (bleu pastel, ivoire, etc) avec volants de dentelles crème, ce même modèle composera un très beau manteau du soir.

Chapeau à bords relevés, gris perle, avec plumes blanches et torsade de velours pistache.

Il est à noter qu'en général, — sauf quelques femmes qui, par leur situation de fortune, leur beauté, leur grande élégance, peuvent tout se permettre, jusques et y compris l'excentricité — la Parisienne évite les tonalités voyantes, surtout pour aller à pied. En outre, il y a lieu de bien examiner si telle ou telle nuance, que le marchand de nouveautés vous présente comme le "tout dernier genre", ne va pas "dater", c'est-à-dire être parfaitement ridicule d'ici trois ou quatre mois. Certains coloris ne supportent pas la pluie, d'autres passent au soleil, même au pâle soleil d'hiver, et au besoin au simple contact de l'air.

Très importante aussi la question "des reflets". Le violet par exemple, de quelque nom qu'on le décore, est tout ce qu'il y a de plus désavantageux pour le teint: il brunit. Le loutre jaunit les blondes; le vert leur sied bien. Le rouge et le grenat sont assez seyants, mais bien voyants. Les beiges ne conviennent pas du tout aux carnations brunes; le gris est plus avantageux. Le noir sied bien aux blondes, moins bien aux brunes, très mal aux châtaines.

En principe, je conseillerais aux femmes raisonnables de s'en tenir aux bleus foncés, aux verts foncés: myrthe, russe, bouteille, bronze; au prune, au loutre (sauf la question de teint à examiner et aux gris foncés filetés de couleur — comme costumes trotteurs ou de voyage. Tandis qu'en dehors du gris, toutes les autres teintes peuvent fournir des toilettes plus ou moins habillées, selon l'usage que l'on veut en faire.

LA VIE

AU FOYER

HYGIENE DE L'AUTOMNE

Les chaleurs, bien qu'insupportables parfois, nous laissent vivre dans l'épanouissement de la nature, nous poussant aux villégiatures, aux promenades dans la saine fraîcheur des bois, à la douche revivifiante de l'air marin où se retonifiaient nos muscles alanguis. L'été estivale nous détergeait la peau, allégeait le poids du sang, laissait reposer le jeu des grands émonctoires; la clémence de la saison nous épargnait les surprises des catarrhes subits.

En somme, nous y trouvions tout bénéfice: apaisement des douleurs, aisance des mouvements du coeur, respiration plus large, repos du cerveau, accumulation d'énergie potentielle pour la mise en jeu de la volonté dans la lutte vitale.

Avec l'automne, quelques soirées déjà fraîches nous ont averti d'un changement de temps par à-coups brusques; des coryzas, des maux de gorge inopinés, nous ont assaillis et ont commencé à nous mettre en garde.

Qu'y a-t-il donc? Se fait-il un changement dans le sang et comment? C'est ce que nous allons essayer de préciser à nos lecteurs.

La grande surface cutanée, naguère à l'aise dans le bain tiède de l'atmosphère estivale, supportait inconsciemment l'intense évaporation d'eau qui s'échappait de tous les pores.

Voici la période critique: brusquement, tous ces petits orifices se resserrent, le sang, qui perdait une énorme quantité d'eau, verra augmenter sa masse: pour rétablir l'équilibre, le corps automatiquement fera appel à d'autres émonctoires, au filtre physiologique par excellence, le rognon du rein.

Cette glande, qui ne sécrétait qu'environ une pinte de liquide en été, se remet à fonctionner activement.

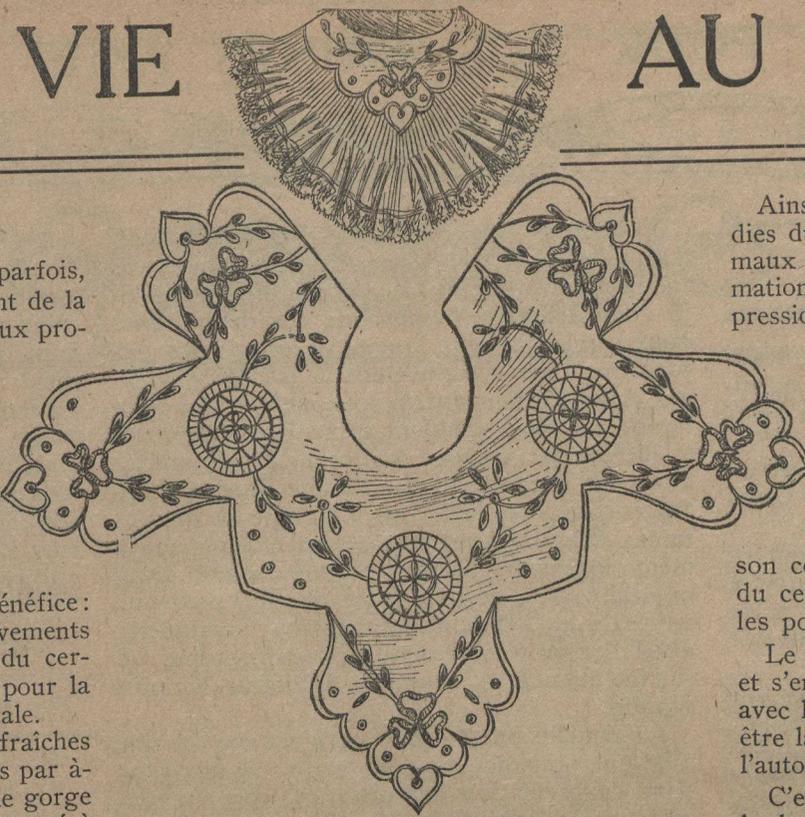
Si cette fonction se trouve empêchée, la peau, de nouveau sollicitée, mais resserrée cette fois, s'irrite, les principes toxiques dont le sang est chargé l'aiguillonnent, de là les démangeaisons et progressivement toute la flore des dermatoses: urticaires, prurigos, acnés, herpès, eczémas, furoncles, psoriasis, érysipèles, etc.

Le mouvement de décharge qui se produit du côté des reins s'exerce aussi sur l'intestin d'où un surcroît d'activité de ce dernier.

Nous pouvons aider ce travail au besoin et restaurer en même temps notre sang en usant des succulents légumes que la saison met à notre disposition: artichauts, céleris, haricots, choux-fleurs, poireaux, etc.

Mangeons beaucoup de légumes ainsi que des fruits mûrs, mais choisis, tels les savoureux raisins que l'automne nous dispense à profusion.

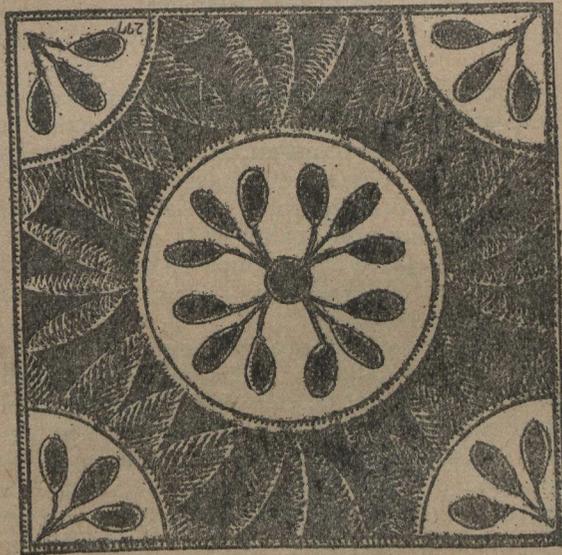
Ces fruits rafraîchissent, alcalinisent le sang, y neutralisent les acides compliqués que ne peut utiliser la nutrition, déchets qui ne serviraient qu'à nous intoxiquer.



Cois pour enfants

Rien ne complète mieux la toilette d'un enfant, fillette ou garçonnet, qu'un joli col et cet accessoire indispensable du costume à le double avantage de mettre en relief le charme de la jeune tête qui l'entoure, ainsi que souvent l'habileté de la maman de cette tête aimée.

Le col que nous donnons est en broderie anglaise.



Carré en broderie anglaise et point de reprise.

Les motifs d'angles et le rond du milieu sont composés de petites palmes à trois feuilles en broderie anglaise et point de tige. Les parties ajourées sont ornées de motifs à relief brodés au point de reprise. On commence par reporter les contours du dessin sur de la batiste en tissu quelconque, on bâtit celui-ci sur un morceau de toile cirée et l'on commence par faire la broderie au point de feston et au point de cordonnnet; on jalonne ensuite les feuilles au point de reprise par-dessus le tissu et d'un bord à l'autre du feston. Ce travail des feuilles longues se réunissant en une seule pointe, s'exécute sur trois faisceaux, en brodant au point de reprise et en serrant un peu plus fortement les points au commencement et à la fin, et laisser plus de jeu au milieu. Les autres feuilles à cônes formant des triangles un peu allongés se font également au point de reprise. On lance le fil depuis le bord du feston jusqu'à l'autre bord opposé et l'on prépare ainsi un bâti aux points de reprise que l'on commence toujours par le haut de la dent. Quand le travail est entièrement fait, on retire le bâti et l'on découpe les contours, devant faire transparent en ayant bien soin d'épargner les points de broderie.

motif est noué par un feston à dents. On brode au point de feston tous les contours du travail. Pour la rosace en frivolité que nous reproduisons sur un des motifs en grandeur d'exécution, on commence par un feston du centre avec 2 fils: 2 doubles noeuds; 1 picot, 1 double noeud, après le dernier picot, 2 doubles noeuds; on abandonne le fil de la bobine et avec la navette seule on exécute un rond: 1 double noeud, 6 picots séparés l'un de l'autre par 1 double noeud, on termine par 1 picot on ferme le rond qu'on rattache au 3e picot du premier rond, quand on est arrivé à la hauteur où devrait se trouver le 3e picot de ce second rond; puis encore deux festons et deux ronds faits et rattachés de même; on ferme le centre de la rosace en nouant ensemble au travers du commencement du 1er feston les fils de la bobine et de la navette, on coupe les deux bouts à un 32me de pouce de distance du noeud. Quand on a fait le nombre voulu de rosaces on les rattache à chaque motif par des barrettes lancées.

Ainsi nous éviterons la constipation, les maladies du foie, les étourdissements, les malaises et maux de tête, les maladies de la peau, les inflammations, les congestions du rein, des veines, l'oppression du coeur et les éruptions de la face, etc.

Si le sang ne peut se décharger par la peau, ni les reins, ni l'intestin, son trop-plein, indépendamment de la toxicité de sa composition, va provoquer de la congestion veineuse, avec mal de tête, oppression, battements de coeur; chez le cardiaque va se réveiller la redoutable asystolie avec son cortège de terribles dyspnées. Les artères du cerveau sont rendues fragiles par l'âge, elles pourront se rompre en apoplexie.

Le poumon est-il affaibli? il s'engorge lui aussi et s'enflamme; c'est le résultat de la bronchite, avec les toux opiniâtres et pénibles, c'est peut-être la pneumonie qui emporte tant de gens à l'automne.

C'est la recrudescence des phtisies et peut-être le dernier stade de la cruelle maladie.

L'hygiène nous recommande de nous défier des brusques écarts de température par des habits plus chauds, afin d'éviter les refroidissements.

Veillons aux fonctions de la peau; prenons des bains plus fréquemment, de temps à autre des bains de vapeur, pour entretenir la transpiration, soutenir l'effort du coeur.

Modifions un peu notre alimentation; aux végétaux, aux fruits rafraîchissants, dépuratifs et même laxatifs de la saison, nous joindrons les sucres et les pâtisseries.

N'oublions pas les produits de la laiterie, le lait bien crémeux, la crème elle-même, le beurre naturel, riche, succulent, parfumé.

Pour aider le rein paresseux, usons, au lieu des gros vins rouges, des vins blancs légers coupés d'eau de Vichy. Les bonnes bières nous semblent aussi recommandables tant par leur valeur nutritive que par leur effet diurétique.

Pour les constipés, une eau purgative pourra produire un effet utile.

Ne laissons pas s'installer les microbes dans notre bouche, faisons-la visiter. Au moindre embarras des poumons ou du coeur, usons de l'hydrothérapie froide, des compresses d'alcool camphré, des applications d'ouate thermogène.

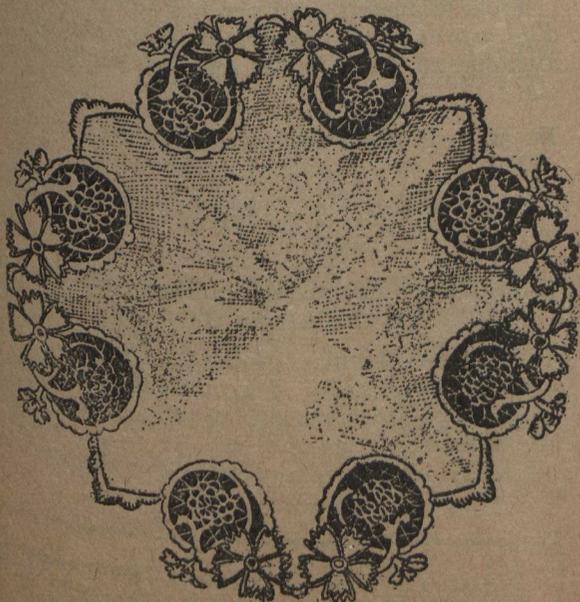
En cas de défaillance, sortons le flacon d'eau de mélisse, prenons à temps un grog citronné.

Un peu de vin généreux, une tasse de café, ou de thé, de tilleul, etc., relèvera les forces de la circulation et seront utiles contre les refroidissements.

Avec ces précautions, chers lecteurs, vous éviterez les refroidissements graves, les complications et doublerez heureusement ce cap de la saison.

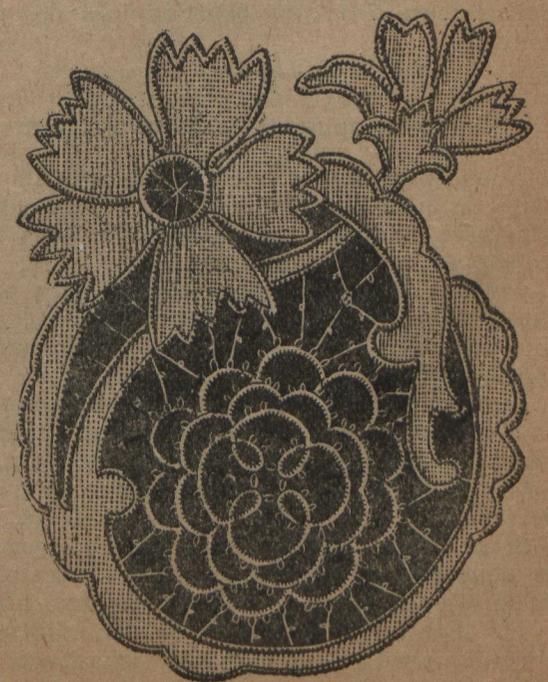
Dr PONSIN.

Du "Journal de la Santé".



Dessus de table

Ce dessus de table de forme ronde est composé de motifs incrustés de ronds en frivolité. Chaque





POUR NOS JEUNES AMIS

RECREATIONS

Manière d'attraper les souris avec une terrine

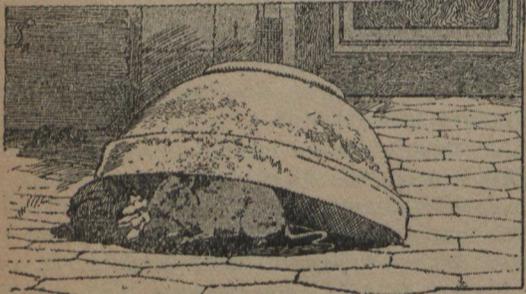
Voici un appareil facile à improviser et destiné à attraper les souris, les rats, mulots et autres rongeurs que le froid fait rentrer en hiver dans les maisons et dans les granges.

Prenez une noix et cassez la coquille avec un marteau, mais seulement à l'un de ses bouts de façon à mettre à nu l'amande du fruit.

Posez-la par terre, et, sur cette noix, appuyez le rebord d'une petite terrine ou d'une cuvette mise à l'envers comme vous le voyez sur notre dessin. La partie de la noix qui a été ouverte doit se trouver à l'intérieur de la terrine.

Le rebord de la terrine sera posé, non pas sur le milieu de la noix, mais le plus en arrière possible, de façon que, si l'on poussait très légèrement la noix vers l'intérieur, la terrine, glissant sur la coquille arrondie de la noix, tomberait par terre en recouvrant cette noix. C'est par tâtonnement que vous trouvez l'endroit exact de la coquille où l'on doit poser le bord de la terrine.

Attirée par l'odeur de la noix, une souris se faufile sous la terrine ; mais comme elle est habituée à voir des ustensiles de ce genre, elle n'éprouve aucune méfiance, contrairement à ce qui se passe avec les souris, perfectionnées ou non. Elle mord dans la partie ouverte de la noix et tire dessus pour l'emporter dans son trou.



Mais nous avons vu que le moindre mouvement du fruit devait faire rouler celui-ci sous le bord glissant de la terrine. Paf ! la terrine vient de tomber, coiffant la noix et la pauvre souris ; la voilà prisonnière !

Lorsque la position de la terrine vous indique que le piège a fonctionné, vous passez une feuille de carton sous la terrine, ce qui vous permet d'emporter l'animal pour vous en débarrasser, et vous retendez le piège de nouveau, la même noix pouvant servir un grand nombre de fois.

Essayez ce système qui est fort simple et qui ne coûte rien ; vous serez étonnés des résultats.

Illusions d'optique. — Lignes obliques

Nous avons appris comment, à l'aide d'une carte de visite percée d'un trou, nous voyons renversée l'ombre d'une épingle que nous tenons pourtant la tête en l'air.

Notre oeil se laisse bien souvent tromper par des apparences du même genre, surtout lorsque nous demandons d'apprécier une distance, même assez faible.

Les couturières savent bien choisir des rayures verticales pour les robes des dames qui ne se trouvent pas assez grandes ; des rayures horizontales, au contraire, diminueront la taille de celles qui sont d'une stature trop élevée.

Si, au carnaval, un homme habillé en femme nous semble si grand, c'est que les longs plis de sa robe jouent le rôle de rayures verticales.

Les lignes obliques ont aussi leur influence pour diminuer ou augmenter, en apparence, la longueur des lignes droites. Notre dessin ci-dessus en est la preuve.

Voici deux lignes droites AB et CD, le long desquelles sont tracées des lignes obliques parallèles, suivant deux dispositions différentes. Si je vous demande laquelle de ces deux lignes vous semble la plus longue ne direz-vous pas tous que c'est certainement la première, la ligne AB ? Et pourtant, si vous mesurez les deux lignes qui vous semblent avoir deux longueurs si différentes, il vous faudra bien reconnaître que vous avez été le jouet d'une illusion d'optique, que votre oeil vous a trompé, et que les lignes AB et CD ont toutes deux exactement la même longueur ! Si vous mettez dans un autre sens le dessin, de telle sorte que CD devienne verticale et AB horizontale, vous constaterez que l'illusion n'en persiste pas moins et que AB semble bien être toujours la ligne la plus grande.

La conclusion de cette curieuse expérience, c'est que nous devons nous méfier de nos yeux dans l'appréciation des distances importantes, alors que nous venons de nous tromper d'environ un dixième sur l'évaluation d'une longueur d'un pouce environ.

CONTES DE FEES

La Chatte Blanche

(Suite)

Lorsque le roi vit cette pièce de toile, il devint aussi pâle que le prince était devenu rouge de la chercher si longtemps. L'on présenta l'aiguille, et elle y passa et repassa six fois. Le roi et les deux princes aînés gardaient un morne silence, quoique la beauté et la rareté de cette toile les forçaient de temps en temps de dire que tout ce qui était dans l'univers ne lui était pas comparable.

Le roi poussa un profond soupir, et se tournant vers ses enfants : " Rien ne peut, leur dit-il, me donner tant de consolation dans ma vieillesse que de reconnaître votre déférence pour moi ; je souhaite donc que vous vous mettiez à une nouvelle épreuve. Allez encore voyager un an, et celui qui, au bout de l'année, ramènera la plus belle fille, l'épousera et sera couronné roi à son mariage : c'est aussi bien une nécessité que mon successeur se marie. Je jure, je promets que je ne différerai plus de donner la récompense que j'ai promise."

Toute l'injustice roulait sur notre prince. Le petit chien et la pièce de toile méritaient dix royaumes plutôt qu'un ; mais il était si bien né, qu'il ne voulut point contrarier la volonté de son père, et, sans différer, il remonta dans sa calèche. Tout son équipage le suivit, et il retourna auprès de sa chère Chatte Blanche. Elle savait le jour et le moment qu'il devait arriver : tout était jonché de fleurs sur le chemin, mille cassolettes fumaient de tous côtés, et particulièrement dans le château. Elle était assise sur un tapis de Perse et sous un pavillon de drap d'or, dans une galerie où elle pouvait le voir revenir. Il fut reçu par les mains qui l'avaient toujours servi. Tous les chats grimperent sur les gouttières, pour le féliciter par un miaulage désespéré.

" Eh bien ! fils de roi, lui dit-elle, te voilà donc encore revenu sans couronne ?

— Madame, répliqua-t-il, vos bontés m'avaient mis en état de la gagner ; mais je suis persuadé que le roi aurait plus de peine à s'en débarrasser que je n'aurais de plaisir à la posséder.

— N'importe, dit-elle, il ne faut rien négliger pour la mériter ; je te servirai dans cette occasion, et, puisqu'il faut que tu mènes une belle fille à la cour de ton père, je t'en chercherai quelqu'une qui te fera gagner le prix ; cependant réjouissons-nous, j'ai ordonné un combat naval entre mes chats et les terribles rats de la contrée. Mes chats seront peut-être embarrassés, car ils craignent l'eau ; mais aussi ils auraient trop d'avantages, et il faut, autant qu'on le peut, égaliser toutes choses."

Le prince admira la prudence de Mme Minette. Il la loua beaucoup et alla avec elle sur une terrasse qui donnait sur la mer.

Les vaisseaux des chats consistaient en de grands morceaux de liège, sur lesquels il voguaient assez commodément. Les rats avaient joint plusieurs coques d'oeufs, et c'étaient là leurs navires. Le combat s'opiniâtra cruellement ; les rats se jetaient dans l'eau, et nageaient bien mieux que les chats, de sorte que vingt fois ils furent vainqueurs et vaincus ; mais Minagrobis, amiral de la flotte chatonique, réduisait la gent ratonienne dans le dernier désespoir. Il mangea à belles dents le général de leur flotte : c'était un vieux rat expérimenté, qui avait fait trois fois le tour du monde dans de bons vaisseaux où il n'était ni capitaine ni matelot, mais seulement croque-lardon.

(A suivre)



Lignes obliques

PROBLEMES

No 49. — Le problème du cheval

Un homme vend son cheval \$90 ; il le rachète \$80 et le revend \$100. Combien lui a rapporté la transaction ?

No 50. — Les balles

Combien de balles d'un pouce de diamètre faut-il pour en égaler une de deux pouces de diamètre ?

No 51. — Les trois moineaux et le chat

Trois moineaux sont perchés sur la branche d'un arbre ; un chat y grimpe d'un bond et en attrape un. Combien en reste-t-il sur la branche ?

No 52. — Pour les tout petits (au-dessous de 8 ans).

En supposant que le quart de vingt soit trois, quel serait le tiers de dix ?

Solutions des devinettes publiées dans le No 1171 de l'Album Universel

No 45. — Charade : Adieu (A Dieu).

No 46. — Charade : Dévot (Dé. Veau).

No 47. — Question drôlatique : C'est celui qui ne se laisse pas prendre.

No 48. — Pour les tout petits (au-dessous de 8 ans) — La nuit porte conseil.

Suivent 12 pages qu'on peut détacher de la revue, elles sont paginées de façon à permettre leur reliure. En lisant nos feuillets, nos lecteurs sont priés d'observer le numérotage mis au bas des pages.
L. R.

Enregistré conformément à l'acte des droits d'auteur

LES PIRATES DU GOLFE ST-LAURENT

Suite d'"UN DRAME AU LABRADOR," publié dans *(Le Monde Illustré) Album Universel*

ROMAN CANADIEN INÉDIT

PAR LE DR EUGÈNE DICK

CHAPITRE I

A BORD DU MARSOUIN

— J'ai perdu la partie, cette fois... Mais... je reviendrai !

Tel avait été l'adieu menaçant jeté aux échos de la baie de Kécarpoui par Gaspard Labarou au moment où, toutes les voiles et pavillons au vent, le "Marsouin" s'éloignait vers le large.

C'était, — on s'en souvient, (1) — dans la matinée du 25 juin 1853, entre neuf et dix heures.

La brise soufflait de l'est ; mais le soleil, déjà haut, tiédissait son haleine qu'avaient refroidie, au delà du détroit de Belle-Isle, les glaces descendues des régions polaires.

Vers quel point du golfe se dirigeait le "Marsouin" ?

Les deux compères qui le commandaient auraient été bien empêchés de le dire, leur eût-on posé cette simple question au moment précis où nous les retrouvons à leur bord.

Thomas Noël, toutefois, avait pris la roue et gouvernait vers le large, comme s'il eût voulu tout d'abord perdre de vue cette baie ensoleillée où il venait de jouer un rôle assez peu enviable, il nous faut bien l'avouer.

De son côté, Gaspard, l'oeil fixé sur les falaises de la côte du Labrador et les promontoires qui enserrent la baie de Kécarpoui, demeurait immobile, les bras croisés, le regard sombre, sans desserrer les dents.

A l'avant, les deux matelots composant l'équipage fumaient nonchalamment leurs courtes pipes de plâtre, sans avoir l'air autrement intrigués par l'événement tout à fait imprévu qui venait de changer un joyeux voyage de nocce en une fuite précipitée.

Et le "Marsouin", légèrement penché sur son flanc de tribord, courait toujours vers le sud, dépassant sur droite le Grand-Mécatina" et gagnant avec rapidité les vastes espaces libres de cette partie du golfe qui baigne, d'un côté la pointe est de l'Anticosti, et, de l'autre, les rives occidentales de Terre-Neuve.

Quand les linéaments capricieux de la chaîne de montagnes servant d'arrière-plan à l'estuaire de Kécarpoui, se furent enfin fondus dans le brouillard qu'illuminait le superbe soleil de juin, une sorte de frémissement parut secouer Gaspard des pieds à la tête.

Il frappa de son poing le plat-bord en face de lui :

— Malheur ! dit-il, ouvrant pour la seconde fois ses lèvres serrées... tout est bien fini à cette heure... Suzanne est perdue pour moi !

— Hum ! hum ! se contenta de tousser Thomas, flegmatique comme d'habitude.

— Oh ! il n'y a pas à faire hum !... Je te dis que je suis f... comme cinq cent quarante mille maquereaux mis en coque.

— C'est à savoir... marmota l'autre... Cinq cent quarante mille maquereaux, ça fait beaucoup de poissons à tuer d'un seul coup... Tandis que je ne sache pas que tu sois encore mort, m... encoqué, puis-je te tiens à ce mot.

— Oh ! c'est tout comme, vois-tu !... Rien dorénavant n'empêchera ta soeur d'appartenir à Arthur, mon rival préféré.

— Le fait est qu'à n'envisager les choses que par leur mauvais côté... murmura Thomas avec un sourire narquois qui souligna cette phrase inachevée.

Gaspard ne vit pas cette expression singulière de la figure de son complice. Aussi continua-t-il, sans paraître avoir entendu :

— Et pourtant nous pouvons nous vanter d'avoir bien monté le coup !... La passerelle

(1) Voir la première partie de ce récit : "Un Drame au Labrador."

sur le torrent, sciée en-dessous de façon imperceptible, pour y faire tomber l'amoureux se rendant vers sa belle, est-ce que ce n'était pas bien imaginé, dis ?

— D'accord... Et, sans ce soursnois de Wapwi, ton cousin faisait un fier plongeon dans la chute, — il n'y a pas à barguiner... Mais, voilà !... Le petit sauvage s'est trouvé à point pour sauver son maître... Que veux-tu ?... On ne pense pas à tout !

— Et l'autre affaire, donc ! cet ilot que recouvrent dix à douze pieds d'eau en temps d'équinoxe et où j'ai abandonné ce cher cousin au bon moment, c'est-à-dire en pleine nuit, et alors qu'une tempête de "nordêt" faisait rage, est-ce que cela n'était pas travaillé "dans le grand genre," voyons ?

— J'en conviens d'autant mieux, ricana du bout des lèvres l'énigmatique capitaine du "Marsouin", que l'idée venait du meilleur ami que j'aie dans le monde : un certain Thomas Noël que je connais comme je connais le bon pain et qui n'est pas si bête qu'il en a l'air, — tu peux m'en croire, ô Gaspard Labarou de mon coeur !

L'interpellé jeta un regard féroce à son narquois compagnon. Mais ce dernier, loin de s'en émouvoir, continua tranquillement :

bon bateau, puisque le revoilà chez nous, riche comme le propriétaire d'un trois-ponts.

Gaspard eut un hochement de tête ahuri. — Mais comment a-t-il pu se tirer d'affaire, là, sur ce rocher perdu, que les vagues ont dû balayer pendant des heures ? Est-ce qu'il n'y a pas du mystère ?

— Bien sûr, oui... A moins, toutefois...

— Achève...

— A moins que le chaland qui disparut de notre rive, cette nuit-là, n'ait réellement atteint le naufragé, comme l'a affirmé ce moricaud de Wapwi...

— C'est possible, c'est même probable. Mais cette explication ne donne que le commencement du mot de l'énigme.

— Tu as raison, ami Gaspard, et nous n'aurions qu'à retourner chez la maman Noël pour savoir le reste. Retournons-nous ?

Et Thomas fit le geste de manoeuvrer la roue de façon à virer de bord.

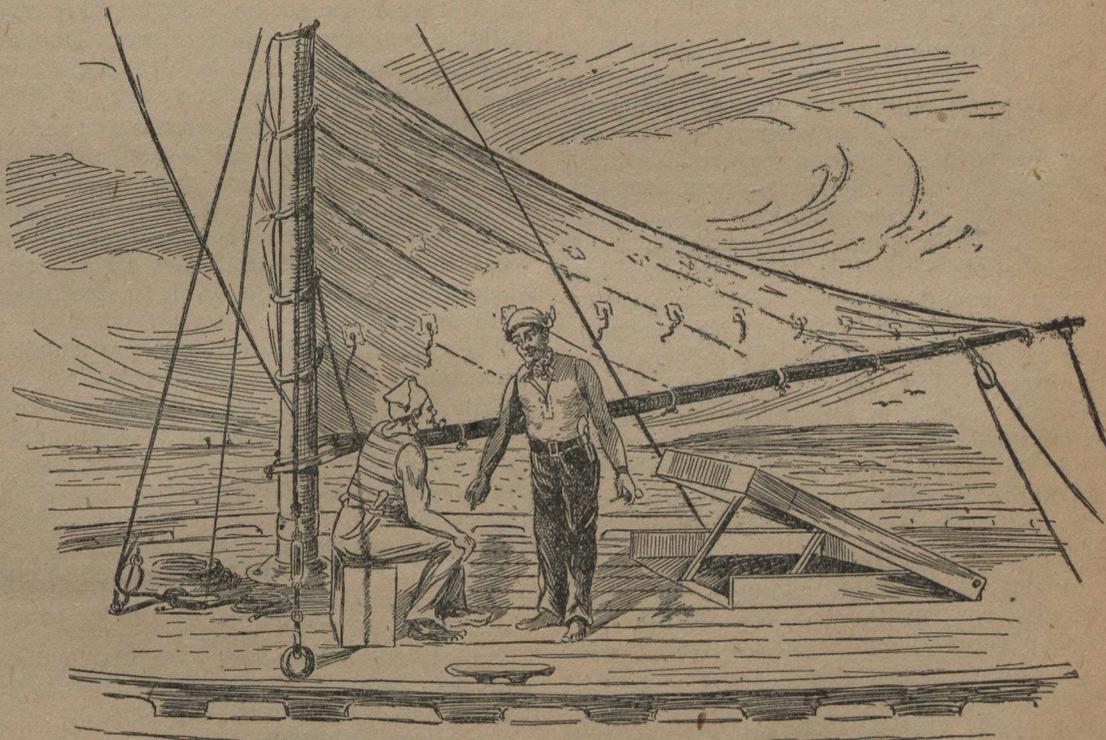
Toujours facétieux, ce pince-sans-rire de capitaine Thomas !

Mais l'autre prit assez mal la plaisanterie.

— Trêve de niaiseries ! dit-il sèchement.

Puis il ajouta, sur un ton de reproche :

— On dirait, ma parole, que tu es enchanté de ce qui m'arrive et que ça t'amuse de m'avoir



A l'avant, les deux matelots composant l'équipage, fumaient leurs courtes pipes de plâtre.

— Tous les amoureux sont des niais, c'est connu. Fais comme ton compère Thomas : garde ton coeur libre pour les saines émotions de la mer et pour les bons tours à jouer aux douaniers de Sa Majesté le Fisc... C'est ça qui vous fait du bon sang !

— Je veux me venger d'abord... Après je t'appartiendrai corps et âme.

— Tiens !... Mais ça n'est pas mal du tout, ce que tu dis là !... Reste à savoir si la vengeance sera possible... Nous avons affaire à un gaillard qui revient de loin.

— Oui... de bien loin !... murmura Gaspard, devant les yeux duquel passèrent soudain les dernières péripéties du drame de la "Sentinelle."

Puis, changeant de ton après une minute de silence anxieux :

— Au fait, dit-il, d'où diable revient-il, celui-là, après avoir été roulé pendant des mois dans les replis des vagues du golfe ?

— S'il a été roulé, la chose est certaine, ce n'est pas dans, mais sur les vagues, à bord d'un

vu "couper l'herbe sous le pied" au moment d'épouser ta soeur.

— Ah ! pour ça, non, camarade ! déclara Thomas avec une franchise visible. Bien au contraire, si je te houspille un peu, ce n'est que pour te remonter le moral et te faire quitter cet air de saule-pleureur qui te va comme une tige à un scieur de long... Hé ! hé ! futur amiral de ce golfe si beau qui doit être le théâtre de nos exploits, ressaisis-toi et flanque-moi à la porte de ta cervelle jupes, jupons et autres cotillons qui y dansent une sarabande... Une ! deux ! ça y est-il ?

— Non ! fit l'autre d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

— Ah !

— La vengeance, d'abord. Je ne puis me faire à l'idée qu'un autre que moi possèdera Suzanne.

— Folie ! mon vieux... Laisse donc roucouler tout à leur aise ces deux tourtereaux... Pourquoi troubler un couple si bien fait pour s'aimer !

— Ah ! nom d'un phoque ! tais-toi, Thomas !

— Turlututu, chapeau pointu... Je me moque de l'amour, moi... La mer: voilà ma maîtresse... Vive la mer!

Et le capitaine du "Marsouin" esquissa un pas de danse.

Mais la mine tragique de son compagnon arrêta net l'essor chorégraphique de l'ami Thomas.

Changeant de ton, il dit à brûle-point :

— Gaspard, tu seras vengé !... Gaspard, tu auras ma soeur !

Et comme l'autre le regardait avec étonnement :

— C'est moi qui lui tiens lieu de père, acheva Thomas, et je te la donne. Vas-tu la refuser de ma main, par hasard ?

Gaspard eut un brusque haut-le-corps.

— Toujours cette vieille antienne après le psaume... dit-il avec impatience... Me prends-tu pour un idiot ?

— A peu près... comme tous ceux, du reste, qui sont dans ton cas, — c'est-à-dire fêrus d'amour... grommela avec un grand sérieux l'impassible Thomas.

— Nous verrons bien... Attendons.

— C'est ce que j'allais conclure moi-même : attendons. Du reste, nous n'attendrons pas longtemps, — jusqu'à demain, tout au plus.

— Que vas-tu faire ?

— Rien pour le quart d'heure, si ce n'est m'occuper de notre diner. Tu sais que je n'ai pas d'idées quand mon ventre est vide. Mais tu vas voir lorsque j'aurai un peu apaisé le brouillard que j'ai là !...

Et Thomas, se tapant sur l'épigastre, se prit à crier comme un sourd :

— Hé ! là ! Jean Brest, cuisinier de vingtième classe !

Un des matelots allongés près du cabestan se leva aussitôt et répondit :

— On y est, capitaine.

— As-tu quelque chose à nous mettre sous la dent ?... Il est plus de midi et il vente une rage de faim dans nos boyaux.

— Si j'ai quelque chose qui mijote ?... La belle question ! se récria celui que le capitaine Thomas venait de bombarder cuisinier et qui n'était autre, effectivement, que le maître-coq du bord, — fonction respectable qu'il remplissait, du reste, concurremment avec celle non moins relevée de matelot.

— Alors, à table, compère Gaspard !... Nous causerons après diner. Toi, Jean Bec, — ceci s'adressait au second matelot, — pendant que ton camarade nous mettra le couvert, occupe-toi de la roue et gouverne sur le "Petit-Mécatina", qu'on entrevoit d'ici, droit dans l'ouest.

— Connu ! capitaine, s'empressa de répondre le surnommé Jean Bec, — qui s'appelait en réalité Jean Dolbec, et avait eu l'honneur de naître à l'ombre du promontoire de Québec : circonstance dont il n'était pas médiocrement fier.

Son nom de Jean Bec, tout court, lui venait d'un caprice du facétieux Thomas, qui avait trouvé plaisant d'avoir sous ses ordres deux gaillards porteurs de noms qui n'étaient pas banaux, au moins.

Or, comme Jean Brest était, lui, un citoyen né de la vieille ville de France dont il portait le nom, il résultait donc que les deux matelots du "Marsouin" avaient eu l'immense Atlantique entre leurs berceaux.

Ce qui ne les empêchait pas, — hâtons-nous de le dire, — de faire bon ménage... quand les mérites de leur ville respective n'étaient pas en jeu.

Oh ! alors il y avait des prisés de becs.

Mais on finissait par mettre, chacun de son côté, un peu d'eau dans son vin... aigre, et la bonne camaraderie du bord reprenait ses droits.

Donc Jean Bec s'en fut à la roue et Jean Brest à la table.

Dix minutes plus tard, Jean Brest rejoignait son camarade à la roue, disant tout bas :

— Ces messieurs m'ont donné congé. Il se brasse quelque chose, c'est sûr.

— Oh ! j'en mettrais ma main dans le feu ! répliqua sur le même ton Jean Bec.

— Le lieutenant m'a tout l'air d'avoir la boussole à l'envers depuis la petite scène de ce matin... fit remarquer le Jean de Brest.

— On l'aurait à moins, camarade ! appuya le Jean de Québec.

Et les deux Jean, hochant la tête avec ensemble, se livrèrent, chacun à part soi, à un

océan de réflexions, que l'histoire n'a malheureusement pas consignées.

Cependant, le "Marsouin", recevant la brise droit en poupe depuis son changement d'orientation, approchait rapidement du point de repère assigné par le capitaine : le "Petit-Mécatina."

Vers les cinq heures, comme les hauts rochers de cette île se profilèrent nettement à l'horizon, la tête de Thomas Noël émergea de l'écouille d'arrière et le propriétaire de cette tête demanda :

— Eh bien, mon Jean-Jean, ça va-t-il ?

Les deux Jean, ainsi interpellés à la fois, répondirent ensemble, l'un :

— Mais oui, capitaine, ça "boulotte" : voyez !

L'autre :

— Nous aurons le nez dessus dans une petite heure, pas plus !

Thomas sauta sur le pont, suivi de près par Gaspard ; et les deux marins, se faisant un abat-jour de leur main étendue au-dessus de leurs yeux, inspectèrent l'horizon de l'ouest.

Tout là-bas, émergeant du golfe immense, une grosse tache noire se détachait de la surface scintillante de la mer.

Le soleil, alors élevé peu au-dessus des falaises de la côte labradorienne, inondait de ses rayons la partie septentrionale de cette tache, qui brillait de mille feux, variés en couleurs et dansant d'une arête à un pic, d'un pan de roches rouges ferrugineuses à un écran de granit lustré, striant de bandes lumineuses les fûts basaltiques ou irradiant les quartz polis par les baisers toujours inassouvis du grand fleuve.

Oh ! le coucher du soleil sur le golfe Saint-Laurent, quelle féerie ! quel poème !

Cependant, le "Marsouin", le cap sur l'île "Mystérieuse" (1), filait rapidement, à peine balancé d'arrière en avant par les longues vagues du golfe.

Les hauts rochers de la partie septentrionale du Mécatina, quand on n'en fut plus qu'à un mille de distance, masquèrent complètement les premiers contreforts de la côte labradorienne, éloignée en cet endroit d'une couple de lieues.

L'île apparaissait alors, par son travers, dans sa plus grande longueur : — soit environ cinq milles, — couchée, la tête vers le Labrador et les pieds allongés sur le fleuve, devenu golfe.

Partout, dans le voisinage, la solitude n'était troublée que par les ébats des oiseaux aquatiques ou le susurrement de la brise effritant la crête des vagues.

Thomas, toujours à la roue, inspectait soigneusement l'horizon autour de lui.

Comme il avait abordé l'île par son travers oriental, — mais en venant du large où il n'avait rien vu de suspect, — il manoeuvrait alors pour gagner la tête septentrionale du "Mécatina", de façon à contourner celle-ci et à jeter un coup d'oeil sur le littoral en amont.

Le capitaine Thomas Noël, on a dû s'en apercevoir, était un homme prudent qui n'aimait pas à se laisser surprendre.

Mais la rive ouest était déserte, elle aussi, et seuls les oiseaux de mer y animaient le paysage par leurs allées et venues affairées.

On pouvait aborder.

Thomas vira de bord et gouverna de façon à embouquer le couloir rocheux, où hâvrait d'habitude la "Marie-Jeanne" de son copain de Québec, le capitaine Pouliot.

La mer était haute et l'entrée du canal courbe fut relativement facile.

Mais, au premier détour, on jeta l'ancre à pic pour amener les voiles.

Puis, ceci fait et l'ancre remontée jusqu'à fleur d'eau, on manoeuvra à la gaffe, poussant, tirant, jusqu'à une sorte de cul-de-sac, où l'on dut stopper.

Une muraille infranchissable fermait là le singulier canal.

Plus moyen d'avancer.

Pourtant, cet obstacle n'en parut pas un à maître Thomas ; car, sautant sur une étroite saillie qui régnait du côté droit touchant à la joue du "Marsouin", il contourna un angle et disparut au regard de son compagnon.

Cinq minutes s'écoulèrent.

Gaspard attendait, un peu anxieux, mais sans grande inquiétude, toutefois.

(1) Nous l'avons ainsi appelée, dans "Un Drame au Labrador."

Soudain, avec accompagnement de bruit de poulies criardes, la muraille parut se froncer comme un soufflet d'accordéon.

Effectivement, elle se ramassa sur elle-même, exagéra ses aspérités, se plissa, se ratatina, pour démasquer un espace libre, où le "Marsouin" pourrait loger tout à son aise.

Comme un décor de théâtre, ni plus ni moins !

La prétendue muraille n'était, en effet, qu'une vieille voile, mouchetée de branches de sapin, de lierre et de mousse, et badigeonnée à la diable comme une fresque représentant de vraies roches.

Une prime de contrebandier, quoi !

Deux câbles glissant sur des poulies dissimulées adroitement tendaient la muraille trompeuse ou la retiraient, selon que les initiés voulaient ou non se rendre se rendre absolument invisibles.

Cette fois, aussitôt que le "Marsouin" l'eût dépassé, le mur de toile peinte fut soigneusement remis en place.

Les contrebandiers étaient "at home".

Aucun regard humain ne pouvait tomber sur eux, et seuls les goélands piaillards, voltigeant en grand nombre au-dessus de l'île, auraient pu dire, dans leur jargon guttural, qu'un grand vaisseau et son équipage de bipèdes sans plumes se trouvaient enclavés dans les hauts rochers du "Mécatina".

CHAPITRE II

LE REFUGIUM PECCATORUM

— Nom d'un phoque ! dit Gaspard : ça me retrempe de me voir de nouveau ici... Au moins on est chez soi... Personne pour nous dévisager et chercher à lire sur notre figure les traces de crimes imaginaires...

— Oh ! tout ce qu'il y a de plus imaginaires !... renchérit Thomas, sur un ton moitié figue moitié raisin.

— Point d'oncle ni de tante dont il faille supporter les regards soupçonneux...

— Pas l'ombre !

— Aucune cousine jalouse à endurer, tout en enrageant dans son for intérieur...

— Oh ! la cousine en question s'appellera demain madame Louis Noël, si toutefois ce n'est pas déjà fait... remarqua tranquillement Thomas.

— Quoi ! tu supposes que les mariages ont eu lieu quand même ?... se récria Gaspard, blémissant sous son hâle.

— Pourquoi pas ?... Tout était prêt : les deux couples en face du prêtre, les pères et mères sous la main, les invités, — je veux dire la parenté, — faisant cercle autour des conjoints... Qui ou quoi donc aurait pu empêcher la noce d'aller son train ?

— Mais... mais... bégaya Gaspard, très excité, on ne se marie pas comme ça sans crier gare ! quand on arrive on ne sait d'où, du fond de la mer, peut-être !

— Psitt !... siffla froidement Thomas, la baie de Kécarpoui n'est pas une capitale, ni la maison de la maman Noël une cathédrale... Je te dis, futur beau-frère, que nos tourtereaux seraient mariés à l'heure où nous "jabotons", comme les goélands qui s'égosillent autour de nous, que je n'en serais pas étonné le moins du monde... Au reste, ça m'est égal, et je m'en moque comme un poisson d'une pomme.

Et Thomas fit claquer son pouce sur son doigt majeur avec un bruit de castagnette des plus agaçants.

— Mais c'est moi que ta soeur devait épouser !... L'oublies-tu ? se récria Gaspard.

— Sans doute, à défaut de son premier amoureux, disparu et sensé mort... Mais le gaillard surgissant au moment propice, tu comprends...

— Eh bien ?...

— Eh bien, elle s'est trouvée déliée de ses engagements, et au fond...

— Achève...

— Au fond, compère Gaspard, je t'avouerais ça entre nous, je crois que cette chère petite soeur n'en aura pas été fâchée.

— Nom d'un phoque, à qui le dis-tu !... Mais moi ?...

— Oh ! toi, tu feras comme le doge de Venise...

— Qu'est-ce qu'il faisait, cet animal-là ?

La fille du brigand

(NOUVELLE CANADIENNE)

(Suite et fin)

—Croyez-le, Helmina, vous êtes sur le point de le voir; j'entends les branches qui plient, c'est lui. En effet, M. Des Lauriers, impatienté d'attendre, et craignant qu'il ne fût arrivé quelque malheur, s'était avancé à une petite distance dans le bois. Maurice se mit à siffler: c'était le signal convenu pour se reconnaître. M. Des Lauriers parut, et, se précipitant dans les bras d'Helmina: —O ma chère petite fille, je te revois enfin! s'écria-t-il avec joie.

—O mon père! dit timidement Helmina. Nous n'entreprendrons pas de peindre à nos lecteurs la scène touchante et expressive qui eut lieu alors dans le bois du Cap Rouge. Ceux qui, comme M. Des Lauriers, ont eu occasion de goûter le même bonheur, conviendront avec nous qu'il n'est pas de paroles assez fortes, assez énergiques, pour l'exprimer. De pareils moments donnés à un père, à une épouse, à un parent, à un ami quelconque, et, généralement parlant, à l'amitié ou à l'amour, après une longue absence ou un retour inespéré, sont des délices que le cœur seul pourrait dépeindre...

M. Des Lauriers, après avoir donné le temps nécessaire à la manifestation de son amour paternel, fit monter Helmina avec lui dans une voiture qu'il avait emmenée, et disparut comme l'éclair, après avoir dit tout bas à Maurice de chercher maître Jacques et de l'emmener chez lui, comme il en était convenu avec lui.

XV

TOUT EST DECOUVERT

Le temps s'écoule rapidement; l'heure du rendez-vous est passée, et presque personne ne paraît encore dans le vaste salon où viennent d'entrer M. D..., Stéphane et Emile. Ils gardent tous trois un silence religieux, et semblent, par leur contenance, être dans l'attente de quelque grand événement...

Enfin la porte s'ouvre: M. Des Lauriers entre, et, saluant avec gravité, il gagne une large berge placée dans le fond de l'appartement, et penche la tête sur une longue table d'acajou qui est devant lui. Puis il y a encore quelques instants de silence.

Alors un homme que personne n'a le temps d'examiner entr'ouvre la porte et fait un signal convenu à M. Des Lauriers, qui le suit et se retire, en priant de l'attendre.

—Vous l'avez donc trouvé, Maurice?

—Oui, Monsieur; il est dans l'antichambre.

—Merci. Tenez-vous prêt, je vais vous appeler dans l'instant.

Et il entra.

—Comment se porte M. Des Lauriers? dit maître Jacques avec familiarité et d'un air affable.

—Très bien, Monsieur, dit M. Des Lauriers en déguisant son indignation.

—Vous venez sans doute, comme vous me l'avez appris, retrouver votre petite fille, dit maître Jacques sans autre préambule.

—Oui, s'il vous plaît.

—Ah! Monsieur, dit maître Jacques en prenant un ton de découragement, il me faut vous apprendre une nouvelle des plus malheureuses; c'est une pénible nécessité pour moi... mais...

—Parlez vite, de grâce, dit M. Des Lauriers en feignant un vif empressement; mon Dieu! qu'est-il arrivé?...

—Je n'ose vous le dire.

—Oh! je prévois... ma fille est morte!

—C'est comme si elle l'était... elle m'a été enlevée.

—Que dites-vous?... dit vivement M. Des Lauriers... enlevée!... Par quoi?

—Par des brigands, Monsieur, par des scélérats...

—Par des brigands! Et vous n'avez pu éviter ce malheur?

—Soyez-en persuadé.

—Pauvre Helmina!... pauvre enfant! elle qui était si digne de vivre, de briller sous les yeux de son père.

Et M. Des Lauriers fit semblant de verser des larmes; maître Jacques l'imita.

—Écoutez, Monsieur, dit M. Des Lauriers, il faudra faire des perquisitions pour la retrouver; je n'épargnerai rien, et j'espère que, de votre côté, vous m'accorderez vos services.

—Avec plaisir, Monsieur; mais je crois qu'il serait inutile...

—Nous essaierons toujours; demain donc nous irons ensemble, vous et moi, accompagnés d'un certain nombre de personnes, faire une fouille générale dans le Cap Rouge on dit que c'est là le refuge de tous les brigands, n'est-ce pas, mon ami?

M. Des Lauriers l'examina attentivement.

—Oui, dit maître Jacques embarrassé; mais il est bien probable qu'on se trompe: il n'est pas croyable que les voleurs se tiennent si près que cela de la ville.

—Nous verrons cela; mais avant, Monsieur, quoique je ne doute nullement de votre franchise et de votre fidélité à mon égard, je crois qu'il sera nécessaire que vous me donniez des preuves convaincantes et solides comme quoi ma fille a été réellement enlevée sans que vous y ayez pris aucune part.

—Comment! dit maître Jacques, comment, vous oseriez croire...

—Je ne crois rien, encore une fois, je ne vous soupçonne nullement; mais il faut que je sois certain de cet enlèvement, qui me paraît assez extraordinaire, avant d'aller plus loin; et votre parole, toute sacrée qu'elle puisse être, suivant moi, ne serait peut-être pas suffisante aux yeux d'autres personnes presque aussi intéressées que moi dans cette affaire. Ainsi donc, il vous faudra faire votre déposition devant un magistrat, ou bien me produire des témoins.

—Quant à des témoins, dit maître Jacques, je pourrai vous en donner deux bons; et si vous n'en êtes pas satisfait, je suis prêt à jurer...

—Assez, dit M. Des Lauriers incapable de maîtriser plus longtemps son ressentiment, assez, M. Jacques; je connais vos dispositions; je sais ce que vous êtes capable de faire. A quoi sert de perdre le temps inutilement?... Sachez, M. Jacques, que je connais l'auteur du crime.

—Mais vous badinez... dit maître Jacques en faisant l'étonné et en frissonnant... ce n'est pas possible!

—Très possible; et je sais fort bien que vous le connaissez vous-même.

—Allons, allons; plus de badinage.

—Je parle sérieusement, dit M. Des Lauriers en fixant attentivement maître Jacques; il ne s'agit pas de rire et de jouer ici, entendez-vous?

—Écoutez donc, mon cher ami, dit maître Jacques en s'impatientant, je n'ai pas de leçons à recevoir de vous, probablement?

—Plût à Dieu que vous en eussiez eu! dit M. Des Lauriers avec une sévérité qui augmentait de plus en plus; mais aujourd'hui il n'est plus temps, il n'y a plus de cela. Vous dites donc que vous ne connaissez pas le coupable?

—Vous moquez-vous?

—Et vous pouvez le jurer?

—Tant qu'il vous plaira.

—Pouvez-vous jurer que ce n'est pas vous?

—Si vous voulez m'insulter, dit maître Jacques avec colère, vous le paierez plus cher que vous ne pensez. Vos questions sont par trop impertinentes pour que je les souffre plus longtemps; avec tout autre qu'un ami il y a longtemps que je les aurais punies.

—Moi, votre ami! Monsieur; je maudis le jour où je vous ai connu.

—Et cependant vous avez été bien fier de me confier votre fille... Voilà donc votre reconnaissance!

—Parce que je vous croyais alors honnête homme.

—Et pour qui me prenez-vous donc à présent?

—Pour ce que vous êtes, un scélérat, un vo-

leur! dit M. Des Lauriers avec mépris, et en le regardant avec fermeté et courage.

Maître Jacques bondit de rage.

—Vous prouvez, Monsieur, vous donnerez vos témoins; je vous montrerai, moi, ce que c'est que d'insulter un homme d'honneur sans raison.

—Et moi, dit M. Des Lauriers, infâme scélérat, je vais te faire voir immédiatement que je peux prouver ce que je viens d'avancer. Puis, ouvrant la porte: Maurice! s'écria-t-il; ici, Maurice.

Maître Jacques frémit horriblement.

—Voilà, ajouta M. Des Lauriers, voilà l'homme qui va te condamner; c'est lui qui m'a tout déclaré. Tu ne diras pas qu'il a inventé; tu sais qu'il connaît tous tes crimes aussi bien que toi...

—Parle, Maurice! N'est-il pas vrai que c'est maître Jacques qui t'a perdu, qui t'a entraîné dans le crime?

—C'est vrai.

—Il ment, le pendard, il ment, dit maître Jacques, ou que Satan m'enveloppe!

—Tais-toi, monstre!

—Quand je le voudrai.

Et Julien, continua M. Des Lauriers, ne doit-il pas tout son malheur, sa scélératesse, à maître Jacques?

—C'est encore vrai.

—Et pour tout dire en un mot, peux-tu affirmer que tous les crimes dont Québec a été le théâtre depuis quelque temps ont été commis par lui?

—Je puis le jurer.

Maître Jacques fut près de se jeter sur Maurice.

—Venons maintenant, dit M. Des Lauriers, à ce qui nous regarde plus particulièrement. Il y a quelques jours, ne t'a-t-il pas montré une lettre que je lui envoyais et dans laquelle je lui redemandais ma fille?

—Je ne nie pas cela, dit maître Jacques pour faire voir qu'il était sincère.

—Et nieras-tu que, pour favoriser ta passion honteuse, pour enlever ma fille à un jeune homme estimable qui l'aimait, tu l'as fait enlever et transporter dans le bois du Cap Rouge? Nie-le, si tu l'oses.

—Je le nie.

—C'est vrai, dit Maurice; il ment.

—Tu mens toi-même, vil coquin! dit maître Jacques, en lui lançant des regards foudroyants.

—Tu vas nier aussi probablement, ajouta M. Des Lauriers, que cette lettre, contrefaite de la manière la plus infâme, ne vient pas de toi?

—Je le nie.

—C'est bien, courage! Tu n'avoueras pas non plus que tu as montré cette même lettre à Helmina, que tu l'as demandée en mariage, et que tu l'as menacée, sur son refus formel, d'une mort horrible. Tu vas dire effrontément aussi que tu n'as jamais formé le projet de tuer son amant, de me tuer moi-même, si tu t'apercevais que je n'épargnerais rien pour retrouver ma fille. Misérable! scélérat que tu es! dit M. Des Lauriers avec indignation. Et tu croyais pouvoir vivre ainsi dans le crime sans jamais être reconnu! Tu croyais qu'il n'existe pas dans le ciel un Dieu tout puissant, vengeur de l'innocence, un Dieu juste et inexorable pour punir le vice et bénir la vertu! Prépare-toi donc à apprendre le contraire: je vais rassembler ici devant toi toutes tes victimes; elles-mêmes te jugeront comme tu le mérites.

M. Des Lauriers se tournant du côté de la porte: Maurice, lui dit-il, faites entrer...

Maurice sortit, et revint aussitôt suivi de Julien.

Maître Jacques le regarda sans rien dire. Après lui parut M. D..., Emile et Stéphane, qui s'écria en voyant maître Jacques:

—Mon père, mon père, partons voici maître Jacques, le brigand.

—Non, non, cher ami, dit M. Des Lauriers; demeurez ici.

Puis s'adressant au brigand:

—Tu vois que tu es déjà bien connu.

Maître Jacques se mordait les poings et ne disait plus rien.

—Mon cher ami, dit M. D... en serrant la

main de M. Des Lauriers, que je suis aise de te revoir!...

Stéphane passa de la crainte à la surprise.

—Viens donner la main au compagnon d'enfance de ton père, mon cher fils, dit M. D..., viens.

Stéphane obéit avec quelque hésitation.

—Que signifie tout ceci, Monsieur? demanda-t-il avec inquiétude.

—Vous allez le savoir, mon cher enfant, dit M. Des Lauriers avec une douce gaieté; permettez-moi de vous appeler ainsi... Que ce jour où j'ai découvert le plus noir des forfaits soit en même temps celui du bonheur le plus pur et le plus délicieux. Maurice, allez chercher ma fille.

Helmina parut aussitôt, suivie de Julienne et de Madelon.

—Grand Dieu! que vois-je! Helmina... la fille du brigand!

—Non, Stéphane... la fille d'un honnête homme... ma fille, si vous l'aimez mieux.

—Helmina, votre fille? répéta Stéphane.

—Mais c'est incroyable, dit M. D...

—Dieu des bons anges, que nouvelle! s'écria Madelon en frappant des mains.

—Je suis trahi, dit maître Jacques en tombant sur une chaise; tout est découvert!

—C'est donc vrai, dit Stéphane.

Puis se jetant aux genoux de M. Des Lauriers:

—Je l'aime, Monsieur; permettez qu'elle soit mon épouse.

Il ne put en dire davantage; il porta les yeux sur Helmina, qui rougit et vint tomber dans les bras de son père!...

—Soyez heureux, mes chers enfants, dit M. Des Lauriers, attendri jusqu'aux larmes et en leur joignant les mains; nous permettons votre union, que Dieu la bénisse!... Soyez heureux.

—Puissiez-vous apprendre dans ce passage subit de l'infortune au bonheur le plus parfait à ne

jamais désespérer de la Providence, dit M. D... en embrassant ses deux enfants.

—Oh! bon saint Antoine, dit Madelon, ça va faire un beau p'tit mariage rach'vé.

—Eh bien! Stéphane, vous allez donc enfin être heureux, dit Emile en lui serrant la main; je suis content, je vous en félicite.

—Et moi aussi, dit Maurice, je veux apprendre de vous à goûter la joie de l'honnête homme.

Helmina n'avait pu résister à cette scène si délicieuse et si touchante, à laquelle son cœur était encore tout à fait inaccoutumé; elle s'était évanouie sur le sein de son père. Tandis que tout le monde s'empressait tumultueusement autour d'elle, maître Jacques ouvrit une fenêtre qui donnait dans la cour et s'évada sans que personne y prit garde. Ce ne fut qu'après qu'Helmina fut parfaitement revenue à elle que l'on s'aperçut de son absence.

—Il s'est sauvé, dit Maurice; je vais courir après.

—Non, non, mon brave, dit M. Des Lauriers; laissez-le aller, le malheureux; que Dieu ait pitié de lui. Et vous, mes amis, ajouta-t-il en s'adressant à Julien et à Maurice, puisqu'il est bien vrai que vous voulez abandonner le sentier du crime...

—Quoi! dit Madelon en interrompant, t'as été voleur, toi, Maurice... oh ben! c'est affreux, ça.

—Pardon, Madelon, dit Maurice en se jetant dans ses bras, pardon.

—Tous est pardonné dans ce beau jour, dit M. Des Lauriers; ne pensons plus au passé. Je suis sur le point d'acheter deux terres dans une campagne voisine, Julien en cultivera une et toi l'autre; nous irons vous voir de temps en temps, ce sera notre promenade favorite.

—Mon père, dit Helmina, Julienne restera avec nous.

—Non, Helmina, il faut qu'elle suive son père; mais je te donnerai une autre compagne, Elise, la

filles de Mme La Troupe. Quant à cette dernière, je vais tout faire en mon pouvoir pour l'arracher des mains de la justice.

—Hélas! Monsieur, dit Stéphane, vous ne pourrez accomplir cette bonne action: la malheureuse s'est empoisonnée de désespoir.

—O mon Dieu! s'écrièrent à la fois Emile, Helmina et Julienne.

—Et sa petite fille, où est-elle? demanda M. D. —Elle doit être chez moi à présent: j'ai donné ordre à Magloire d'aller la chercher.

—C'est bien, tout est terminé maintenant.

—Oui, dit M. Des Lauriers, et il ne nous reste plus qu'à fixer le mariage de Stéphane avec Helmina à demain; nous épargnerons autant que possible le trop d'éclat et de tumulte. Vous êtes tous de la noce, mes amis; c'est un repas de famille où il vous faut assister.

Le dénouement est facile à prévoir.

Il n'est que cinq heures; l'aurore vient de disparaître, et les conviés sont déjà sur pied. Il n'y a pas jusqu'à Magloire qui a endossé l'habit de drap vert à l'antique, et se pavane sous un énorme chapeau de castor à longs poils et à larges bords.

La cloche tinte; on se met en marche, et on suit gaiement la route de l'église...

Puis un tumulte se fait entendre, et on aperçoit une foule qui se presse autour d'un cadavre. M. Des Lauriers et M. D..., en approchant de plus près, reconnaissent le corps d'un noyé: c'est celui de maître Jacques.

—N'en parlons pas, dit M. D... cela pourrait peut-être troubler notre petite fête.

Une heure après les fiancés sont unis, tout est fini heureusement. Le reste de la journée se passe gaiement comme le jour d'une noce, et, le soir, le soleil se couche radieux pour les nouveaux époux.

FIN

PAGES CANADIENNES OUBLIÉES

LA TERRE PATERNELLE⁽¹⁾

NOUVELLE, PAR PATRICE LACOMBE

I

UN ENFANT DU SOL

Parmi tous les sites remarquables qui se déroulent aux yeux du voyageur, lorsque, pendant la belle saison, il parcourt le côté nord de l'île de Montréal, l'endroit appelé le "Gros Sault" est celui où il s'arrête de préférence, frappé qu'il est par la fraîcheur de ses campagnes et la vue pittoresque du paysage qui l'entourne.

La branche de l'Outaouais qui, en cet endroit, prend le nom de "rivière des Prairies", y roule ses eaux impétueuses et profondes, jusqu'au bout de l'île, où elle les réunit à celles du Saint-Laurent. Une forêt de beaux arbres respectés du temps et de la hache du cultivateur couvre dans une grande étendue la côte et le rivage. Quelques-uns, déracinés en partie par la force du courant, se penchent sur les eaux, et semblent se mirer dans le cristal limpide qui baigne leurs pieds. Une riche pelouse s'étend comme un beau tapis vert sous ces arbres dont la cime touffue offre une ombre impénétrable aux ardeurs du soleil.

L'industrie a su autrefois tirer partie du cours rapide de cette rivière, dont les eaux alimentent aujourd'hui deux moulins, l'un sur l'île de Montréal, appelé "moulin du Gros Sault", et naguères la propriété de nos seigneurs; et l'autre, presque en face, sur l'île Jésus, appelé "Moulin du Crochet", appartenant à MM. du séminaire de Québec.

Le bourdonnement sourd et majestueux des eaux, l'apparition inattendue d'un large radeau chargé de bois entraîné avec rapidité au milieu des cris de joie des hardis conducteurs, les habitations des cultivateurs situées sur les deux rives opposées à des intervalles presque réguliers, et qui se détachent agréablement sur le vert sombre des arbres qui les environnent, forment le coup d'oeil le plus satisfaisant pour le spectateur.

Ce lieu charmant ne pouvait manquer d'attirer

l'attention des amateurs de la belle nature; aussi, chaque année, pendant la chaude saison, est-il le rendez-vous d'un grand nombre d'habitants de Montréal, qui viennent s'y délasser, pendant quelques heures, des fatigues de la semaine, et échanger l'atmosphère lourde et brûlante de la ville contre l'air pur et frais qu'on y respire.

Parmi les habitations de cultivateurs qui bordent l'île de Montréal en cet endroit, une se fait remarquer par son bon état de culture, la propreté et la belle tenue de la maison et des divers bâtiments qui la composent.

La famille qui était propriétaire de cette terre, il y a quelques années, appartenait à une des plus anciennes du pays. Jean Chauvin, sergent dans un des premiers régiments français envoyés en ce pays, après avoir obtenu son congé, en avait été le premier concessionnaire, le 20 février 1670, comme on peut le constater par le terrier des seigneurs; puis il l'avait léguée à son fils Léonard; des mains de celui-ci elle était passée par héritage à Gabriel Chauvin, puis à François, son fils. Enfin, Jean-Baptiste Chauvin, au temps où commence notre histoire, en était propriétaire comme héritier de son père François, mort depuis peu de temps, chargé de travaux et d'années. Chauvin aimait souvent à rappeler cette succession non interrompue de ses ancêtres, dont il s'enorgueillissait à juste titre, et qui comptait pour lui comme autant de quartiers de noblesse. Il avait épousé la fille d'un cultivateur des environs. De cette union il avait eu trois enfants, deux garçons et une fille. L'aîné portait le nom de son père; le cadet s'appelait Charles, et la fille Marguerite. Les parents, par une coupable indifférence, avaient entièrement négligé l'éducation de leurs garçons; ceux-ci n'avaient eu que les soins d'une mère tendre et vertueuse, les conseils et l'exemple d'un bon père. C'était sans doute quelque chose, beaucoup même; mais tout avait été fait pour le coeur, rien pour l'esprit. Marguerite là-dessus avait l'avantage sur ses frères. On l'avait envoyée passer quelque temps dans un pensionnat, où le germe des plus heureuses dispositions s'était développé en elle; aussi c'était à elle qu'était dévolu,

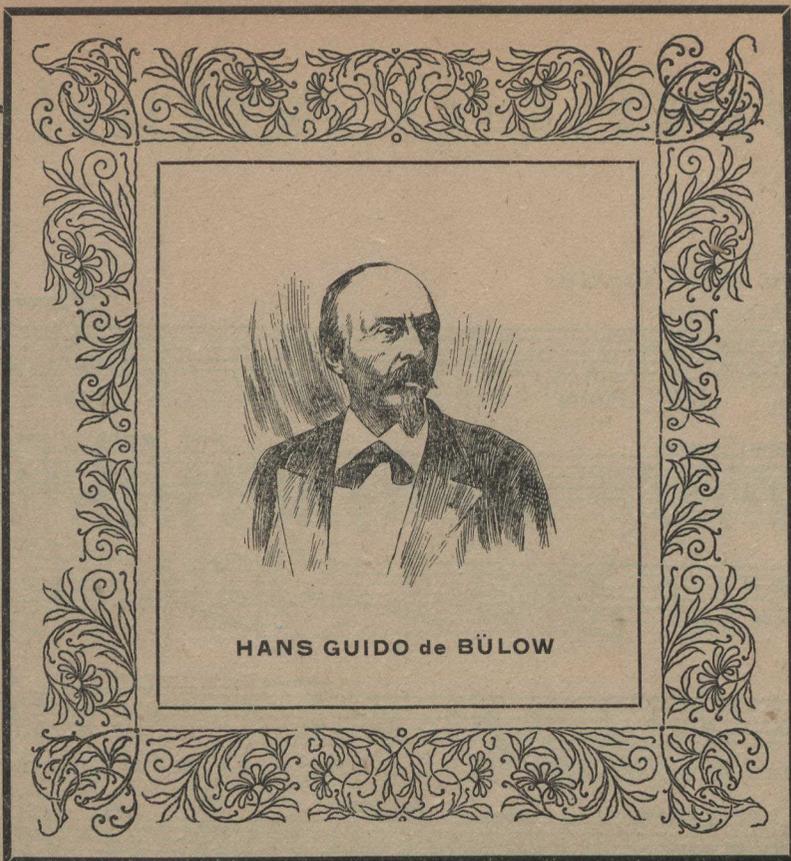
chaque soir, après le souper, le soin de faire la lecture en famille; les petites transactions, les états de recette et de dépense, les lettres à écrire et les réponses à faire, tout cela était de son ressort et lui passait par les mains, et elle s'en acquittait à merveille.

Cependant, malgré le défaut d'instruction des chefs de cette famille, tout n'en prospérait pas moins autour d'eux. Le bon ordre et l'aisance régnaient dans cette maison. Chaque jour, le père, au dehors, comme la mère à l'intérieur, montraient à leurs enfants l'exemple du travail, de l'économie, et ceux-ci les secondaient de leur mieux. La terre, soigneusement labourée et ensemencée, s'empressait de rendre au centuple ce qu'on avait confié dans son sein. Le soin et l'engrais des troupeaux, la fabrication des diverses étoffes, et les autres produits de l'industrie, formaient l'occupation journalière de cette famille. La proximité des marchés de la ville facilitait l'exportation du surplus des produits de la ferme, et régulièrement une fois la semaine, le vendredi, une voiture chargée de toutes sortes de denrées, et conduite par la mère Chauvin, accompagnée de Marguerite, venait prendre au marché sa place accoutumée. De retour à la maison, il y avait reddition de comptes en règle. Chauvin portait en cette le prix des grains, du fourrage et du bois qu'il avait vendus; la mère, de son côté, rendait compte du produit de son marché; le tout était supputé jusqu'à un sou près, et soigneusement en fermé dans un vieux coffre qui n'avait presque servi à d'autre usage pendant un temps immémorial.

Cette scrupuleuse exactitude à toujours mettre au coffre, et à n'en jamais rien retirer que pour les besoins les plus urgents de la ferme, avait eu pour résultat tout naturel d'accroître considérablement le dépôt. Aussi le père Chauvin passait-il pour un des habitants les plus aisés des environs; et la commune renommée lui accordait volontiers plusieurs mille livres au coffre, qu'un père sage et prévoyant il destinait à l'établissement de ses enfants.

La paix, l'union, l'abondance, régnaient donc

(1) Cette belle nouvelle canadienne, à la couleur locale remarquablement fidèle, fut publiée pour la première fois en 1846.

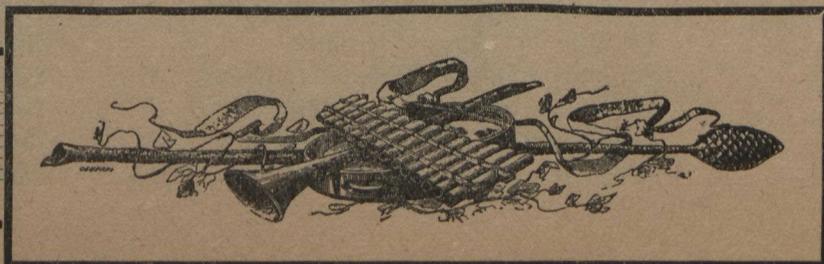


Ecole Romantique Allemande



HANS GUIDO de BÜLOW, musicien allemand né à Dresde en 1830, mort au Caire en 1894.

Il mena de front son éducation musicale et les études littéraires. Elève de Frédéric Wieck, de Litolff et de Liszt pour le piano, d'Eberwein et de Maurice Hauptmann pour la composition, il avait à peine vingt ans lorsqu'il commença à se faire entendre en public et à écrire des articles vifs et pleins d'esprit, pour défendre les doctrines de la nouvelle école représentée par Liszt et Schumann. C'est peu de temps après qu'il connut Wagner, dont il devint l'un des adeptes les plus fougueux, mais il faut lui rendre cette justice que son ardente sympathie pour ce maître ne lui enleva jamais le respect dû aux grands artistes de toutes les écoles. Pianiste incomparable, au jeu plein de grandeur, de couleur et de poésie, chef d'orchestre de premier ordre, Hans de Bülow visita l'Allemagne, la Belgique, la Hollande, la France, la Russie. Il fut comme chef d'orchestre, l'un des propagateurs les plus ardents des œuvres de Wagner, et devenu chef d'orchestre du théâtre royal de Munich en même temps que directeur du Conservatoire de cette ville, il mit à la scène ses œuvres (en particulier *Tristan et Yseult*) avec un talent hors ligne. Comme compositeur, on doit à Hans de Bülow, entre autres ouvrages : *Nirwana*, tableau symphonique, une musique pour le *Jules César* de Shakespeare, deux concertos et divers morceaux de piano, etc. Hans de Bülow avait épousé M^{lle} Cosima Liszt, fille de son maître Liszt et de la comtesse d'Agoult (Daniel Stern). Sa femme divorça d'avec lui pour pouvoir épouser son ami Richard Wagner, et cette situation n'enleva pas à de Bülow son admiration pour l'auteur de *Parsifal* et de *l'Anneau de Nibelung*.



Chant d'Amour

Poésie de A. De LAMARTINE

Musique de Georges BIZET

And^{te} quasi all^o molto appassionato
p mezzo voce

CHANT

Viens, cherchons une ombre propi - ce Jus - qu'à l'heure où de ce sé -

PIANO

- jour — Les fleurs fermeront leur ca - li - ce Aux re - gards languissant du jour — Voilà ton

ciel ô mon é - toi - le! Soulè - ve, oh! sou - lè - ve ce voi le, E - clai - re la nuit de ces

lieux; — Par le, chan - te, rê - ve, sou - pi - re, Pourvu que mon re - gard at - ti - re Un regard er -

rant — de tes yeux.

gan do a T^o

p smorz

1er COUPLET

Viens, cherchons une ombre propice,
Jusqu'à l'heure où, de ce séjour,
Les fleurs formeront leur calice
Aux regards languissants du jour.
Voilà ton ciel, ô mon étoile !
Soulève, oh ! soulève ce voile,
Eclaire la nuit de ces lieux ;
Parle, chante, rêve, soupire,
Pourvu que mon regard attire
Un regard errant de tes yeux.

2e COUPLET

Laisse-moi parsemer de roses
La tendre mousse où tu t'assieds,
Et, près du lit où tu reposes,
Laisse-moi m'asseoir à tes pieds.
Heureux le gazon que tu foules,
Et le bouton dont tu déroules
Sous tes doigts les fraîches couleurs
Heureuses ces coupes vermeilles
Que pressent tes lèvres, pareilles
A l'abeille, amante des fleurs !

3e COUPLET

Souviens-toi de l'heure bénie
Où les dieux, d'une tendre main,
Te répandirent sur ma vie
Comme à l'ombre sur le chemin.
Depuis cette heure fortunée,
Ma vie à ta vie enchaînée,
Qui s'écoule comme un seul jour,
Est une coupe toujours pleine,
Où mes lèvres, à longue haleine,
Puisent l'innocence et l'amour.

Heure du Soir

Poésie de MILLEVOYE

Musique de A. BOIELDIEU

Mod^{to} dolce

CHANT
Heu . re du soir! — Heu . repaisible et som . bre, des . cieux des cieus Sur ton

PIANO

ritard poco piu animato

char né . bu leux . — Du jour trop lent, viens é . tein dre, les feux, — Et ver . se

survez

crs

crs

mf dim p poco rall dim

nous les bienfaits de ton ombre — Et ver se nous les bienfaits de ton om . bre!

poco rall dim

dolce espressivo

Pour qui d'absence a gé . mi tout le jour, — Heu . re du soir est au . ro . re d'a .

très doux

Ped * Ped * Ped *

crs molto f très doux poco rall largo p to

. mour! — Heu . re du soir — Heure du soir — est au . ro . re d'a . mour! —

col canto très doux

survez.

Gadin Grav Ped *

1er COUPLET

2e COUPLET

3e COUPLET

Heure du soir ! Heure paisible et sombre,
Descends des cieus sur ton char nébuleux.
Du jour trop lent, viens éteindre les feux,
Et verse-nous les bienfaits de ton ombre !... (bis)
Pour qui d'absence a gémi tout le jour,
Heure du soir est aurore d'amour (bis)

Dès qu'entr'ouvrant la porte orientale,
L'aube vermeille a réjoui les cieus,
De nos forêts, l'hôte mélodieux,
Vient saluer l'étoile matinale; (bis)
Mais pour deux coeurs séparés tout le jour,
Heure du soir est aurore d'amour ! (bis)

L'astre éclatant sur son trône de flamme
Des nuits en vain bannit l'obcurité,
Quand sur le monde il répand sa clarté,
L'ombre des nuits règne encore dans mon âme ! (bis)
Pour un amant qui languit tout le jour,
Heure du soir est aurore d'amour ! (bis)

Prélude

Pour Piano

Ch. GOUNOD



And^{te} (♩ = 50)

PIANO

pp

cres

f

pp

Ped

pp

dolce

Ped.

tr

cres

din

p

dans cette famille; aucun souci ne venait en altérer le bonheur. Contents de cultiver en paix le champ que leurs ancêtres avaient arrosé de leurs sueurs, ils coulaient des jours tranquilles et sereins. Heureux, oh! trop heureux les habitants des campagnes, s'ils connaissaient leur bonheur!

II

L'ENGAGEMENT

On était au mois de février. La journée du jeudi venait de s'écouler à faire les préparatifs ordinaires pour le lendemain, jour de marché. La soirée était avancée, et l'on parlait déjà de se retirer, quand Chauvin, suivant son habitude, sortit pour examiner le temps; il entra bientôt en prédisant, à certains signes infaillibles qu'il tenait de ses ancêtres, du mauvais temps pour le lendemain. Marguerite, qui comptait déjà sur le plaisir du voyage à la ville, ne partagea pas, comme on le pense bien, l'opinion de son père. Néanmoins, il fut décidé qu'en cas de mauvais temps le jeune Charles accompagnerait sa mère. Puis chacun se retira, le père désirant n'être pas pris en défaut, et Marguerite conjurant l'orage de tous ses vœux. Cependant Chauvin avait pronostiqué juste. Pendant la première partie de la nuit, la neige tomba lentement et en larges flocons; puis, le vent, s'étant élevé, l'avait balayée devant lui et amoncelée en grands bancs, à une telle hauteur que les routes en étaient complètement obstruées; l'entrée même des maisons en était tellement enfoncée que les garçons furent obligés de sauter par une des fenêtres de la maison, pour en déblayer les portes et pouvoir les ouvrir. L'état des chemins rendit pour un moment le voyage indécis; mais le père remarqua judicieusement que le mauvais temps empêcherait très sûrement les cultivateurs d'entreprendre le voyage de la ville; que c'était pour lui le moment de faire un effort et de profiter de l'occasion. Les deux meilleurs chevaux furent donc mis à la voiture, qui se mit en route, traçant péniblement le chemin, et laissant derrière elle force cahots et ornières; les chevaux enfonçaient jusqu'au-dessus des genoux; mais les courageuses bêtes s'en tirèrent bien, et le voyage s'accomplit heureusement quoique lentement. Ce que Chauvin avait prévu était arrivé; le marché était désert; aussi n'est pas besoin de dire avec quelle rapidité le contenu de la voiture fut enlevé, et combien la vente fut plus productive encore que de coutume. Dans le courant de la journée, le vent, qui avait cessé depuis le matin, commença à souffler avec plus de violence; les traces récentes des voitures disparurent sous un épais tourbillon de neige; dès lors, le retour fut regardé comme impossible. La mère Chauvin et son fils se décidèrent donc de passer la nuit à la ville, et prirent logement dans une auberge voisine.

L'auberge était en ce moment encombrée de personnes que le mauvais temps avait forcées d'y chercher un abri pour la nuit. Au fond de la salle commune, derrière le comptoir, deux jeunes garçons étaient empressés à servir à de nombreuses pratiques des liqueurs de toutes sortes et de toutes couleurs. Les pipes étaient allumées de toutes parts et formaient un brouillard qui combattait victorieusement le jet de gaz brillant suspendu au-dessus du comptoir. Les exhalaisons qui s'échappaient des vêtements trempés de sueurs et de neige fondue, l'humidité du plancher, l'odeur du tabac et des liqueurs frelatées, un poêle double placé au milieu de la salle et chauffé à 100 degrés, tout cela pourra aider nos lecteurs à se faire une idée de l'auberge en ce moment.

Dans un coin, plusieurs jeunes gens tenaient ensemble une conversation très animée. Sans tenir aucun compte des sages directions que leur donnait l'enseigne à grandes lettres blanches qu'on lisait sur la porte d'entrée: *Divers sirops pour la tempérance*, la plupart étaient ivres, et faisaient retentir la salle de leurs cris. C'étaient des jeunes gens qui venaient de conclure leur engagement avec la compagnie du nord-ouest pour les pays hauts, et auxquels l'agent avait donné rendez-vous dans cette auberge, pour leur en faire signer l'acte en bonne forme le lendemain, et leur donner un à-compte sur leurs gages. On peut à peu près se figurer quelle était la conversation de ces jeunes gens dont plusieurs n'en étaient pas à leur premier voyage, et qui se chargeaient d'initier les novices à tous les détails de la nouvelle carrière qu'ils se disposaient à parcourir. Le récit de combats d'homme à homme, de traits de force et de hardiesse, de naufrages, de marches longues et pénibles avec toutes les horreurs du froid et de la faim, tenait l'auditoire en haleine, et lui arrachait par intervalles des exclamations de joie et

d'admiration. La conversation, fréquemment assaisonnée d'énergiques jurons dont nous ne blesserons pas les oreilles délicates de nos lecteurs, s'était prolongée fort avant dans la soirée, lorsque l'entrée de l'agent dans la salle vint la ralentir pour un moment; l'appel nominal qu'il fit des jeunes gens prouva quelques absents; mais sur l'assurance qu'ils lui firent que les retardataires arriveraient la nuit même, l'agent prit congé d'eux, en leur recommandant d'être ponctuels le lendemain au rendez-vous.

Charles avait été jusque là spectateur tranquille de cette scène. Il fut à la fin reconnu par quelques-uns de ces jeunes gens, fils de cultivateurs de son endroit, et par eux présenté à la bande joyeuse. Ils lui firent alors les plus vives instances pour l'engager à se joindre à eux. Les plus forts arguments mis en jeu pour vaincre sa résistance. Charles continuait à se défendre de son mieux; mais les attaques redoublèrent, les sarcasmes même commençaient à pleuvoir sur lui, et portaient de terribles blessures à son amour-propre; peut-être même aurait-il succombé dans ce moment, si sa mère, inquiète de le voir en si turbulente compagnie, ne fût venue à son secours, et le prenant par le bras, ne l'eût entraîné loin du groupe. Le maître de l'auberge, s'approchant alors des jeunes gens, leur représenta que la plus grande partie de son monde était déjà couchée, et leur persuada, non sans peine, d'en faire autant. Alors s'étendant, les uns sur le plancher, près du poêle, les autres sur les bancs autour de la salle, nos jeunes gens finirent par s'endormir, et l'auberge redevint silencieuse.

Il n'en fut pas ainsi de Charles. Il ne put fermer l'oeil de la nuit. Les assauts qu'il avait essuyés, la conversation qu'il avait entendue, avaient fait sur sa jeune imagination des impressions profondes. Ces voyages aux pays lointains se présentaient à lui sous mille formes attrayantes. Il avait souvent entendu de vieux voyageurs raconter leurs aventures et leurs exploits avec une chaleur, une originalité caractéristique; il voyait même ces hommes entourés d'une sorte de respect que l'on est toujours prêt à accorder à ceux qui ont couru les plus grands hasards et affronté les plus grands dangers: tant il est vrai que l'on admire toujours, comme malgré soi, tout ce qui semble dépasser la mesure ordinaire des forces humaines. D'ailleurs la passion pour ces courses aventureuses (qui heureusement s'en vont diminuant de jour en jour) était alors comme une tradition de famille, et remontait à la formation de ces diverses compagnies qui, depuis la découverte du pays, se sont partagé successivement le commerce des pelleteries. S'il est vrai que ces compagnies se sont ruinées à ce genre de commerce, il est malheureusement vrai aussi que les employés n'ont pas été plus heureux que leurs maîtres; et l'on en compte bien peu de ces derniers qui, après plusieurs années d'absence, ont pu, à force d'économie, sauver du naufrage quelques épargnes péniblement amassées. Après avoir consumé dans ces excursions lointaines la plus belle partie de leur jeunesse pour le misérable salaire de 120 piastres par an, ils revenaient au pays épuisés, vieillis avant le temps, ne rapportant avec eux que des vices grossiers contractés dans ces pays, et incapables, pour la plupart, de cultiver la terre ou de s'adonner à quelque autre métier sédentaire, profitable pour eux et utile à leurs concitoyens.

Charles n'était point d'âge à faire toutes ces réflexions; il n'envisageait ces voyages que sous leur côté attrayant et qui favorisait ses goûts et ses penchants; l'idée d'être enfin affranchi de l'autorité paternelle et de jouir en maître de sa pleine liberté l'entraîna à la fin; son parti fut arrêté. Restait le consentement de son père. Aussi ce ne fut pas sans laisser écouler plusieurs jours, et après beaucoup d'hésitations, qu'il osa, en tremblant, lui faire part de son projet. Comme on le pense bien, le père s'indigna, gronda fortement, et voulut interposer l'autorité paternelle, qu'il avait maintenue avec succès jusqu'alors. La mère et Marguerite essayèrent le pouvoir des larmes, mais inutilement. On eut recours à l'intervention des amis, mais sans plus de succès. Alors le père, après avoir épuisé tous les moyens en son pouvoir pour détourner son fils de ce dessein, se vit forcé d'y consentir, et l'engagement fut conclu pour le terme de trois ans. Comme on était alors vers le milieu d'avril, et que le jour du départ était fixé pour le premier mai suivant, on s'occupa d'en faire les préparatifs.

Le jour de la séparation fut un jour de tristesse et de deuil pour cette famille. Le père et le frère comprimaient leur douleur au-dedans d'eux-mêmes. La mère et Marguerite donnaient un libre cours à leurs larmes. — Pauvre enfant, lui

disait sa mère, tu nous quittes, hélas! peut-être pour ne plus te revoir. Combien, comme toi, sont partis, et ne sont jamais revenus! Puis, détachant de son cou une antique médaille portant d'un côté pour effigie la Vierge et l'enfant Jésus, de l'autre, sainte Anne, patronne des voyageurs, elle la passe au cou de son fils, en lui disant: Tiens, mon fils, porte toujours sur toi cette médaille; chaque fois que tu la sentiras battre sur ton coeur, pense à Dieu; ne la quitte jamais. Me le promets-tu?

Le jeune homme ne répondit que par des sanglots. Il tombe à genoux, reçoit la bénédiction et les derniers embrassements de son père et de sa mère, prend ses hardes soigneusement emballées par Marguerite, les suspend à un bâton, et, chargeant le tout sur ses épaules, il sort de la maison paternelle, accompagné de son père, de son frère et de quelques voisins, leurs amis, qui le reconduisirent à quelque distance; puis il continua seul sa route, non sans jeter de temps en temps quelques regards en arrière sur les lieux de son enfance, qu'il n'espérait plus revoir de longtemps.

Il était déjà bien loin, lorsqu'un léger bruit le fit regarder en arrière: c'était le chien de la maison. L'intelligent animal avait vu son jeune maître s'éloigner sous des circonstances extraordinaires, et il s'était de son chef constitué son compagnon de voyage et son défenseur. — Comment, c'est toi, Mordfort, pauvre chien! — Après avoir rendu les caresses à cet ami fidèle, il voulut lui faire rebrousser chemin; mais le chien s'obstinant à le suivre, Charles prit une pierre pour l'effrayer; et, après l'en avoir menacé longtemps, il la lui lança; malheureusement le coup fut trop bien dirigé: la pierre alla frapper à la patte le pauvre animal, qui s'enfuit en boitant et en jetant un cri de douleur, et tournant sur son maître un regard qui semblait lui reprocher son ingratitude. Le coup retentit dans le coeur de Charles, qui détourna les yeux, et continua rapidement sa route vers Lachine, lieu du rendez-vous, et y arriva vers la fin du jour. La plupart des voyageurs y étaient déjà réunis; il y retrouva ses compagnons de l'auberge. Comme on craignait les désordres et la désertion parmi les engagés, pendant la nuit on les envoya camper dans l'île Dorval, à quelque distance du village. Le lendemain on les ramena à terre, et, tout étant prêt pour le départ, les canots, montés chacun par quatorze hommes, sans compter les bourgeois et les commis, furent poussés au large. Aussitôt, à un signal donné, un vieux guide entonna la gaie chanson du départ:

Derrière chez nous y a-t-une pomme:

Voici le joli mois de mai,

Qui fleurit quand y'ordonne;

Voici le joli mois qu'il donne,

Voici le joli mois de mai.

Les avirons, obéissant à la cadence, faisaient bouillonner l'eau autour des canots, qui fendaient l'eau avec rapidité, s'efforçant de se dépasser de vitesse, et laissant derrière eux de longs sillons. Bientôt les chants s'affaiblirent, les sillons s'effacèrent, et les canots ne parurent plus que comme des points noirs à l'horizon... La foule, accourue sur le rivage pour être témoin du départ, se dispersa en silence...

Que Dieu daigne conduire les pauvres voyageurs...

III

UN NOTAIRE AU RABAIS

La douleur causée par le départ du jeune Charles se fit longtemps sentir dans la famille; mais le temps, ce grand maître qui, à la longue, calme les plus grandes afflictions, vint à bout de celle-ci comme de toutes les autres. Les occupations avaient repris leur routine habituelle, et rien en apparence ne faisait remarquer l'absence de Charles; seulement, on savait que, chaque soir, après la prière en commun, la mère et sa fille prolongeaient la leur de quelques minutes. Il n'est pas besoin de dire pour qui étaient ces prières ferventes, souvent entrecoupées de longs soupirs. Le père paraissait le seul qui eût le plus généreusement fait son sacrifice. Il lui restait encore son fils aîné qui, depuis le départ de son jeune frère, avait redoublé de soins et d'attentions pour lui. Le père, de son côté, sentait sa tendresse s'accroître pour celui qu'il regardait maintenant comme son fils unique. Le plus grand malheur qu'il redoutait était de voir ce fils les abandonner à son tour. Aussi cherchait-il tous les moyens de se l'attacher plus étroitement. Il crut à la fin en avoir trouvé un bien efficace; et, comme il ne prenait jamais de résolutions tant soit peu importantes sans consulter sa femme, il s'empressa de lui en faire part. — Tu sais, ma chère femme, lui dit-il, que nous

avons déjà perdu un de nos enfants ; j'ai bien peur que l'aîné nous quitte à son tour. J'épie ses démarches depuis quelques jours, et il me semble qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire en lui ; je lui ai même entendu dire à un de nos voisins qu'il reviendrait dans trois ans, avec de l'argent devant lui, et qu'il pourrait alors s'établir ; au lieu que lui ne serait pas alors plus avancé. Que deviendrons-nous, ma chère femme, s'il lui prenait envie de nous quitter ? Sais-tu que j'ai dans la tête un projet qui doit nous l'attacher pour toujours ? J'y pense depuis quelque temps, et je crois que tu seras de mon avis : ce serait de lui faire donation de tous nos biens moyennant une rente viagère qu'il nous paierait. Par ce moyen, il se trouvera maître de la terre, et ne pensera plus à partir. Qu'en dis-tu ?

—Cela mérite bien réflexion, répondit la femme. Je n'y avais pas encore pensé ; seulement, je te ferai observer que plusieurs se sont donnés comme cela à leurs enfants, et n'ont eu que du chagrin avec eux.

—Mais, ma chère femme, est-ce que tu craindrais quelque chose de semblable de notre fils ? Il s'est toujours montré si bon pour nous ! d'ailleurs, on fera faire l'acte par un bon notaire. Nous commençons à être avancés en âge, et je pense que ce serait le meilleur moyen d'être heureux sur nos vieux jours.

—Eh bien ! répondit la femme, prenons le temps d'y réfléchir, et nous en reparlerons plus tard.

La conversation s'était ainsi prolongée entre Chauvin et sa femme jusqu'au près de l'église, où ils se rendaient. C'était un dimanche. Dans toutes les directions et aussi loin que la vue pouvait s'étendre on voyait arriver les paroissiens : ceux qui demeuraient près de l'église, à pied ; les plus éloignés, en voiture ou à cheval ; et, à mesure que ces derniers arrivaient, ils attachaient leurs montures aux poteaux rangés symétriquement sur la place publique en face de l'église. Puis les groupes se formèrent ; on parla temps, récoltes, chevaux, jusqu'à ce que le tintement de la cloche leur annonça que la messe allait commencer ; tous alors entrèrent dans l'église, et suivirent l'office divin avec un religieux silence. La messe finie, on se hâta de sortir pour assister aux criées.

Ces criées, qui se font régulièrement le dimanche à la porte des églises, sont regardées comme de la plus haute importance par la population des campagnes ; en effet, toutes les parties des lois qui l'intéressent, police rurale, ventes par autorité de justice, les ordres du grand-voyer, des sous-voyers, des inspecteurs et sous-inspecteurs, s'y publient de temps à autre et dans les saisons convenables ; c'est pour eux la gazette officielle. Ensuite viennent les annonces volontaires et particulières : encan de meubles et d'animaux, choses perdues, choses trouvées, etc., etc., tout tombe dans le domaine de ces annonces ; c'est la chronique de la semaine qui vient de s'écouler. Ces criées sont confiées à un homme de la paroisse qui porte le nom de crieur, qui sait lire quelquefois, et bien souvent ne le sait pas du tout, mais qui rachète ce défaut par de l'aplomb, une certaine facilité à parler en public, et une mémoire heureuse qui lui a permis de se former un petit vocabulaire de termes consacrés par l'usage. Si l'on ajoute à cela le ton comique et original avec lequel il parle, les contresens et les mots merveilleusement estrophiés, on aura quelque idée de cette scène, quelquefois unique en son genre.

La foule s'étant donc serrée près du crieur, qui, placé sur une estrade élevée, et après avoir promené sur l'auditoire un regard assuré :

—Messieurs, s'écria-t-il, attention ! J'ai bien des annonces à vous faire aujourd'hui.

C'est défendu de lâcher les animaux dans les chemins avant le temps *fixé* (fixé) par la loi ;

Les seigneurs de l'île vous font annoncer que le temps des rentes est arrivé ; ainsi, tous ceux qui doivent des *sods* *lé ventes* (lods et ventes) et des *arriérages* sont avertis d'aller *s'éclaircir* en payant ce qu'ils doivent, et d'y aller sans délai s'ils veulent avoir du *grati* (gratuit).

Il y aura un encan public mardi prochain... non, mercredi prochain...

—Une voix : Non, c'est vendredi.

—Le crieur : Ah ! oui, oui, Messieurs, c'est une *trompe* (erreur) c'est vendredi ; là *ous* qu'il y aura beaucoup de meubles de ménage trop *longs* à détailler ; des chevaux, des vaches, des moutons, trop *longs* à détailler ; de plus, des charrettes, charrues, aussi trop *longs* à détailler.

Pendant que les annonces allaient ainsi leur train, deux hommes fendaient la foule, portant

un lourd fardeau ; ils s'approchèrent du crieur et le déposèrent à ses pieds.

—Messieurs, continua celui-ci, un veau pour l'Enfant-Jésus (1). Qu'est-ce qui veut du veau ? Une piastre pour commencer... rien qu'une piastre pour ce beau veau, bien gras... ; deux piastres... il s'en va... il va s'en aller... Une fois, deux fois... trois fois... Adjugé... à moi ; — c'est moi qui l'achète.

Cependant, la foule, voyant que la séance tirait à la fin, commençait déjà à défiler, lorsque le crieur se sentit tirer par l'habit ; il se baissa pour écouter quelques mots qu'on lui dit à l'oreille, puis se relevant :

—Arrêtez, Messieurs, encore une annonce de grande importance. M. Dunoir, notaire, vous prévient qu'il vient s'établir parmi vous, et qu'il fera toutes sortes d'actes, depuis le compte de partage le plus difficile et le plus embrouillé jusqu'au plus simple billet ; il prendra meilleur marché que l'autre notaire ; les *ac* (actes) de vente avec la *coupie* (copie), cinq chelins ; les *ac de damnation* (actes de donation), six chelins... etc., etc.

Ici le notaire glissa quelque chose dans la main du crieur, qui reprit aussitôt :

—Je vous assure, Messieurs, que c'est un bon notaire, un jeune homme qui paraît *ben retors dans le capablement*. Il vous demande votre pratique... Il vous servira comme y faut... C'est fini, Messieurs, y a *pu* rien pour aujourd'hui.

L'assemblée, à ce signal, se dispersa promptement.

Le notaire seul resta, attendant que le curé fût sorti de l'église pour aller lui présenter ses respects. Laissons M. Dunoir chez M. le curé, qui l'aura sans doute invité à dîner, et suivons le père Chauvin et sa digne compagne jusque chez eux.

IV

LA DONATION

De retour à la maison, l'entretien sur l'affaire importante de la donation projetée ne tarda pas à se renouer entre les deux époux. Le mari fit valoir de nouveau les raisons déjà données, et d'autres qu'il crut propres à faire goûter ce projet à sa femme. Celle-ci fit ses remarques, ses objections ; le tout fut longuement discuté, tourné et examiné sur toutes les faces, et, après mûre délibération, définitivement agréé de part et d'autre. Ils appelèrent alors leur fils, et lui firent part de la résolution qu'ils venaient de prendre. Comme on le pense bien, le fils ne pouvait en croire ses oreilles : se voir tout d'un coup seul maître et possesseur de la terre paternelle lui semblait presque un rêve ; aussi, à la réitération des offres de son père et de sa mère, mit-il moins de temps à les accepter qu'il n'en avait fallu à ceux-ci pour se décider à faire cette démarche. Il fut ensuite convenu que l'acte en serait passé le surlendemain, et tous trois employèrent le temps qui restait jusque là à en débattre les conditions.

Le jour arrivé, le père, la mère et leur garçon se préparèrent à se rendre chez le notaire. Comme c'était une affaire qui intéressait toute la famille, Marguerite fut invitée à les accompagner ; on invita même, suivant l'usage, quelques parents et quelques voisins, amis intimes de la famille, et tous ensemble se dirigèrent vers la demeure du notaire. Au moment du départ, on fut incertain, si l'on irait chez l'ancien ou le nouveau notaire ; mais, les avis étant pris, la majorité décida que l'on donnerait la préférence au nouveau parce qu'il s'était fait annoncer comme un bon notaire, et qu'il faisait les actes à meilleur marché que l'ancien. Un quart d'heure après, on arrivait chez le nouveau praticien. M. Dunoir était en ce moment à sa fenêtre, lorsqu'il vit plusieurs voitures s'arrêter devant sa porte, et une dizaine de personnes en descendre :

—Bon ! dit-il, mes annonces font effet ; voilà déjà des pratiques.

Et, allant lui-même ouvrir la porte, il introduisit les arrivants, leur offrit poliment des sièges, où tous prirent place, Chauvin, sa femme et leur fils, près du notaire, le reste, en seconde ligne, un peu à l'écart.

—Qu'y a-t-il pour votre service ? demanda le notaire.

—Nous sommes venus, répondit Chauvin, nous

(1) Suivant l'usage, comme l'on sait, le curé fait chaque année, dans sa paroisse, au temps de Noël, une quête pour les pauvres. Chacun donne librement ce qu'il veut : argent, denrées ou autres effets. Dans le cas présent, quelqu'un avait promis un veau, et l'offrait en vente pour en verser le produit dans le fonds de la quête.

donner à notre garçon que voilà, et passer l'acte de donation.

—Ah ! dit le notaire, en s'efforçant de faire l'agréable, et lorgnant Marguerite du coin de l'oeil, je croyais que c'était pour le contrat de mariage de mam'selle.

Marguerite baissa la tête en rougissant ; tous les autres se mirent à rire.

—Eh bien, mam'selle, reprit le notaire, quand vous serez prête, je serai à vos ordres pour passer votre contrat de mariage ; en attendant, faisons notre acte de donation.

Tout en parlant ainsi, le notaire avait pris une feuille de papier, et y avait imprimé du pouce une large marge, puis, après avoir taillé sa plume, il la plongea dans l'encrier et commença :

Pardevant les notaires publics, etc., etc.,

Furent présents J. B. Chauvin, ancien cultivateur, etc., et Joseph Le Roi son épouse, etc., etc. ;

Lesquels ont fait donation pure, simple, irrévocable, et en meilleure forme que donation puisse se faire et valoir, à J. B. Chauvin, leur fils aîné, présent et acceptant, etc., d'une terre sise en la paroisse du Sault-au-Récollet, sur la rivière des Prairies, etc., bornée en front par le chemin du Roi ; derrière par le *Tréquarez* des terres de la côte Saint-Michel ; du côté nord-est à Alexis Lavigne, et à l'ouest à Joseph Sicard ; avec une maison en pierre, grange, écurie et autres bâtisses sus-érigées, etc., etc.

Cette donation ainsi faite pour les articles de rente et pension viagères qui en suivent, savoir :

Le notaire s'arrêta un moment, et dit à Chauvin qu'il allait écrire les conditions à mesure qu'il les lui dicterait :

—600 lbs en argent.

—24 minots de blé froment, bon, sec, net, loyal et marchand.

—24 minots d'avoine.

—20 minots d'orge.

—12 minots de pois.

—200 bottes de foin.

—15 cordes de bois d'érable, livrées à la porte du donateur, sciées et fendues.

—Le donataire fournira aux donateurs quatre mères moutonnes et le bélier, lesquels seront tonnés aux frais du donataire.

—12 douzaines d'oeufs.

—12 livres de bon tabac canadien en torquette.

—Une vache laitière.

—Deux...

—Pardon, Monsieur, interrompit le père Chauvin, vous dites seulement : une vache laitière ; mais je vous ai dit qu'en cas de mort, nous sommes convenus, mon fils et moi, qu'il la remplacerait par une autre.

—C'est juste, dit le notaire, nous allons ajouter cela.

—Une vache laitière qui ne meurt point.

—Bon, c'est cela, dirent les assistants...

—Deux valtes de rhum.

—Trois ballons de bon vin blanc.

Ici le notaire passa la langue à plusieurs reprises sur ses lèvres.

—Un cochon gras, pesant au moins 200 lbs.

—Un...

—Mais, papa, interrompit le garçon, voyez donc, la rente est déjà si forte ! mettez donc un cochon maigre ; il ne vous en coûtera pas beaucoup à vous pour l'engraisser.

—Non, non, dit le père, nous sommes convenus d'un cochon gras, tenons-nous en à nos conventions.

Là-dessus, longue discussion entre eux, à laquelle tous les assistants prirent part. A la fin, le notaire parut comme illuminé d'une idée subite :

—Tenez, s'écria-t-il, je m'en vais vous mettre d'accord ; vous, père Chauvin, vous exigez un cochon gras ; vous, le fils, vous trouvez que c'est trop fort ; eh bien, mettons :

Un cochon raisonnable.

—C'est cela, c'est cela, dirent ensemble tous les assistants.

En même temps, un éclat de rire, mais étouffé presque aussitôt, fit tourner tous les yeux du côté de Marguerite, qui, depuis longtemps, faisait tous ses efforts pour se contenir.

(A suivre)

Erratum — La 23^{ième} ligne du II^{ème} chapitre de "La terre paternelle" se lit : combrée que le lendemain matin, Chauvin et ses

Montréal, 13 octobre 1906.

— Je dis le "doge" : ne comprends pas le "dogue."

— C'est tout un pour moi... Enfin, que faisait-il, ce doge de Venise ?

— Il épousait l'Adriatique, une mer célèbre de son pays. Toi, tu marieras la grande mer canadienne : le golfe Saint-Laurent.

Et Thomas, enchanté de lui-même, battit une couple d'entrechats.

— Que le diable t'emporte ! fut la brève réplique de Gaspard, qui lui tourna le dos.

Un silence assez long suivit.

Profitons de cette trêve entre les deux compères pour dire que cette conversation avait lieu dans une grotte du "Mécatina", à une faible distance du "Marsouin", laissé à la garde des deux matelots.

Un falot du bord éclairait la scène, qui valait certes la peine d'être illuminée.

Imaginez une vaste excavation à voûte arrondie, mais toute hérissée de stalactites rongées par le temps et dont les parois presque perpendiculaires rejoignaient le sol formé de poussière où le calcaire gris mêlait sa nuance à la coloration brune des tufs tendres et au miroitement affaibli des quartz effrités.

Pour sièges, les deux marins avaient chacun un tronçon de stalagmite, que le temps, ouvrier patient, avait raccourci en y frottant sa main implacable, jusqu'à la hauteur d'un escabeau ordinaire.

Cette grotte, dont l'ouverture se trouvait à un niveau plus élevé que le pont du "Marsouin", n'était, pour ainsi parler, que le vestibule d'autres cavernes qui se succédaient, à différentes hauteurs, dans la masse pierreuse du "Petit-Mécatina."

Toutefois, il était à supposer que les alvéoles contigües à celle où causaient les deux marins devaient se trouver à une profondeur plus grande, car, au moment d'entrer de plein pied dans cette retraite digne de la nymphe Calypso, la mer était haute, ne l'oublions pas.

Et, ce qui semblait confirmer cette déduction, c'est que, dans un enfoncement où se projetait vaguement la lumière du falot, on distinguait une sorte d'escalier à larges marches à peine ébauchées dans le roc, aboutissant à une ouverture irrégulière, bien qu'affectant à peu près la forme d'un carré long, dont on n'apercevait que le haut.

A n'en pas douter, là devait se trouver une caverne importante, puisqu'on avait pris la peine de lui fabriquer une porte massive, faite d'une seule pierre qui tournait sur une tige centrale de fer, solidement fixée au monolithe par de forts crampons.

Le bloc en question, transformé en porte, de même que les chambranles de cette porte, étaient en pierre grisâtre, plutôt noire : du granit.

Car, — disons-le une fois pour toutes et en considérant la partie rocheuse du Mécatina en bloc, — ce qu'on peut appeler l'ossature de ce géant de pierre est formée de pans verticaux de granit noir, servant de contreforts aux masses calcaires interposées et juxtaposées.

Vus du dehors, et surtout du côté qui fait face à la terre ferme prochainé, les rochers se dressent presque à pic, surgissant du fleuve, sans accotements de sable et, dans bien des endroits, sans la plus petite corniche où l'on puisse poser le pied.

Il en résulte que l'île est inabordable le long de ces falaises et fort dangereuse pour les navires en détresse, jetés dans cette direction par la tempête.

Toutefois, à marée basse, — surtout en temps d'équinoxe où le flux et le reflux sont portés à leur extrême limite, — on peut voir çà et là, entre les rochers noirs qui servent de base au cap, des espèces d'arcades qui ressemblent à des embrasures à demi-submergées encore, mais que le flot montant ne tardera pas à recouvrir entièrement dans les premières heures de son expansion.

Ces arcades noires, entrevues dans les basses eaux, sont-elles les portes d'entrée de cavernes creusées dans le calcaire interposé des masses granitiques ?

Nous le saurons bientôt.

Disons de suite que, vues du nord et de l'est, ces hautes murailles grises, de hauteur variable et d'alignement irrégulier, rayées à intervalles presque égaux de contreforts en granit brunâ-

Album Universel (Monde Illustré) No 1172

tre, donnent à l'oeil l'impression de quelque redoutable forteresse du Moyen-Age, avec ses bastions en saillie, ou de quelqu'une de ces vieilles abbayes à moitié démantelées, que les siècles réduisent lentement à l'état de masses pierrees sans formes ni couleurs précises.

Quoi qu'il en soit, il résulte de cette intercalation, entre les roches calcaires, de hauts pans granitiques, — qui, vus de champ à l'extérieur, ressemblent à des fûts de basalte, — il résulte que le côté nord du Mécatina est tout bonnement une immense ruche de pierre dont les alvéoles sont les cavernes résultant de la dissolution séculaire des calcaires qui les remplissaient, tandis que le granit inattaquable a résisté aux efforts du temps.

Mais... assez de géologie.

Revenons à nos compères.

Thomas n'eut garde de se livrer au diable, comme venait de lui souhaiter son irascible ami.

Il se contenta de lever les épaules, tout en lançant vers la voûte une épaisse bouffée de fumée.

Puis, remettant le tuyau de sa pipe entre ses lèvres moqueuses, il eut l'air de s'absorber béatement dans le bonheur de fumer du bon tabac.

Gaspard, après quelques voltées sur place, se rassit, calme en apparence.

Mais il était clair qu'un orage terrible grondait dans son cerveau.

— Tu as tort de me gouailler, Thomas, dit-il presque humblement. Je souffre toutes les tortures de l'enfer, et si tu étais à ma place...

— Eh bien, si j'étais à ta place...

— Oui, que ferais-tu ?

— Ce que je ferais ?... Oh ! une chose bien simple...

— Laquelle ?... Voyons : déboutonne-toi donc, une bonne fois.

Au lieu de répondre de suite, maître Thomas retira tranquillement sa pipe de ses lèvres, la vida avec soin en la heurtant à petits coups sur le bout de sa botte ; puis, après l'avoir enfoui dans la poche de son veston de loup-marin, il regarda fixement Gaspard et dit enfin :

— Je laisserais, d'abord, ces gens-là se marier paisiblement...

— Le beau conseil !... interrompit avec une ironie amère Gaspard Labarou... Puisqu'il est impossible d'empêcher la chose !

— ... Puis, continua froidement Thomas, un beau jour, — ou plutôt une belle nuit, — alors qu'on me croirait bien loin et résigné, j'enlèverais la jeune épouse...

— Hein !... Que dis-tu ?... Enlever Suzanne !

— ... Et je l'amènerais ici, en grand secret... continua sans sourciller ce modèle des frères...

— ... Mais !... voulut interrompre l'autre.

— ... Puis je la retiendrais jusqu'à ce que quelque accident de mer ou... autre élément la rendit veuve.

— Oh ! oh !

— Voilà ce que je ferais, si j'étais amoureux d'une femme et que cette femme voulût me "brûler la politesse !" conclut maître Thomas, sans qu'une ombre d'émotion parût sur sa figure impassible.

Gaspard ne parut aucunement surpris de cette suggestion.

Il s'y attendait.

Tout de même, le manque total de sens moral chez ce frère, qui conseillait le rapt de sa soeur comme la chose la plus simple du monde, parut l'étourdir un moment.

Il courba la tête et ne dit mot :

— Ça ne te va pas, mon vieux ?... reprit le copain Thomas sur un ton goguenard ; ça bat en brèche tes idées sur la sainteté du mariage ?... Soit : n'en parlons plus.

— Si... si... Ça me va, au contraire... J'y avais même songé... murmura Gaspard, très perplexe.

Puis, après un pause de quelques secondes, il ajouta, en baissant le ton :

— Seulement...

— Quoi ?... interrogea Thomas.

— J'aurais aimé mieux enlever Suzanne avant le mariage, qu'après...

— Je comprends ça, mon garçon ! approuva Thomas, avec un vague sourire.

Puis il reprit :

— Il faut être philosophe, vois-tu... Une jeu-

ne veuve qui n'a été mariée qu'un jour, une semaine, un mois même, vaut encore mieux qu'une vieille "squaw" sur le retour...

— Pouah ! fit Gaspard avec dégoût.

— Et, d'ailleurs, au diable les préjugés ! — car, ces idées-là, c'en est. Moi, si jamais je prends femme, ce ne sera qu'une gaillarde qui aura usé une demi-douzaine de maris. Celle-là, du moins, pourra me guider dans le chemin marécageux de la vie conjugale.

Et maître Thomas, après cette déclaration d'une orthodoxie fort contestable, rechargea complaisamment son bout de pipe.

Gaspard parut goûter assez peu la philosophie très large de son copain...

Mais il ne souffla mot.

La tête lui faisait mal.

Un combat s'y livrait, évidemment, entre le génie du bien et le génie du mal.

Qui l'emporterait ?

Ce fut le sombre esprit de l'abîme.

Vers deux heures du matin, — alors que maîtres et matelots du "Marsouin" dormaient à poignets fermés dans leurs cadres, — un son lugubre, une fanfare apocalyptique, un hurlement macabre... retentit dans le silence de la nuit.

"Ton ! ton !! ton !!! — Ton ! ton !! ton !!!" répétait la voix effrayante, ne s'arrêtant que quelques secondes entre ces deux phrases d'une musique infernale.

Réveillés en sursaut, les quatre dormeurs du Mécatina sautèrent hors de leurs lits.

Mais vite ils se rendirent compte de ce dont il s'agissait.

— La "Marie-Jeanne !" dit Thomas, le premier.

— En effet, c'est son signal... confirma Gaspard.

— Vite, répondons.

Et les quatre hommes, escaladant le cap, eurent tôt fait de recueillir chacun une brassée de varechs et autre herbes desséchées, qu'ils disposèrent en trois tas et enflammèrent sans retard.

On vit alors, vers le nord-ouest de l'île, à un demi-mille de distance environ, un vaisseau qui approchait, ayant un fanal bleu attaché à son mât de misaine, outre ses feux de position réglementaires.

— C'est bien la "Marie-Jeanne" ! répéta Thomas Noël. Ma foi, elle ne saurait arriver plus à propos.

— Savoir !... murmura Gaspard.

— Quoi donc ?

Le lieutenant, — ou plutôt le second capitaine du "Marsouin", — approcha sa bouche de l'oreille de son ami :

— Savoir, dit-il à voix basse, — à cause des matelots, — si le Canadien ne s'opposera pas à nos projets.

— Hum ! Tu as raison... Ces Canadiens sont de si drôles de gens : à cheval sur les principes religieux !

— Ne parlons de rien pour le moment.

— C'est entendu... "Motus !"

— Une fois l'affaire dans le sac, nous nous moquerons des scrupules de notre associé...

— ... Et lui dirons : Trop tard, mon bonhomme... Va prêcher les gens de ta paroisse.

— Ce qui signifiera : Mêle-toi de tes affaires.

Ayant disposé à l'avance des objections du capitaine canadien, nos deux Français redescendirent le cap pour recevoir le visiteur, dont la goëlette venait de jeter l'ancre à quelques encablures des rochers.

CHAPITRE III

OU THOMAS IMPROVISE UNE SINGULIERE HISTOIRE

Quand le soleil reparut, ce matin-là, un peu après trois heures, — car on était au 26 juin, c'est-à-dire dans les jours les plus longs de l'année, — une grande animation régnait entre les hautes roches du "Petit-Mécatina."

Les équipages des deux goëlettes, faisant oeuvre de charpentiers et de mineurs, jouaient de la hache et du pic dans les grottes.

Les matelots de la "Marie-Jeanne" évidaient une étroite galerie le long des parois de la caverne où l'on avait, l'année précédente, fixé une grande pierre en guise de porte.

Ceux du "Marsouin", — maître Jean Bec et Jean Brest, — façonnaient des épars, sciaient des traverses, mortisoient des madriers, qu'ils assujettissaient deux par deux sur la galerie préparée par leurs confrères.

Toute la journée, on travailla ainsi, sans autre relâche que le temps nécessaire aux repas et à une courte sieste après l'heure de midi.

Aussi, quand vint le soir, chacun soupirait-il après son lit.

Mais ni le capitaine Pouliot, ni les deux compères français n'entendaient de cette oreille-là.

— Nous partirons au baissant, tout à l'heure, mes amis, dit le Canadien à son équipage, composé de trois vigoureux gaillards qui ne semblaient pas avoir "froid aux yeux."

De son côté, Thomas, prenant un air désolé, annonçait à ses hommes :

— Mes pauvres Jean-Jean, lestez-vous la cale vite et bien, car, nous aussi, nous partons...

Et comme les matelots le regardaient avec des yeux en forme de points d'interrogation :

— Oh ! une toute petite promenade dans le détroit de Belle-Isle, puis autour de Terre-Neuve, pour revenir par le golfe : — une simple partie de plaisir, mes enfants.

— Là ou ailleurs !... murmura Jean Bec.

— Et même plus loin !... renchérit crânement Jean Brest.

— Ni ailleurs ni plus loin que là où nous trouverons des "marchandises" pour couvrir nos "tablettes" que nous venons de fabriquer.

— Compris ! capitaine... dit Jean Brest, clignant des yeux.

— Entendu ! fit Jean Bec, mettant un doigt sur ses lèvres.

On s'occupa aussitôt du branle-bas d'appareillage.

Il va sans dire que l'ouverture extérieure des grottes fut dissimulée par des branches de sapins, adroitement fichées dans les fissures de son pourtour.

Pas besoin d'ajouter, non plus, que la vieille voile "peinte à fresque" fut remise en place pour jouer, dans le canal, le rôle de décors naturel ou de cul-de-sac.

Quand tout fut prêt pour le départ, les deux capitaines et leur adjoint Gaspard escaladèrent les plus hauts rochers de l'îlot afin de tenir une dernière conférence et convenir de leurs faits.

Avant tout, ils explorèrent, au moyen de longues-vues marines, le golfe autour d'eux.

Quelques navires d'outre-mer, dont on ne voyait guère que les hautes voiles, descendaient le fleuve, là-bas, vers le sud, avec un bon vent d'ouest en poupe.

D'autres, à sec de toile, étaient immobiles, à l'aurore.

Pas une seule goélette en vue.

Aucun paquebot, non plus.

Le capitaine Pouliot, rentrant l'un dans l'autre les tubes de sa lorgnette, dit :

— La mer est libre : c'est le temps de filer.

— Et le vent propice : c'est l'heure de hisser de la toile, appuya Thomas, fermant lui aussi sa longue-vue.

— Vous tenez toujours à passer par Belle-Isle ? interrogea le capitaine Pouliot.

Thomas prit une mine contrite.

— Oh ! capitaine, dit-il, ce n'est pas par caprice, croyez-moi, et pour voir en passant la fumée s'élever au-dessus du toit maternel que j'y tiens.

— Alors, pourquoi rallonger votre course ?

Thomas courba la tête et fut dix secondes sans répondre.

— Tenez, capitaine, il faut que je vous dise ça ! reprit-il avec une franchise admirablement peinte.

Pouliot le regarda, un peu surpris, et voulut protester :

— Non pas... mon ami : si c'est un secret, gardez-le.

— Pas de secret entre nous !... Je me déboutonne.

Ici, Gaspard dressa l'oreille, inquiet, ne sachant pas où voulait en venir son compère.

Mais celui-ci, sans prendre garde à celui-là, reprit en baissant la voix :

— Capitaine, j'ai une soeur...

Pouliot inclina légèrement la tête, mais attendit la suite, sans manifester autrement sa curiosité.

—... Qui fait le désespoir de ma famille... continua le Français.

Ici, le Canadien hocha la tête en signe de condoléance.

Gaspard, lui, demeurait bouche bée.

—... Et conduit notre mère au tombeau ! acheva tragiquement le coquin de Thomas.

Pour le coup, Gaspard n'y tint plus.

— Thomas ! commença-t-il d'une voix sévère.

— Laisse donc, toi !... répliqua tranquillement son compère, avec un imperceptible clignement d'yeux.

Puis, se tournant vers le Canadien :

— Nous sommes des associés, capitaine, de francs associés... Nous jouons gros jeu... Pourquoi des cachotteries entre nous ?

— En effet... commença le marin québécois...

Mais le rusé Thomas, pressé d'en venir à ses fins, ne le laissa pas s'engager plus loin.

Il acheva tout d'une haleine :

— Ma soeur, une très belle fille, est devenue amoureuse d'un sauvage, d'un Micmac... Je devrais plutôt dire qu'elle subit l'influence mystérieuse, — magnétisme ou maléfice, comme on voudra l'appeler, — de ce moricaud-là, qui campe dans les environs de la baie de Kécarpoui et qui n'a qu'à le vouloir pour qu'irrésistiblement elle se sente attirée là où il se trouve... C'est un vrai "sort". Nous avons tout essayé pour la guérir de cette singulière folie, mais inutilement. Quand ce mécréant de Micmac est à portée de lui faire sentir son influence, elle se lève, toute troublée, et cherche à nous échapper pour l'aller rejoindre... Heureusement qu'elle prononce son nom : Arthur ! aussitôt que cette obsession étrange la prend ; car, autrement, parole d'honneur, je ne sais pas ce qui pourrait arriver hors de notre connaissance...

— Voilà un cas bien singulier de magnétisme à distance ! remarqua le capitaine canadien.

Gaspard, lui, respirait plus à l'aise.

Il commençait à voir clair dans le jeu de son associé.

— Que pensez-vous de cette étrange maladie du cerveau chez une fille d'ailleurs très réservée ? questionna Thomas d'un air bonhomme.

— Ma foi, je ne sais trop qu'en dire... C'est bien ennuyeux, tout de même... murmura, en hochant la tête, le capitaine de la "Marie-Jeanne."

— Eh bien, mon cher camarade, dit en conclusion Thomas, trouvez-vous à présent que je n'aie pas quelque raison de passer par Kécarpoui ?

— C'est votre devoir de surveiller ce qui se "brasse" chez vous, répondit franchement le Canadien.

Puis il ajouta aussitôt :

— Espérons que tout va bien et que le Micmac aura renoncé à ses projets.

— Oui, espérons-le. Autrement, voyez-vous.

— Eh bien ?

— Autrement je n'hésiterais pas à soustraire, pour un temps du moins, ma pauvre soeur à l'influence du mirliflore cuivré qui la poursuit, ou bien à...

— Achevez.

— A faire disparaître ce donneur de sort.

— Essayez d'abord le premier moyen : il sera moins dangereux pour votre tranquillité future, que le second.

Thomas parut réfléchir un moment.

Puis, tendant avec une amicale brusquerie sa main ouverte au capitaine de la "Marie-Jeanne" :

— Ma foi, camarade, vous êtes de bon conseil, dit-il. Merci. Je suivrai votre avis.

— Et vous ferez bien.

On se sépara pour regagner chacun son vaisseau.

CHAPITRE IV

UNE VISITE AUX MIC-MACS DE L'ÎLE DU SABLE

La "Marie-Jeanne", qui avait été la dernière à pénétrer dans le canal rocheux, fut d'abord reculée jusqu'à la mer, suivie de près par le "Marsouin".

Puis on remit soigneusement en place la vieille voile "peinte à fresque."

Et, l'appareillage étant terminé, les deux goélettes quittèrent les rochers du "Mecatina", naviguant de conserve pendant quelques minutes.

Mais, comme la "Marie-Jeanne", meilleure marcheuse que le "Marsouin", prenait rapidement de l'avance, le capitaine Pouliot cria une dernière fois :

— Au revoir, messieurs !... Soyez exacts N'oubliez pas que je vous attendrai en dehors du barachois, entre l'île aux Chiens et le Cap à l'Aigle, côté de Saint-Pierre, jusqu'au soir du 8 juillet... Signaux comme d'habitude !

— Bon voyage, capitaine !... Nous serons au rendez-vous dans la nuit du 7... Signaux convenus !

Et les deux goélettes contrebandières, l'une se dirigeant franc sud, l'autre nord-est, ne tardèrent pas à se perdre de vue au sein des demi-ténèbres qui assombrissaient le vaste golfe.

Laissons la "Marie-Jeanne" suivre sa course vers les rives méridionales de Terre-Neuve, et attachons-nous au "Marsouin", qui a le cap tourné du côté de Belle-Isle.

— Sais-tu où nous allons ? demanda Thomas à son compère, lorsque la goélette du capitaine Pouliot fut hors de portée.

— A Kécarpoui, nom d'un phoque ! répondit le compère.

— Eh bien, tu te trompes comme deux phoques, mon bonhomme !... Nous allons rencontrer l'aimable belle-mère de ton ami Wapwi, à une vingtaine de milles plus bas.

— Pourquoi faire ?

— Pour qu'elle se charge d'une mission qu'il serait difficile pour nous d'entreprendre seuls.

— Ah ! j'y suis : pour qu'elle nous aide à enlever Suzanne !

— Justement.

— Voilà donc le motif de cette histoire de sauvage amoureux et de soeur magnétisée !

— Parbleu !... ne fallait-il pas expliquer à l'ami Pouliot la raison qui nous faisait prendre le chemin du détroit pour aller aux Îles, et surtout le préparer à recevoir notre pensionnaire dans son hôtel du Mecatina ?

Pour le coup, Gaspard demeura émerveillé de l'ingéniosité de son compère ; et, ne trouvant pas de mot assez éloquent pour traduire son admiration, il abattit sa lourde main sur l'épaule de Thomas et, le secouant, lui déclara en toute franchise :

— Ami Thomas, tu es cent fois plus canaille que moi !... Nom de mille phoques, tu iras timon de ta goélette.

Ce compliment, bien que mitigé par la perspective d'un gibet de marin, ne déplut pas au capitaine du "Marsouin."

— Allons donc... allons donc... fredon-t-il avec modestie, tu exagères mon faible mérite : je n'ai pas la prétention de quitter la vie dans une position aussi élevée.

— Ca t'arrivera pourtant, et tu ne l'auras pas volée !

— J'espère, le cas échéant, que tu me tiendras compagnie : ça fera deux jolis pavillons...

— En berne... conclut Gaspard.

Et, sur ce mot, il se dirigea vers l'écouille d'arrière, descendit l'escalier conduisant aux cabines et revint bientôt avec les deux longues-vues du bord.

Le "Marsouin" passait en ce moment en face de la baie de Kécarpoui, — mais à une quinzaine de milles au large.

Il était onze heures de la nuit.

Grâce aux lunettes, on pouvait distinguer, sur les deux rives, les maisons illuminées des familles Noël et Labarou, tandis qu'en pleine baie le "Vengeur" brillait comme une constellation.

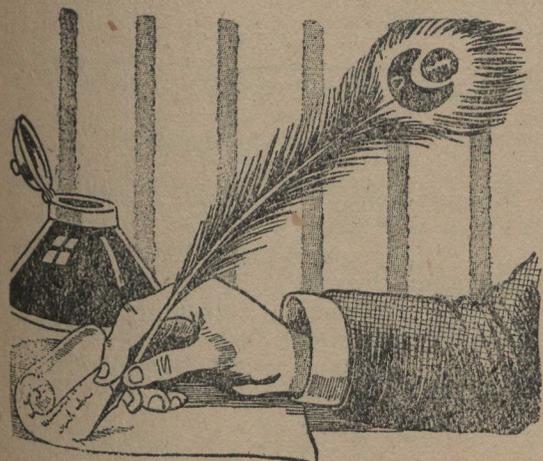
Gaspard, la lunette à l'oeil, frissonnait de colère, et tant que l'ouverture de la baie fut en vue, il demeura immobile, observant ce coin de la côte labradorienne où il venait de subir un échec si imprévu.

Enfin, les arbres du bras oriental, comme s'ils eussent été mis en mouvement par un machiniste de théâtre, vinrent masquer brusquement le spectacle observé et Gaspard, fermant violemment sa lunette, s'accouda sur le bastingage, regardant sans la voir l'eau qui frôlait en clapotant le flanc du "Marsouin."

Pendant un bon quart d'heure, il demeura ainsi appuyé au plat-bord, le menton dans ses poings, broyant du noir.

(A suivre)

POUR RIRE



— On voit toujours ses oeuvres écrites avec une plume de paon, et, souvent, ces mêmes oeuvres sont vues, par les autres, écrites avec une plume d'oie.

Aux examens :

— Mademoiselle, pouvez-vous me citer une date classique ?
 — Le premier septembre, monsieur.
 — Pourquoi, le premier de septembre ?
 — Dame... c'est la rentrée des classes !

Le papa de Toto est en train de lui expliquer la fable "le Loup et l'Agneau." Arrivé à la fin, il lui dit :

— Tu vois, Toto, le loup a mangé l'agneau, parce que celui-ci n'était pas sage.
 Toto réfléchit un instant et s'écrie :
 — Bah ! qu'est-ce que ça fait !... Si le pauvre agneau avait été sage, c'est nous qui l'aurions mangé !...

— Sapristi ! dit Berlureau à sa femme, j'ai oublié mon rendez-vous de ce matin ! Je t'avais pourtant dit de m'y faire penser.
 — J'y ai pensé, mon ami. Mais j'attendais que tu m'en parles pour te le rappeler.

Nos bons ivrognes.
 Bec-Salé apprend que Pitanchard vient d'avoir une attaque de goutte.
 Ah ! fait-il, c'est bien son tour ; il l'a attaquée tant de fois !

Duflanquin, chirurgien-dentiste bien connu pour ses maladresses, a un domestique plein de tact.
 Quand un patient entre dans le salon d'attente, le larbin murmure en s'inclinant :
 — Qui aurai-je la douleur d'annoncer ?



— Tiens ! c'est vous, baron... je vous croyais mort !
 — Oh ! Madame, si j'étais mort, je serais au moins en deuil.

Au Palais :

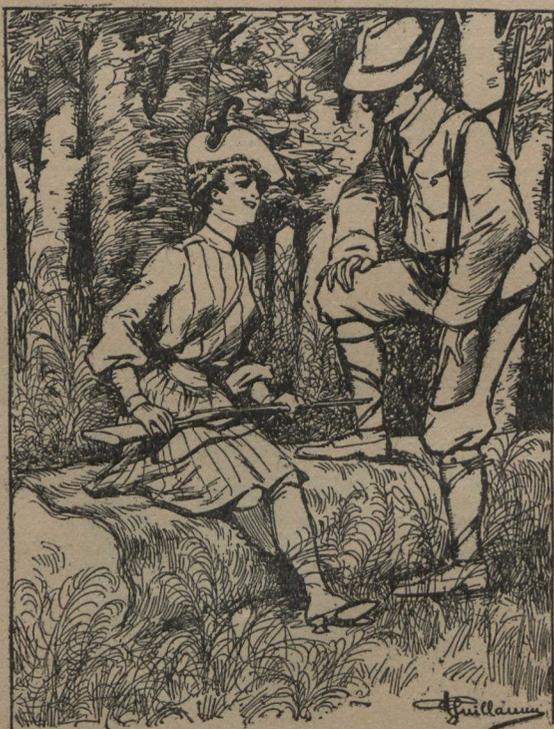
— Accusé, votre profession ? — Jardinier.
 — Quel mobile a pu vous faire préférer à la greffe des rosiers le greffe de la cour d'assises ?

On plaide une affaire des plus ardues, la discussion est très animée. Un des avocats, à bout d'arguments, reproche à son adversaire son inexpérience.

— Sachez, jeune homme, s'écrie-t-il, que je suis à cheval sur le Code !
 — Ah ! diable ! prenez garde alors, mon cher confrère, il faut se défier des bêtes que l'on ne connaît pas.

Ballandart, quand il n'est pas gris comme un sonneur, a des réflexions ultra-philosophiques. C'est ainsi que l'autre jour il investissait l'hôtelier dont il est le client le plus fervent :

— Savez-vous à quoi vous aboutissez, lui expliquait-il, avec votre commerce de boissons alcooliques ? Tout simplement à faire un imbécile avec de l'esprit !



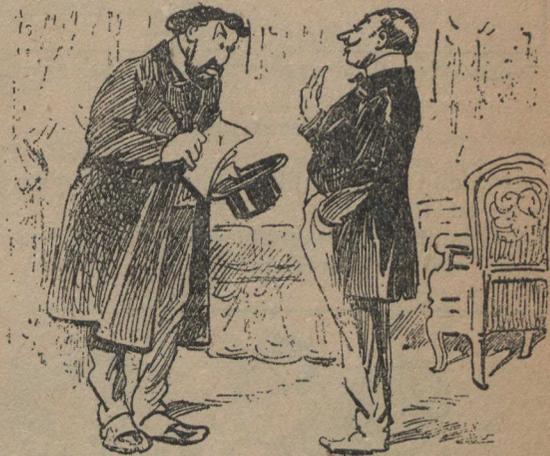
— Nous sommes brouillés parce qu'un jour, j'ai tiré sur lui, le prenant pour un marcassin...
 — Vous l'avez blessé ?
 — Non... c'est lui qui s'est blessé de ma méprise.

Un affreux chenapan, inculpé d'avoir dérobé une montre, est acquitté sur la plaidoirie de M. X... , une des lumières du barreau. En sortant à la correctionnelle, il dit à son défenseur :

— Je vous remercie bien... et je vous demande un conseil.
 — Lequel ?
 — Puis-je la porter ?
 — Quoi ?
 — La montre, parbleu ?
 — Comment ! vous l'aviez prise ?
 — Certainement ! Sans cela, où serait votre mérite ?

— Décidément, Berlureau est insupportable avec sa façon de se moucher si fort.
 — Mais il est enrhumé du cerveau.
 — Ah ! c'est une circonstance... éternuante !

Le docteur Z... taquine la rime.
 — Que voulez-vous ? faisait-il devant notre confrère B... , c'est pour tuer le temps.
 — Comment ! vous n'avez pas assez de nous !



— Vous savez que vous êtes déjà mon débiteur !
 — Ah ! Monsieur, je n'oublierai jamais ce que je vous dois !
 — Oui, mais vous ne me le payez jamais.

La logique de Bébé

— Papa, pourquoi qu'il tombe de la pluie ?
 — C'est pour faire pousser les choux, les carottes, etc.
 — Alors, pourquoi qu'il pleut dans la cour où il n'y a pas de tout ça ?

Délicieuse "calinotade" d'une de nos plus charmantes artistes :

— Superbes, lui disait hier une de ses amies, superbes les "Pensées" de Pascal !
 — Vraiment ? Tu m'indiqueras l'adresse de ce fleuriste...

Nous connaissons les noces d'argent, les noces d'or. En voici de nouvelles :

Entendu hier, au Palais :
 Un des plus vieux avocats rencontre un jeune confrère.
 — Je vous serre la main et m'enfuis, dit-il, je suis prié à dîner par quelques amis. C'est, en effet, aujourd'hui, le cinquantième anniversaire de mon entrée au barreau.
 — Ah ! très bien, dit le jeune avocat... Vos noces de platine !

Un malin dînait un jour chez une personne de sa connaissance. Lorsqu'on en fut au dessert, on servit un grand fromage de Roquefort.

— Où l'entamerai-je ? demanda notre homme.
 — Où vous voudrez, répond le maître de la maison.
 Là-dessus, le malin, appelant un des domestiques qui servaient à table.
 — Portez, dit-il, ce fromage chez moi, je l'entamerai à la maison.



— La chasse, voyez-vous, c'est un véritable duel !
 — Oui, mais ne croyez-vous pas qu'entre le lapin et vous la lutte ne soit pas trop inégale ?

POUR RIRE



Le moment propice.

— Quelle désagréable habitude que tu as de parler en dormant !

— C'est le seul moment où tu me laisses la parole, alors j'en profite.

Les parents indulgents

— Eh bien ! mon père Martin, ce paresseux de fils, en êtes-vous plus satisfait à présent ?

— Ma foi ! vous savez, le gaillard, il continue à gagner son pain à la sueur de mon front !

Nos bons domestiques

Madame vient d'engager une nouvelle bonne. Et elle la prévient :

— Nous prenons notre premier déjeuner le matin, à huit heures...

— Bien, madame..., répond la soubrette : mais si je ne suis pas descendue exactement à l'heure, que madame veuille bien ne pas m'attendre pour commencer !...

Joli mot d'enfant

Bébé a une affection de la vue.

Sa mère le soigne avec amour, et comme elle remarque qu'un des yeux du pauvre petit est fermé et laisse tomber des larmes :

— Pourquoi ton oeil pleure ? lui demande-t-elle.

— C'est parce qu'il ne te voit pas, répond Bébé.

Entre amies :

— Ah ! ma pauvre amie, je prends une grande part à votre douleur, un mari si bon, si dévoué !

— Oui, le pauvre chéri, il était le modèle des époux, un tel malheur est toujours bien grand, car on sait qui on perd, mais on ne sait jamais qui on retrouvera.

A bord d'un transatlantique :

— Garçon, qu'y a-t-il pour déjeuner, ce matin ?

— Du gibier.

— Quel gibier ?

— Du lapin.

— Du lapin sur un navire !...

Alors c'est sûrement un lapin de carène !

Deux bohèmes lisent le menu du jour affiché à la porte d'un restaurant. Soudain, l'un interrompt sa lecture :

— "Dindonneau braisé..." Tu aimes ça, toi, le dindonneau braisé ?... questionne-t-il son camarade.

Et l'autre, avec une douce philosophie :

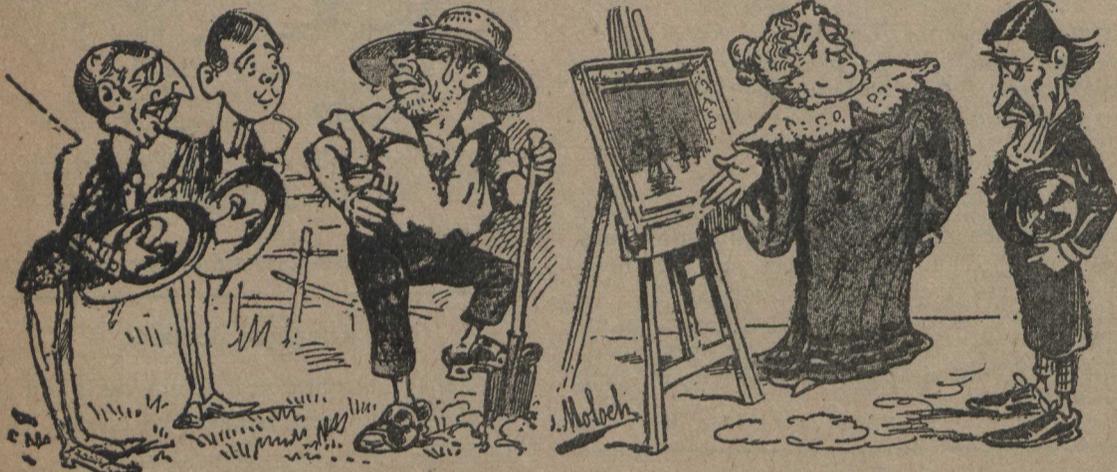
— Ma foi, j'sais pas... j'en ai jamais mangé... faute de braise !...

Le mot de la fin

Entre intimes :

— Voyons, que vas-tu donner à ta femme pour ses étrennes ?

— Ma foi, je ne sais pas encore... Je cherche quelque chose qui puisse m'être utile.



— Vous avez fait annoncer, monsieur, que vous aviez semé des oeufs de harengs saurs... Qu'est-il venu ?

— Il est venu... des imbéciles pour voir la récolte.

— C'est un tableau peint par mon neveu qui est officier de marine.

— Oui, oui... On voit bien que c'est une oeuvre de peintre de bâtiments.

L'esprit d'autrefois

Quand Henri IV était d'humeur joyeuse — et c'était souvent, — les personnages les plus graves, les plus "collet monté" de sa cour n'étaient pas à l'abri de ses plaisanteries.

— Voyons, monsieur de Bassompierre, dit-il certain matin à son ambassadeur en Espagne, momentanément à Paris : contez-nous votre entrée à Madrid.

— Sire, je m'en fus sur un tout petit ânon qui...

— Ah ! ah ! ah ! s'écrie le roi, le joyeux spectacle : un grand âne sur un petit baudet !

Mais M. Bassompierre de répliquer :

— Sire, je représentais Votre Majesté !

Au bureau de placement :

— J'ai à vous offrir, madame, un excellent cuisinier.

— Où a-t-il servi ?

— Nulle part encore, c'est une primeur...

— Mais où a-t-il appris son métier ?

— A l'École des Hautes Études Sauciales.

Monsieur lit dans son journal :

Dans leur dépêche, les Japonais accusent 3 hommes tués et 60 blessés..."

Interrompant sa lecture, il s'indigne :

— Accuser ainsi des malheureux, dit-il, faut-il être lâche !

Un homme en vue, de la famille de Calino se plaint d'être importuné par de nombreux quémandeurs d'autographes.

— Si cela continue, fait-il, je serai obligé, pour donner satisfaction à tout le monde, d'acheter une machine à écrire !

Au restaurant :

— Que dites-vous de la guerre récente ?

— Enormément de choux.

— Je ne vous demande pas ce que vous désirez comme légumes, mais ce que vous pensez de la guerre.

— Eh bien, je vous réponds : "énorme et mandchoue."



— C'est un fou qui a déjà tué 22 personnes, mais il paraît beaucoup plus calme depuis ce matin : on va pouvoir le remettre en liberté.

Conseil de Taupin à son fils qui vient d'atteindre sa dix-huitième année :

— Mon fils, fais en sorte de ne jamais voir les maisons de prêt que de loin.



— Décidément, voyez-vous, vicomte : Quand on est bête, c'est comme...

— Oui, oui, je sais... C'est comme quand on est mort... c'est pour la vie...



— Déshabitez-vous donc, mademoiselle, d'employer ce style ampoulé, on doit écrire comme l'on parle.

— Ben, alors... M'sieu... celles qui parlent du nez ?

POUR RIRE

Les "Gratteurs de Ciel"

Les Américains, dont l'audace est proverbiale, se sont forgé un langage imagé, original et expressif, bien fait pour résumer en quelques mots les applications les plus extraordinaires de leur génie inventif.

On sait que, dans certaines agglomérations des Etats-Unis, à New-York, Chicago, Boston, Saint-Louis, Baltimore, les maisons atteignent des hauteurs inconnues chez nous. Elles se découpent sur l'horizon enfumé de ces cités industrielles comme d'immenses pointes qui menaceraient le ciel. C'est pourquoi Jonathan les a appelées "sky-scrapers", mot qui signifie exactement "gratteurs de ciel".

Le "Baltimore Sunday" nous apprend

done le dire à sa mère et vous vous ferez "remettre à votre place" de la belle manière.

Une voisine a interrogé hier la maman de la nouvelle pianiste.

—Eh! bien, mame Chut, et votre demoiselle? Ça marche-t-il son piano?

—Si ça marche, mame Boule! Mais pas plus tard que ce matin le professeur lui disait: — Vlà que vous êtes encore en avance de plus de six mesures, mamzelle.

Un Japonais à l'huile

Nous croyons avoir le monopole de la politesse; nous nous figurons même être plus polis que les autres peuples civilisés. Nous sommes distancés par les Japonais

Donnant, donnant

M. Rapinaud, digne petit-fils d'Harpa-gon, ne consent pas facilement, bien qu'il soit très homme du monde, à délier les cordons de sa bourse.

C'est ainsi qu'il juge peu naturelle l'habitude qu'ont nos concitoyens de payer leurs médecins.

Plus pénétré que jamais de son idée à ce sujet, il s'en fut, l'autre soir, surprendre à l'apéritif son ami, le docteur Pingard, un joyeux Esculape pas poseur pour un sou.

—Docteur, lui dit-il, de son ton le plus mielleux, qu'absorbez-vous?

—Je n'absorbe pas, je réabsorbe.

—Ah! le gaspilleur! ne put s'empêcher



A Cuba — (Le parti de Palma et celui des insurgés se donnant la main) Attention! voici l'oncle Sam déguisé en policeman.



Aux Etats-Unis — Bryan, prêt à lâcher le fer trop rouge des chemins de fer.

Macauley dans le World.

Bradley dans le News.

qu'une richissime compagnie d'assurances entreprend la construction d'un "sky-scraper" qui défilera toute concurrence. Cette maison modèle n'aura pas moins de cent étages et, comme on a enregistré le fléchissement de l'acier simple à partir de quarante étages, elle sera entièrement construite en ciment armé. Quant à la pierre ordinaire, elle ne saurait supporter l'oscillation inhérente à une telle masse.

Vingt-quatre "lifts" (ascenseurs) desserviront jour et nuit cet immeuble géant. Chaque appartement sera pourvu d'un garage pour automobiles. Les voitures monteront par ascenseur de la rue à chaque étage de la maison, ainsi que cela se pratique déjà, du reste, dans quelques garages parisiens. Enfin, toutes les commodités seront accumulées sur chaque palier, boutiques de coiffeurs, marchands d'épices, boulangeries, etc. Sur le haut de ce vaste caravansérail, un square suspendu sera aménagé pour l'agrément des enfants et de leurs mères.

C'est bien fait pour lui, aussi

Perdrix s'en allait, le nez au vent, les mains dans les poches et la bouche arrondie quand il aperçut Chou, son ami. Et Perdrix resta glacé d'épouvante. Eh! quoi, cet homme triste, ce vieillard avant l'heure, ce pauvre garçon, c'était Chou, le joyeux Chou, l'irrésistible Chou, qu'il avait toujours connu le sourire aux lèvres?

Perdrix s'élança, rattrape Chou, le serre sur sa poitrine et lui demande bien affectueusement:

—Qu'as-tu, mon pauvre vieux Chou, tu es complètement changé, mais pas à ton avantage!

—Ah! mon pauvre ami!

—Quel soupir! Qu'as-tu donc? parles?

—VeuX-tu de l'argent?

—Merci, Perdrix, tu as un coeur d'or. Tu sauras tout: je suis marié.

—Eh! bien, c'est heureux ça! Qui as-tu épousé?

—Il y a dix mois, j'ai épousé ma bonne.

—Tiens, tiens... et maintenant?

—Je la trouve mauvaise.

A l'heure ou à la course??

Mamzelle Chut prend des leçons de piano. Ainsi en a décidé Madame sa mère qui, sans être très, très distinguée, aime cependant les beaux-arts. Peut-être mamzelle Chut ne montre-t-elle pas des dispositions très brillantes pour la musique, mais allez

sur ce chapitre-là. En voici un exemple typique:

Un bourgeois de Tokio vient, vêtu de ses habits de grand gala, rendre visite à un autre bourgeois de la même ville. Quand il arrive chez son hôte, il est introduit dans la haute salle du logis au moment où, dans la galerie supérieure un rat se divertissait en plongeant son museau dans une jarre d'huile mise là pour être tenue au frais.

Naturellement, le bruit que fait le visi-

de murmurer Rapinaud.

Et plus haut, avec son plus engageant sourire:

—Je voulais dire, docteur, que réabsorbez-vous?

—Ce sera un amer menthe, simplement.

—Mais ce n'est pas tout, mon cher, ajouta Rapinaud après avoir payé d'avance pour n'y plus penser. Je suis malade, très malade.

Et là-dessus, d'une voix laetante, il conte sa neurasthénie, ses rhumatismes, ses insomnies, sa goutte, et bien d'autres malaises encore à son ami de la Faculté.

Celui-ci qui voit venir son homme écoute tout en clignant de l'oeil d'un air malin.

—Eh bien, docteur, que me conseillez-vous?

—Une consultation, mon cher, qui ne vaut qu'un louis chez moi.

L'avare court encore.

Cruauté

Mme X... toujours jeune, arrivait après 11 heures, à une soirée intime.

—Comme vous venez tard, ma toute belle! lui dit la maîtresse de maison, d'un ton de reproche amical.

—Vous me voyez toute contrite, répond Mme X... mais j'ai une femme de chambre qui est d'une lenteur désolante. Croyez-vous qu'elle met plus d'une heure à me coiffer!

—Ce qu'il y a de consolant pour vous, riposte une amie, c'est que vous pouvez aller vous promener pendant ce temps-là!

Le comble de la distraction

Un trait, dit "le Cri de Paris", de la distraction légendaire de Mommsen qui, comme on sait, n'a pas reconnu, un jour, dans la rue, un de ses propres enfants.

L'anecdote est authentique et date d'il y a quelques mois à peine. Mommsen, sortant de l'Université, rencontre un ami qui s'empresse de lui présenter ses respects.

—Comment vous portez-vous, cher maître?

—Pas trop mal, mais, depuis ce matin, je constate que je boîtie. Voilà ce que c'est le grand âge... La goutte... les rhumatismes...

L'ami ne put s'empêcher de rire. Il avait vu Mommsen venir de loin et le grand savant allemand s'était avancé en marchant avec un pied sur le trottoir et l'autre sur la chaussée. On boiterait à moins.



Guillaume II (s'adressant à la France, l'Angleterre, la Russie et l'Italie): Ne voulez-vous pas me laisser jouer?

La Silhouette (Paris)

teur en entrant effraye le rat et le dérange. Le rat s'enfuit et renverse, en partant précipitamment la jarre d'huile qui tombe de toute sa force et de tout son poids sur la tête du visiteur. Le visiteur est tellement inondé d'huile qu'on le prendrait pour une sardine sortant de sa boîte. A ce moment, se présente le maître de la maison qui entend le visiteur se confondre en excuses: "Comme j'entraîs, dit-il, sous votre honorable toit et m'asseyais dans votre honorable appartement, je dérangeai très involontairement un honorable rat qui renversa votre jarre d'huile sur mes misérables vêtements, ce qui excusera mon triste aspect en votre honorable présence".

Lequel d'entre nous en pareil cas, n'aurait donné de vifs signes d'impatience?

Un bienfait pour le beau sexe!



Poitrine parfaite avec les **POUDRES ORIENTALES** les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une botte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix.
Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue, Sainte-Catherine, Montréal
Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

L'ivrognerie est une Maladie

La raison et la science s'accordent à dire que la soif irrésistible qui s'empare d'un homme qui a fait un abus des liqueurs enivrantes et le porte à boire toujours d'avantage jusqu'à ce qu'il devienne un ivrogne invétéré est une maladie périodique.



La nature a voulu qu'à toute maladie il y eût un remède.

LE REMÈDE DU PÈRE MATHIEU

employé selon les directions guérira positivement les cas les plus rebelles d'alcoolisme.

Dès les premières doses, l'on éprouve un sentiment de bien-être et de soulagement par tout le système, comme si celui-ci ressentait déjà l'influence d'un meilleur genre de vie. Jamais plus de trois bouteilles ne sont nécessaires pour accomplir un soulagement radical et une guérison permanente.

L'estomac le digère facilement, et par suite, les malaises et les insomnies disparaissent. C'est un tonique puissant un stimulant naturel. C'est le traitement le plus économique connu.

Prix: \$1.00 la bouteille, ou 3 bouteilles pour \$2.50. Expédié franco sur réception du prix.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE LTEE
97, rue St-Christophe, MONTREAL



Plus de Poudres ... ni de Fards

EMPLOYEZ LA

MOUSSE DE MER

Cette substance incomparable qui nettoie, blanchit et donne à la peau l'apparence de la jeunesse.

Les Poudres de Toilettes, crèmes et autres préparations semblables cachent les défauts de la peau.

La MOUSSE DE MER les détruit et les fait disparaître.

La MOUSSE DE MER prévient et guérit les gerçures et crevasses et est un spécifique contre toutes les maladies de la peau, telles que masque, taches de rousseur, rides prématurées.

Rien n'égale ce produit de la nature pour développer le buste et raffermir les chairs.

ESSAYEZ-LE

Prix: 25 cts la boîte. Expédié franco sur réception du prix.

Société Hygienne Franco-Canadienne

MONTREAL, Canada.

Laboratoire, 7 rue Boule, Paris.

POUR LA CHASSE

Il vous faut un bon fusil, nous en avons pour tous les goûts et de tous les prix. — Nous recommandons cependant aux amateurs économiques notre

Fusil à un coup

Canon choké, acier garanti pour poudre sans fumée

CALIBRE 12

Prix spécial, \$4.00

Expédié à N'IMPORTE QUELLE ADRESSE en Canada SUR RECEPTION DU PRIX.



Beauvais Freres
316 RUE S^T LAURENT



LA CUISINE DE MADAME



Entrecôte à la tonnelière

L'entrecôte est ainsi nommé, parce que c'est un morceau de boeuf pris entre deux côtes, large et plat. Il est généralement trop mince et trop gras; ces deux défauts le déprécient au point qu'on ne le fait que très rarement figurer sur le menu du déjeuner, seul repas où il peut être servi convenablement. C'est pourtant un vrai régal d'amateur; la viande, prise dans cette partie du boeuf, a du goût et du jus.

La difficulté pour le bien cuire réside: 1o dans son défaut d'épaisseur, qui le fait "se gondoler" sur le grill; 2o dans la par-

tie grasse, qui se trouve dans le milieu. Ceci établi, il est facile de supprimer ces deux inconvénients. Comment: Le voici:

Faites-vous détailler par le boucher un entrecôte épais; coupez-le par le milieu, en travers, dans sa partie la plus large, en divisant la graisse également. Vous verrez que dès lors il est facile de le cuire à point.

Veau à la royale

Cette manière d'accommoder le veau est d'une grande ressource pour une tablée nombreuse. En effet, pour que ce plat soit réellement bon, il faut une forte pièce de viande de cinq à six livres au moins, en un bloc carré, sans peau ni graisse. La partie de l'animal la plus favorable est dans le côté le plus épais du cuissot.

La viande ayant été bien "parée", on la fait revenir sur toutes ses faces dans le la bonne huile. Pendant ce temps, on prépare une farce, en hachant une livre de champignons avec 1 once et demi de mie de pain rassis (pain de la veille, et non plus vieux, ni plus frais), une ou deux gousses d'ail, persil, sel, poivre, et trois cuillerées à soupe d'huile d'olive; selon le goût, on peut remplacer l'ail par l'échalote.

Quand le veau est bien doré, on le place dans une daubière; on garnit le dessus avec

la farce, et on laisse cuire pendant six heures, l'appareil étant hermétiquement fermé avec son couvercle; cette cuisson doit, au surplus, être faite à tout petit feu, bien régulier. Pendant toute la durée de cette cuisson, on ne touche pas le veau; mais on l'arrose de temps en temps d'une cuillerée à soupe de bouillon chaud, dont on a une petite casserole pleine, tenue au chaud sur le coin du fourneau ou sur de la cendre chaude.

Pour faciliter l'enlèvement du veau une fois qu'il sera cuit et assurer son transport intact sur le plat de service, il est utile, avec de le mettre dans la daubière, de placer au fond de cet ustensile deux petits tasseaux en-bois blanc, d'une épaisseur d'un pouce environ. Cette précaution n'a l'air de rien; mais vous verrez à la fin comme elle rend service! Après la cuisson, on glisse deux écumeurs dans l'intervalle que ces tasseaux ont ménagé entre la viande et le fond de la daubière; alors, avec une facilité extrême, on soulève, tout doucement le morceau de veau, sans déranger le moins du monde la garniture de farce du dessus, et on le transporte ainsi sur le plat de service, préparé très chaud.

Si la sauce était trop claire ou trop abondante, vous la laisseriez réduire pendant quelques instants (le veau étant tenu au chaud dans le four), et vous la lieriez avec une pincée de féculé. Il ne reste plus qu'à la verser dans une passoire à sauce ou un petit tamis, que vous tenez sur le plat, un peu au-dessus de la garniture de farce, de façon à ne pas déranger celle-ci.

Servez le plus promptement possible, sans oublier des assiettes chaudes.

RECETTES UTILES

Pour conserver la solution de gomme arabique

La colle ordinaire, dont on a besoin à tout instant, est faite en général de gomme arabique fondue dans l'eau.

Son principal défaut est de devenir acide et de perdre ses propriétés en se liquéfiant. Il est facile de prévenir cette décomposition en y ajoutant une très petite quantité de sulfate de zinc pur. La colle ainsi traitée se conservera bonne pendant longtemps.

Destruction d'insectes dans les boiseries

Frotter tout le bois avec un encaustique à la cire, dans lequel on ajoute du sulfure de carbone. La valeur de ce liquide pénètre dans les trous des vers, tandis que la cire en bouche l'ouverture; les insectes sont ainsi asphyxiés. L'odeur désagréable du sulfure disparaît très rapidement.

Altération des fromages

Les fromages gagnent en saveur par la conservation. Cependant il ne faudrait pas croire que cette amélioration est indéfinie. Le fromage doit être consommé dès qu'il a atteint le franc goût qui caractérise chaque espèce. Si on le conserve trop longtemps, il perd de ses qualités et s'altère peu à peu. On s'aperçoit aisément de cette dégénérescence, à laquelle on peut remédier en plongeant le fromage dans de bon vin blanc. Après une heure ou deux d'immersion on le fait égoutter et sécher à l'ombre et à l'abri des poussières et des mouches.

Fleurs de mousseline

Avec de la mousseline de soie demi-apprêtée il est possible, à des mains un peu adroites, de faire de très jolies fleurs. Commencez par couper dans votre mousseline quatre petits cercles de 3/8 de pouce de diamètre, quatre de 2 pouces et quatre de 2 pouces 3/4. Repliez tous ces morceaux séparément, de façon à en former autant de demi-cercles, et froncez la partie arrondie. Vous aurez vos pétales.

Faites une boulette d'ouate grosse comme un pois, et enveloppez-la d'un morceau double de mousseline, puis, saisissant vos pétales, vous les cousez sur cette pelote minuscule, en mettant les plus petits les

premiers. Après ces diverses opérations, votre fleur sera bien avancée et aura déjà bonne tournure. Il ne reste plus qu'à la compléter en y ajoutant des étamines et un pistil formés de petits bouts de cordonnet de soie de 3/8 de pouce munis d'une perle de cristal à chaque extrémité, ainsi qu'une queue entourée d'un petit ruban vert clair.

Préparation pour enlever les taches

Voici une liqueur facile à préparer soi-même, et dont on obtiendra les meilleurs résultats: Faire fondre dans une chopine d'alcool, une demi-livre de savon blanc râpé. D'autre part, faire dissoudre une once de carbonate de potasse dans de l'eau. On rassemble les deux mélanges et on filtre. Les taches, même anciennes, frottées avec cette préparation et rincées à l'eau tiède, s'enlèveront facilement.

Contre les vers blancs

Pour se débarrasser des vers blancs, semez dans vos plantations attaquées de préférence, et de place en place, des graines de pimprenelles. Aussitôt que les plantes auront pris un certain développement, les vers blancs se groupent autour des pieds de pimprenelle, et il est facile de les détruire. On obtient, par-ait-il, le même résultat avec des salades ou des fraisiers.

Contre les névralgies

Les névralgies, ou douleurs nerveuses, sont des plus pénibles. Certaines mêmes sont atroces. Quel remède apporter à ce mal? Voici la recette d'une pommade avec laquelle on frictionnera légèrement la partie malade, et qui donnera de bons résultats:

- Extrait d'aconit. 3 grammes
- Ammoniaque. 3 gouttes
- Vaseline. 12 grammes

Se servir d'un morceau de flanelle.

Les torchons qui laissent du duvet sur les verres

Les torchons un peu usés laissent sur les verres qu'ils servent à essuyer des duvets très difficiles à enlever complètement. Cela est si désagréable qu'on préfère le plus souvent réserver ces torchons à un au-

tre usage et à n'en employer que des neufs pour la verrerie. Il n'en serait pas ainsi si l'on avait soin de laver les verres dans de l'eau tiède et de les essuyer avant qu'ils soient refroidis.

Madère factice

Bien entendu cette imitation de madère ne saurait remplacer le madère véritable mais il en a le goût et de plus c'est une boisson saine qui n'offre aucun des inconvénients de la plupart des produits de fantaisie. Vous le préparerez de la manière suivante: mettez dans une bassine:

- Vin blanc. 5 pintes
 - Sucre candi. 500 grammes
 - Figues sèches coupées. . . 500 grammes
 - Rhubarbe. 2 grammes
 - Fleurs de sureau sèches. . 40 grammes
 - Aloès succotrin. 0 gr. 1
- Placez sur le feu, laissez bouillir une minute, puis faites refroidir, filtrez et mettez en bouteilles.

Ivrognerie Guerie

COMMENT UNE MONTRÉLAISE GUÉRIT SON MARI DE L'IVROGNERIE AVEC UN REMÈDE SECRET.



"Je tiens à vous dire que le remède "Samaria" a guéri mon mari de son ivrognerie et si vite, si aisément, que j'en suis étonnée. Que je suis heureuse d'avoir eu confiance et d'avoir écrit pour un échantillon gratuit! Cet échantillon que vous m'avez envoyé a mis un frein à sa passion, et avant que j'eusse fini de lui faire prendre le traitement complet que j'ai fait venir ensuite, il était guéri pour de bon. Je lui ai administré dans son thé votre remède sans goût et sans odeur, et il ne s'en est pas aperçu. Je veux que d'autres le sachent et vous prie de publier ma lettre. La santé de mon mari est meilleure, sous tous les rapports."

Paquets gratuits, et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée. Correspondance confidentielle. Adressez: THE SAMARIA REMEDY CO., 55 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.

... LES ...

Essences Culinaires de Jonas

sont recommandées par les chefs les plus célèbres

elles sont en usage dans les principaux hôtels et restaurants de l'Atlantique au Pacifique. Si vous voulez un bon dessert employez toujours les

Essences de Jonas

Jolis dessus de Canapé

Un joli et artistique dessus de canapé non seulement ajoute à la beauté de votre chambre, mais protège le canapé contre l'usure.

Ces dessus sont surtout d'utilité pour les salons, les bibliothèques et boudoirs.

Ils ajoutent à ce qui les entoure une richesse et une beauté qui plaisent beaucoup.

La plupart des dessus sont orientaux et turcs, en couleurs riches et vives.

Les couleurs sont si parfaitement variées qu'elles s'harmonisent avec n'importe quel ton de couleurs.

Les dessus sont sans envers. Quelques-uns sont frangés tout autour, chez d'autres seuls les bouts le sont.

Faits en grands et convenant à tous les canapés.

Quelques-uns de ces dessus sont suffisamment pesants et épais pour servir comme rugs.

Les prix sont de \$3 à \$9.80, moins 10 p. c.

Venez les voir.

Ne craignez pas d'être obligé d'acheter.

RENAUD, KING & PATTERSON

Coin des rues Guy et Ste Catherine.

Masque, Rousseurs, Rides, Boutons A TETE NOIRE

et toutes taches autres que celles de naissances positivement enlevées avec le

LAIT DES DAMES ROMAINES

Surnommé "Nourriture de la Peau" LAIT DES DAMES ROMAINES.

\$50.00 de récompense à quiconque ne roussit pas.

Par son action nutritive et antiseptique sur l'épiderme, il guérit infailliblement les Eruptions, Boutons, Démangeaisons et toutes autres maladies de la peau.

Pour la toilette journalière, il embellit, adoucit et parfume la peau mieux que les meilleures poudres, eaux ou vinaigres de toilette. A Paris, on le rencontre sur le bureau de toilette de toute femme élégante ainsi que sur les tablettes de tout bon figaro. Partout 50c la bouteille ou adressez COOPER & CO., Dépt. 50, Montréal, Aux Etats-Unis: GEO. MORTIMER & CO., 247, Atlantic Ave, Boston, Mass.

Réparation de meubles

Organisation toute spéciale pour réparer rapidement les ameublements de salon, sofas, fauteuils, matelas, etc., que nous remettons complètement à neuf, avec des étoffes solides et de bon goût.

Confection de Rideaux et Draperies, 20 années d'expérience à Paris.

F. DUFOUR

395 Ontario Est, coin St-Hubert Tél. Bell EST 3386

Bibliographie Canadienne

Monographie de la Paroisse de St Romuald d'Etchemin, par l'abbé Benj. Demers, ancien curé. Ouvrage édité par M. J. A. K. Laflamme, imprimeur de Québec.

Nous avons le plaisir d'accuser réception de cette très intéressante monographie, fouillée de main de maître par un homme de lettre, doublé d'un ecclésiastique très au courant du sujet traité. Monsieur l'abbé Demers, enfant de la paroisse à laquelle il vient de consacrer le plus beau monument qu'il ait pu offrir aux lieux où s'écoulèrent ses premières années, mérite nos plus sincères félicitations pour la belle oeuvre qu'il vient de livrer au public.

La monographie de St Romuald d'Etchemin offrait un attrait tout spécial de traçage consciencieux que l'abbé Demers, aussi consciencieux que l'est l'abbé Demers, aussi sage sa plume érudite, en a-t-il fait une page historique des plus louables dans l'histoire détaillée des centres canadiens.

St Romuald d'Etchemin qui est une des plus vieilles paroisses de la Nouvelle-France, a été le berceau de plusieurs familles fort honorables dont les noms se sont répandus dans tout ce pays. Traitant de l'origine de sa paroisse, de sa fondation à nos jours, l'abbé Demers fait montre dans son oeuvre toute récente d'un amour tour à tour filial et mystiquement paternel, bien fait pour toucher le lecteur. Si nous ne craignons de déflorer les pages historiques dont nous parlons, nous en ferions un bref résumé. Mais, comme ce résumé serait forcément bâclé dans le hâte d'une rédaction de revue attendant la copie à heure fixée, nous préférons rester sur la bonne impression que nous a faite la lecture de la monographie de St Romuald, et laisser au lecteur d'en savourer à son tour les délicates pages.

Le plus bel éloge que nous puissions faire à M. l'abbé Demers de son travail, c'est que nous souhaitons ardemment que chaque paroisse de ce pays possède sa monographie, aussi bien faite, et aussi attrayante que celle qu'il livre au jugement du public et des érudits. De telles monographies seraient un trésor inappréciable aux yeux des futurs historiens du Canada.

Terminons en faisant remarquer qu'à la monographie de la paroisse de St Romuald d'Etchemin est annexée une carte détaillée, et que l'ouvrage est illustré de gravures en taille-douce faites par la Montreal Photo Engraving Co. Malheureusement l'impression n'a pas toujours rendu fidèlement le fini des clichés de cette excellente Cie de photo-gravure.

"LA PICARDIE"

La compagnie générale transatlantique possèdera bientôt un nouveau paquebot rapide, "La Picardie".

Ce navire moderne est sur les chantiers de St Nazaire, où "La Provence" a été construite. Il entrera en commission au printemps de 1908. Ses machines auront une force de 40,000 chevaux-vapeur, et il pourra faire la traversée en 5 jours et demi à raison de 24 noeuds à l'heure.

Les machines de "La Provence" ont une puissance de 30,000 chevaux-vapeur.

La compagnie promet que le nouveau paquebot sera plus luxueux encore que "La Provence" et "La Savoie". C'est dire que "La Picardie" ne sera inférieure à aucun bateau de la ligne allemande et de la ligne Cunard, qui passent pour avoir les plus beaux steamers actuellement en service.

"La Picardie" aura 695 pieds de long. Elle voyagera entre le Havre et New-York.

Le printemps prochain, la Compagnie Générale Transatlantique possèdera deux autres steamers, le "Chicago" et le "Boston" qui ne transporteront que des passagers de deuxième et d'entrepont.

"La Gascogne" voyagera désormais entre Gènes, Marseille et New-York.

Journal de la Jeunesse. — Sommaire de la 1764e livraison, 22 sept. 1906. — Madeiroiselle Olulu, par H. de Charlieu. — Echange de bons procédés. — Dentelle mécanique et dentelle à la main, par L. Viator. — Le Forban noir, par Pierre Maël. — Le Paon, par H. Norval. — La Fourchette, par Eric Ardol. Abonnements: France: Un an, 20 fr. — Six mois, 10 fr. Union Postale: Un an, 22 fr. — Six mois, 11 fr. Le numéro: 40 centimes. — Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

La Revue Hebdomadaire. Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du Catalogue des primes de librairie, 26 francs de livres par an.

L'Instantané, partie illustrée de la "Revue hebdomadaire", tiré chaque semaine sur papier glacé, peut être relié à part à la fin de l'année. Il forme deux volumes de 300 pages. Pour tous les abonnés de notre revue, 15 francs par an au lieu de 20, payables en deux semestres de 7 fr. 50.

A TRAVERS LE CANADA

(Suite)

La culture de la vigne est aussi très répandue dans la péninsule et les deux Essex. La moyenne de la récolte est d'environ quinze millions de livres par année. Une grande partie de ce raisin est employée à la fabrication du vin canadien.

Les districts de Burlington et de Oakville sont renommés pour la production des pommes, des poires, des prunes, des pêches, des fraises, des framboises, des cerises, des gadelles et des groseilles. L'on trouve des établissements de conserves dans toute cette région, et les fruits ainsi conservés sont expédiés sur les marchés de l'Est et de l'Ouest.

Le gouvernement provincial a fondé et maintient à ses frais un collège d'agriculture et une ferme expérimentale où les élèves reçoivent non seulement l'éducation technique de l'agriculture, mais encore l'entraînement physique.

* * *

En parlant d'Ontario, il ne faut pas oublier de mentionner, en peu de mots, les attractions que cette province offre aux amateurs de chasse et de pêche. Les stations balnéaires sont innombrables dans ces régions, couvertes en partie de lacs et de rivières, sans compter les forêts de la section nord, où le gibier à poil et à plume abonde, en dépit des massacres qu'on en fait tous les ans.

Le point de départ du touriste est tout indiqué. Les chutes Niagara sont sur la route. Il est impossible de décrire le spectacle unique offert par cette masse d'eau qui se précipite dans un abîme sans fond. Je me rappellerai toujours la sensation que j'éprouvai aux deux-tiers environ de l'escalier conduisant au pied du fer à cheval, du côté américain. La nappe d'eau m'attirait invinciblement vers elle, et sans un camarade, moins impressionnable que moi, sans doute, je descendais jusqu'au gouffre bouillonnant à une trentaine de pieds plus bas. Je ne voulais jamais y retourner, et me contentai par la suite, de contempler les chutes du haut de la falaise. Une heure de chemin de fer, le long de la rivière Niagara, toujours grondante, cascade, roulant des montagnes d'eau sur tout son parcours entre deux blocs de granit d'une élévation d'au moins cent pieds, nous conduit à Lewiston, dans l'Etat du Maine. La traversée du Lac Ontario, 45 mille, en bateau, est très agréable. L'on voit en passant, le monument Brock, élevé sur la pointe de la péninsule, tout près du vieux fort Niagara, en ruines aujourd'hui. Rendus à Toronto, ceux qui désirent visiter les Mille Îles choisissent de préférence la route fluviale et descendent sur l'un des palais flottants de la Compagnie du Richelieu, arrêtant à Port Hope, Trenton, Belleville, Picton et Kingston. L'on entre alors dans l'archipel des Mille Îles, et sur un parcours de cinquante milles le steamer trouve sa route à travers tous ces îlots jetés dans le fleuve, et dont le paysage change à tout instant, tout en offrant à l'oeil un charme toujours nouveau.

* * *

La route des grands lacs est très recherchée par les touristes. Les trois ports d'embarquement sont Owen Sound, Collingwood ou Windsor. Après avoir traversé le Lac Huron et longé la Grande Manitoiline, l'on arrive au Sault Ste Marie. La monotonie du voyage par eau est brisée par le panorama que nous offre la côte. En quittant le Sault, le navire traverse le Lac Supérieur, et en moins de vingt heures se trouve à la hauteur de l'île Royale et du promontoire empourpré du Cap Tonnerre "le Géant Endormi". Cette masse granitique protège la Baie du Tonnerre, et présente une rade sûre. Deux villes importantes, Port Arthur et Fort William, ont surgi sur ces rives en peu d'années.

* * *

Nous allons pénétrer dans le domaine du sportsman — le "Royaume des Fées" — comme on l'appelle chez nous, ce district placé directement sous le contrôle du gouvernement provincial. C'est Muskoka, un mot huron se traduisant par "ciel serein". La Nature a semblé se complaire à doter cette partie du Canada avec cette grande générosité qu'elle n'a pourtant pas ménagée aux autres provinces. Tout ce qui est désirable au monde a été jeté à profusion dans toute la région. Des plaines fertiles, des villages tranquilles, des crêtes de rochers menaçants, des forêts interminables, des ruisseaux jaseurs, des torrents impétueux qui se précipitent des hauteurs, ou des lacs étincelants sur lesquels reposent des centaines d'îles et d'îlots verdoyants; en un mot, un paysage pouvant rivaliser avec la Vision du Paradis de Mirzakh.

Le district de Muskoka est situé sur la rive est de la Baie Georgienne, sur les limites des comtés Simcoe, York et Victoria au sud, et le district de Parry Sound au nord. Les bois de toutes les essences s'y trouvent en abondance.

Parmi les lacs innombrables qui couvrent la région, les trois principaux sont les lacs Muskoka, Rosseau et Joseph, tous reliés par des rivières navigables. Des hôtels ont été construits dans tout le district et sont les lieux de rendez-vous des touristes canadiens qui viennent ici se reposer de leurs travaux sur les hauteurs où ils trouvent la santé et le repos nécessaires pour se refaire des fatigues de l'année.

Le voyage de Toronto à Muskoka est une promenade à travers une région prospère, bien cultivée et riche par elle-même. En prenant l'express à Toronto, l'on arrive bientôt à Allandale; Barrie est la station suivante, puis Orilia, Cravenhurst et enfin le quai de Muskoka.

De coquettes villas ont été construites par des américains et des canadiens sur plusieurs îles de l'archipel, mais il y a encore des centaines d'endroits où le touriste peut camper à l'aise et sans crainte d'être molesté ou ennuyé par qui que ce soit.

En décrivant les lacs de Muskoka, l'on donne la description exacte des trente mille îles de la baie Georgienne, de Mackinac et du Lac Supérieur. Changez les noms des localités, et vous trouvez le même pays que vous venez de traverser.

Une région à peine ouverte à la colonisation et inconnue jusqu'à ces dernières années est l'Ontario Nord, cette partie de la grande province de la Confédération située à l'est de la rivière Ottawa nord et de ses lacs tributaires, au nord des lacs Huron et Supérieur, s'étendant jusqu'aux limites est du Manitoba à l'ouest, à la baie James et à la rivière Albany au nord. Cette étendue de pays neuf contient environ 600,000 acres de terre arable et est, en réalité, l'une des parties les plus riches de la Puissance. On y a découvert de vaste forêts de pins précieux, et il y a des régions immenses de terre glaise d'une grande profondeur qui n'attendent que le défrichement pour élever en valeur les terres à blé du sud d'Ontario. La Rainy River, sur une certaine distance, forme la frontière entre le Canada et les Etats-Unis, et est le lieu réunissant le Lac des Bois au Lac Rainy, une distance d'environ quatre-vingt milles. Port France, avec une population de 1,500 âmes, est le principal centre du district de Rainy River. L'on y trouve une scierie, plusieurs magasins et des établissements industriels. Un steamer venant de Portage-du-Rat fait le service régulier pendant la saison de la navigation. Portage-du-Rat est situé sur la ligne principale du Pacifique. En hiver, le climat, bien qu'il ne soit pas aussi tempéré que celui de la vieille province, est très salubre et agréable, et la chute de neige est très légère. Toute la région est couverte d'une végétation luxuriante; les céréales et les plantes légumineuses y croissent aussi bien que dans le sud de la province, et le jardinage donne un rendement extraordinaire. Toutes les essences de bois communes au Canada se trouvent dans ce district. L'industrie minière n'est pas encore développée, mais des explorations sérieuses ont démontré que les ressources de la région sous ce rapport sont très grandes. Le gouvernement provincial est propriétaire et administrateur des terres données aux colons par lots de 160 acres, avec conditions de résidence, de défrichement de 10 acres par 100 acres concédés, et de construction. La ligne principale du Pacifique traverse toute la contrée.

Les terrains miniers sont sous le contrôle du département des Terres de la Couronne, et peuvent être achetés ou loués à des taux déterminés par l'Acte concernant les Mines. Le minimum de superficie d'un lot est de quarante acres, dont le prix est de \$3 à \$3.50 l'acre, ce dernier tarif s'appliquant aux lots situés dans les districts arpentés, et dans un rayon de six milles d'une voie ferrée. Le loyer coûte \$1 l'acre la première année et de 30 à 35 cents l'acre les années subséquentes, suivant la distance où le lot se trouve d'un chemin de fer et selon qu'il est situé dans un territoire arpenté ou non; ce loyer peut être échangé pour un acte de vente au gré du locataire en aucun temps pendant la durée du bail, et alors le prix du loyer est déduit du prix d'achat. Au bout de dix ans, si toutes les conditions du bail ont été fidèlement remplies, le locataire a le droit d'obtenir une patente gratuitement et sans aucune autre condition.

(A suivre)

UN CANADIEN

Tel. Est 2224 **GIRARDOT** Restaurateur Français **DINER ET SOUPER 35c** ESCARGOTS 40c LA DOUZAIN. PATISSERIES FRANÇAISES 1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)



Tel. Bell EST 2143

Tel. des Marchands 1536

Gare coin des rues Moreau et Ste-Catherine

Commençant le 20 mai 1906

DEPART DES TRAINS COMME SUIT : — Semaine

9.00 A. M. Du à l'Assomption à 9.40 a. m., Joliette, 10.24 a. m., L'Epiphanie, 9.57 p. m., Shawinigan Falls, 1.05 p. m., Québec, 7.40 p. m.

4.30 P. M. Pour l'Epiphanie, Joliette, Saint-Cuthbert, Shawinigan et Grand'Mère.

6.00 P. M. Pour l'Epiphanie, l'Assomption, Joliette, Ste-Julienne, New-Glasgow et St-Jérôme.

9.15 A. M. DIMANCHE SEULEMENT. Pour Joliette, Shawinigan Falls, etc.

Les trains arrivent à Montréal, à 8.50 a. m., 11.40 a. m., 5.35 p. m., les jours de semaine, et 8.40 p. m. les dimanches.

GUY TOMBS,

Agent Général des Passagers,

EDIFICE DE LA BANQUE IMPERIALE,

MONTREAL

GRAND TRUNK

RAILWAY SYSTEM

MONTREAL—TORONTO

Départ de Montréal, *9.00 a. m., *9.45 a. m., *8.00 p. m., *10.30 p. m. Arrive à Toronto: *4.20 p. m., *19.20 p. m., *6.10 a. m., *7.00 a. m.

Elegant wagon salon café sur le train de 9.00 a. m. Wagon lits Pullman sur les trains de 8.00 p. m. et 10.30 p. m.

MONTREAL—OTTAWA

Quitte Montréal, *8.00 a. m., *9.40 a. m., *14.10 p. m., *7.30 p. m.

Arrive à Ottawa, *11.00 a. m., *12.40 p. m., *7.10 p. m., *15.30 p. m.

Quitte Ottawa, *8.35 a. m., *3.30 p. m., *5.00 p. m., *10.30 p. m.

Arrive à Montréal, *11.35 a. m., *6.30 p. m., *8.00 p. m., *10.15 p. m.

Wagon Pullman Buffet sur le train qui part à 8.00 a. m. de Montréal, et celui de 5.00 p. m. d'Ottawa. Wagons-salons sur tous les trains entre Montréal et Ottawa.

FAMEUX PARC ALGONQUIN

Parry Sound (Rose Pt.), Endroits sur la Baie Georgienne

Ceux qui désirent visiter les endroits ci-dessus peuvent partir de Montréal à 8.00 a. m., tous les jours excepté le dimanche. Wagon Pullman-Buffet direct sur le train ci-dessus.

PORTLAND—OLD ORCHARD

Quitte Montréal, *8.01 a. m., *8.15 p. m. Arrive à Portland, *5.45 p. m., *6.40 a. m. Arrive à Old Orchard, *6.32 p. m., *7.35 a. m.

Service de wagons-lits et chars palais, entre Montréal et Portland et jusqu'à Old Orchard.

Elegant service de wagons-buffets sur les trains du jour entre Montréal et Portland.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE : 137, rue St-Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure.

Reçoit enfin le message d'une bonne santé



La Société Bienfaisante et Mutuelle des Femmes

Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfaisante et Compatissante au sexe faible.

Adresse : Madame Caspé Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec

Le chemin de fer de Han-Keou-Canton et l'avenir de Hong-Kong

Le récent typhon dont a tant souffert Hong-Kong, a attiré l'attention du monde entier sur cette ville asiatique. L'article ci-après est donc d'actualité et nos lecteurs ne le liront pas sans intérêt.

Le prochain achèvement de la grande voie ferrée Canton-Han-Keou, prolongeant la ligne Han-Keou-Pékin, préoccupe depuis longtemps le monde des affaires à Hong-Kong, ainsi que le gouvernement britannique. Si cette ligne se prolonge, à partir de Canton, dans le delta du fleuve de l'Ouest jusqu'à Whampoa, ce port menace de devenir un sérieux concurrent de l'Ilot dont les Anglais ont su faire un des grands centres commerciaux de l'Extrême-Orient. Par contre, la concession d'une ligne entre Canton et Kou-loung, vis-à-vis de Hong-Kong et devenue ville britannique, doublerait en quelques années le mouvement commercial du grand port anglais dans les mers de Chine, d'autant plus que l'ouverture du canal de Panama en ferait l'aboutissant d'une nouvelle avenue mondiale.

Certes, lorsque les Anglais prirent possession, en 1841, de l'Ilot rocheux, désert, insalubre, qui n'était qu'une simple dépendance de la province du Kouan-toung, ils étaient loin de rêver d'aussi brillantes perspectives. Ce nom de Hong-Kong, désignant la petite île du groupe des Ladrones à l'embouchure du fleuve de l'Ouest, signifie en chinois: "Port de mer parfumé". Mais, malgré l'exemple de Macao, la possession portugaise du Nisissap, les avantages de la situation géographique de l'Ile cédée à l'Angleterre par le gouvernement chinois ne furent pas immédiatement reconnus. Les pionniers du début se trouvèrent en présence d'un assemblage de roches de granit, de schiste et de basalte, au climat si insalubre qu'en la seule année 1843, sur 1,526 soldats, 440 moururent de fièvre, et dans des parages infestés par les pirates.

On peut donc s'expliquer pourquoi, au début, il fut sérieusement question en Angleterre de l'abandon complet de l'entreprise commencée. C'est à la pioche et à la mine, en sacrifiant des milliers de travailleurs, qu'il a fallu créer l'emplacement de la cité de Victoria. En 20 ans, l'Ile avait subi une transformation complète: la rade de Hong-Kong, bien mieux protégée que celle, pourtant si belle, de Macao, permet à l'escadre la plus nombreuse de s'y mettre à l'abri de la mousson, qui trouble le port de la colonie portugaise; et les avantages de la situation de Hong-Kong au point de vue des relations commerciales avec le sud de la Chine, l'Indo-Chine, les Philippines, la Malaisie, étaient vite reconnus et appréciés.

Hong-Kong est, avant tout, une place d'affaires, et c'est à ce titre seul qu'elle intéresse l'immense majorité des gens qui y passent. Mais c'est aussi le fruit d'une des plus belles victoires qu'aient jamais remportées l'énergie et la persévérance humaines sur une nature ingrate, dont le seul avantage était de présenter, au pied d'une montagne déserte et brûlée, un beau port vis-à-vis de l'embouchure de la rivière de Canton.

Pour faire la fortune de Hong-Kong, ses nouveaux possesseurs le déclarèrent port franc et réussirent à en faire, en peu de temps, le grand entrepôt où viennent s'approvisionner les provinces du sud de l'Empire. Aujourd'hui, sur les pentes abruptes du pic de Victoria, les maisons s'étagent chaque année plus nombreuses, habitées par 3,000 Européens — et c'est un gros chiffre pour l'Extrême-Orient, — en même temps que par plus de 120,000 Chinois. Chaque jour voit augmenter le nombre des bateaux à vapeur qui sillonnent sa rade.

A partir des premières années de la colonie, les Européens surent de mieux en mieux s'adapter aux conditions locales, et grâce aux mesures appropriées qui ont été prises (service des eaux, égouts), Hong-Kong devient graduellement un séjour moins insalubre. Pour combattre la fièvre paludéenne qui, dans les dernières années du siècle dernier, a encore éprouvé sérieusement la population, on a multiplié les plantations d'arbres. C'est ainsi que les pentes des hauteurs voisines de Victoria, jusqu'ici dénudées, se couvrent de bois composés principalement de pins.

Un autre fléau, sur lequel on n'a pas encore remporté une victoire définitive, est la peste, qui sévit d'une façon chronique à Hong-Kong, surtout dans la population asiatique. La rareté relative de Peau dans la saison sèche (de décembre à mars) est une des causes de ces épidémies.

En vertu d'une charte de 1843, Hong-Kong a été constitué en colonie de la Couronne. L'administration est confiée à un gouverneur secondé par un conseil exécutif, composé du secrétaire colonial, de l'officier commandant les troupes, de l'attorney général, du trésorier, du maître du port et du directeur des travaux publics. Il y a aussi un conseil législatif, présidé par le gouverneur.

La colonie qui, pendant une longue série d'années, était restée à la charge de la métropole, a, depuis 1855, payé tous ses frais d'administration et d'organisation. A partir de 1875, Hong-Kong a même versé régulièrement au Trésor impérial, une somme annuelle de 20,000 livres sterling à titre de contribution militaire. Depuis 1897, le budget de la colonie s'est constamment soldé par des excédents plus ou moins considérables.

Comme dans d'autres colonies anglaises, les établissements d'instruction à Hong-Kong peuvent se partager en deux catégories distinctes: les écoles du gouvernement et les écoles subventionnées soumises à l'inspection d'un agent de l'Etat. Au point de vue de la langue, les écoles de l'Ile se répartissent en deux séries, celle des "English" ou plutôt des "Anglo-Chinese schools", où l'enseignement est donné en anglais et en chinois, et celle des écoles donnant simplement la "vernacular education", c'est-à-dire une instruction primaire exposée uniquement dans le langage indigène.

Parmi les écoles du gouvernement, la plus importante est "Queens College", avec un effectif de plus d'un millier d'élèves. L'instruction donnée dans cette institution permet à quelques-uns des élèves de se présenter avec succès aux examens locaux d'Oxford; elle prépare les autres à remplir des postes importants comme interprètes ou secrétaires dans les bureaux du gouvernement et les maisons de commerce.

Citons, parmi les écoles subventionnées, la "Roman catholic cathedral school" (Ecole de la Cathédrale catholique romaine), suivie en moyenne par une centaine d'enfants. Dans toutes ces écoles, une proportion importante du corps enseignant se compose de maîtres européens. Cependant, un rapport officiel de 1903 cite une école subventionnée, la "St Stephens Anglo-Chinese school", qui est placée sous la direction exclusive de maîtres chinois, et qui n'en est pas moins bien conduite.

Dans ces dernières années, les Chinois ont recherché de plus en plus une instruction donnée en anglais: la demande en ce sens est maintenant si active, que toutes les écoles anglo-chinoises de la colonie sont pleines et que beaucoup d'élèves postulants ne peuvent réussir à se faire admettre. Il y a aussi un nombre croissant d'écoles du soir et d'autres institutions subventionnées où l'anglais est enseigné.

En 1887, a été fondé le "Hong-Kong College of Medicine for Chinese", en vue de donner, aux Chinois spécialement, l'enseignement de la chirurgie, de la médecine, de l'art de la sage-femme. Les listes, jusqu'à l'année 1903, comprennent un total de 76 étudiants. "L'institution, dit un rapport officiel, est de grande valeur en ce qu'elle contribue à répandre la connaissance de la science médicale occidentale parmi les Chinois. Outre l'emploi qu'ont obtenu certains licenciés dans le service public, les étudiants avancés (senior students) ont fréquemment trouvé à se rendre utiles dans les campagnes d'épidémies".

Les statistiques commerciales concernant Hong-Kong sont impossibles à établir d'une manière un peu certaine, vu que Victoria est un port franc et n'enregistre pas le détail du mouvement des marchandises à l'entrée et à la sortie. Les rapports annuels émanant du Colonial Office ne contiennent, à cet égard, que des indications très sommaires. On les trouvera, si l'on veut se renseigner sur ces à peu près, dans une brochure d'où nous tirons la plupart des détails qui forment la matière de cet article: "Hong-Kong, le passé et le présent", par Edouard Clavery, consul de France. (Librairie Chevalier et Rivière, 30, rue Jacob, Paris, 1905).

Qu'il nous suffise de dire que tout le commerce maritime entre l'Europe et la Chine compte Hong-Kong comme étape principale. Mais c'est surtout entre l'Inde, l'Indo-Chine, le sud de la Chine et les archipels de l'Eurasie ou Malaisie que l'Ilot anglo-chinois sert d'intermédiaire et de distributeur des marchandises. Dresser la liste de celles-ci reviendrait à énumérer toutes les richesses de l'Extrême-Orient et tous les produits manufacturés des deux civilisations, orientale et occidentale, y compris l'Amérique. Disons en bloc que la valeur du commerce de Hong-Kong monte à environ \$250,000,000 par an.

C'est dire que le port de Hong-Kong est un des plus animés du monde. La superficie de la rade de Victoria égale maintenant 18 milles carrés. De nouvelles jetées, de nouveaux quais sont en projet: la grande voie ferrée qui va bientôt traverser toute la Chine, ainsi que l'ouverture du canal de Panama, rendront peut-être, dans quelques années, ces vastes travaux à peine suffisants pour recevoir tous les navires qui affluent du monde entier vers ce coin de terre.

Le mouvement de la navigation a suivi une progression constante dont les chiffres que voici donneront une idée:

Années.	Navires	Tonnes
1857 Entrées.	1,005	517,408
" Pavillon anglais.	540	260,044
" Pavillon français.	23	12,239
1876 Entrées et sorties réunies.	28,181	3,900,891
1902 Entrées et sorties réunies.	103,089	21,528,709
1903 Entrées et sorties réunies.	108,000	24,039,862

La malle d'Europe est apportée toutes les semaines alternativement par les navires de la Compagnie péninsulaire et orientale et par ceux des Messageries maritimes. Les sociétés de navigation à vapeur: Pacific Mail, Occidental and Oriental, "Tokyo Kisen Khaisha", assurent le service postal sur San-Francisco. Nombre d'autres compagnies anglaises, américaines, japonaises, allemandes, autrichiennes, italiennes, françaises, etc., ont fait de Hong-Kong une de leurs principales escales.

Ainsi, comme place maritime, port intermédiaire entre l'Extrême-Orient et le reste du globe, comme entrepôt d'échanges, la prospérité de Hong-Kong n'a cessé de grandir.

Pourvu — et c'est là le gros point d'interrogation — que le chemin de fer Pékin-Han-Kéou-Canton, en se prolongeant au-delà de cette dernière ville, aboutisse vis-à-vis de Hong-Kong et non pas à Whampoa ou à Macao. . . La colonie anglaise touche ainsi à un moment extrêmement critique, dont la diplomatie anglaise lui permettra sans doute de sortir à son honneur et. . . à son plus grand profit!

De "A travers le monde".

AVIS

AVIS est donné au public qu'en vertu de l'Acte des Compagnies de 1902, il a été délivré sous le sceau du Secrétaire d'Etat du Canada, des lettres patentes, en date du 21 août 1906, constituant en corporation John Maximilien Mackay, docteur en médecine de la ville de Québec, dans la province de Québec; Jacques Brault, agent, Henri Alexandre Abdou Brault, notaire; Tanerède Mongenais, commis, et Auguste Léonce Rinfret, avocat, tous les quatre de la ville de Montréal, dans la province de Québec, pour les fins suivantes: (A) Pour faire affaires par tout le Canada comme imprimeurs, lithographes, stéréotypes graveurs à l'électrocité, graveurs sur bois, graveurs en creux et graveurs par tous les procédés connus, comme libraires et relieurs dans toutes les branches de ces industries et dans tout commerce et toute industrie d'un caractère semblable ou analogue ou y ayant rapport.

(B) Pour acquérir, imprimer, publier, conduire et circuler ou autrement produire aucun journal ou aucuns journaux ou autres publications et faire généralement les affaires de propriétaire de journaux et d'éditeurs généraux.

(C) Pour acheter et acquérir comme actuellement en affaires et pour continuer les affaires faites actuellement par Ernest Mackay à Montréal, sous le nom et raison sociale de l'"Album Universel", "The Montreal Photo Engraving Coy", "Le Monde Illustré", ou toutes autres compagnies y inclus la clientèle et d'en payer le prix d'acquisition par des actions payées et acquittées de ladite compagnie ou autrement comme il pourra être convenu.

(D) Pour faire des demandes de brevet d'invention, acheter ou acquérir de quelque manière que ce soit des brevets d'invention ou des inventions, des marques de commerce, des droits d'auteur ou privilèges semblables ayant un rapport ou pouvant être utiles pour quelques-unes des fins de la Compagnie et de vendre et de disposer de toutes ces choses comme il sera jugé à propos.

(E) Pour vendre, améliorer, gérer, échanger, louer, hypothéquer, rapporter ou autrement disposer de tous ou chacun des immeubles de la Compagnie.

(F) De faire tous les actes, exercer tous les pouvoirs et de faire toutes les affaires incidentes propres à atteindre les fins pour lesquelles la compagnie est constituée.

La Compagnie exercera son commerce et son industrie par tout le Canada et ailleurs sous le nom de La Compagnie de l'"Album Universel" à responsabilité limitée, avec un capital-actions de cent mille piastres, divisé en mille actions de cent piastres chacune, et le principal lieu d'affaires de la Compagnie sera en la ville de Montréal, dans la province de Québec. Daté au bureau du Secrétaire d'Etat du Canada, ce 24e jour d'août 1906.

R. W. SCOTT,

A. L. RINFRET, Secrétaire d'Etat.
118 rue St Jacques.

DUPUIS FRERES

OUVERTURES DE MODES

C'est plaisir, en ce temps d'automne morose où froidures et giboulées nous menacent constamment, de voir avec quel entrain la gent féminine visite les diverses "ouvertures" de modes et s'extasie devant les chefs-d'oeuvres de velours, et rubans, de dentelles, de fleurs et de plumes qui feront aux prochaines après-midi de soleil l'admiration des profanes, et l'envie des amies, lorsqu'on étrennera ces toutes jolies choses.

CHEZ DUPUIS

Le coup d'oeil est ravissant. On se croirait au printemps tant il y a foison de roses fraîches et odorantes; c'est à se demander aussi si les messieurs Dupuis n'ont pas dépouillé toutes les serres de la ville pour la plaisir de leurs jolies clientes. De grandes glaces multiplient à l'infini ces gerbes et ces bouquets, puis ces chapeaux fleuris aussi, empanachés de plumes ou enjolivés de rubans. Les clientes, nombreuses, défilent parmi ces merveilles, s'arrêtant souvent, il y a tant de détails de coquetterie à noter derrière les claires vitrines où, en un pêle-mêle de couleur charmant et artistique, apparaît la mode de demain.

Ici, on admire un superbe chapeau, forme "champignon" en velours vert émeraude et dont la passe est doublée de chenille. Une draperie de ruban vert pois et deux plumes d'autruche de tons dégradés forment la garniture avec une épingle cabochon en émail. Le cache-peigne est formé par une touffe de roses rouges.

Un autre grand chapeau noir semblait recueillir tous les suffrages féminins. Forme Charlotte, dont la calotte était entièrement entourée de petites têtes de plumes d'autruche noires.

Plus loin, c'est un grand "sailor" en velours bleu ciel, drapé de tulle et garni d'une touffe de fleurs "orange brûlée". Un panache de plumes bleues sous la passe.

Pour les fillettes, de délicieuses créations remplissent une grande vitrine où les mamans s'oublent en des contemplations qui en disent long sur la coquetterie avec laquelle on élève la génération qui pousse. Nous avons noté un flop gris garni d'une longue plume couteau vieux rouge et de coques de ruban de même nuance, c'est tout à fait gracieux et jeune.

Un autre non moins joli est un feutre vert orné de rosettes en ruban comète bleu pâle et d'exquises fleurettes bleues passées en guirlande sur le bord.

Les fleurs, le tulle, la dentelle sont les principaux éléments qui entrent dans la garniture des chapeaux, cette année. Chez Dupuis, on a su merveilleusement tirer parti de ces ressources car l'exposition d'automne qui s'est ouverte ce matin pour se continuer tous ces jours prochains présente l'aspect le plus séduisant que l'on puisse rêver. — (Reproduit de "La Presse").

DUPUIS FRERES

LE GRAND MAGASIN A RAYONS DE L'EST
441 à 449 rue Sainte-Catherine Est

SI cet espace contenait l'annonce de vos produits, le Canada entier les connaîtrait aussitôt, car la publicité de "L'Album Universel" est la meilleure tout comme sa clientèle.

Quimétoscope, salle Poiré

Le lieu par excellence où se voient les meilleures vues animées et où l'on entend les plus belles chansons accompagnées de projections picturales. Ne manquez pas de jouir du programme excellent offert au public cette semaine. I. E. Quimet, Propriétaire, 624 rue Sainte-Catherine Est.

Causerie Médicale

POUR LES TUBERCULEUX

Les tuberculeux peuvent guérir même chez eux. Il s'agit de s'arranger de façon à ce que les facteurs naturels y dominent et amènent un regain de forces. L'entourage n'est nullement en danger; au contraire, il se fortifiera et se préservera, s'il veut admettre les prescriptions de la médecine naturelle.

On objecte: nous connaissons des cas où d'autres membres de la famille ont attrapé la tuberculose d'un parent, ce qui prouve qu'elle est contagieuse. Je n'irai pas nier les faits, mais la conclusion est fautive. Le tuberculeux crache, les germes deviennent volatils. L'entourage se tourmente, même une vie antihygiénique, déprimante et se fait ainsi candidat de cette maladie. Mais ces parents n'auraient pas besoin d'attraper précisément les bacilles de leur malade; ceux qui viennent des rues ou des routes ont les mêmes effets. La conclusion juste est par conséquent: vous vous affaiblissez, vous vous rendez malades, vous pourriez donc mourir avec ou sans tubercules; vous n'échapperez pas aux germes nocifs dans ces conditions, même si vous n'avez pas à soigner un tuberculeux; fortifiez-vous par une hygiène et une stimulation naturelles, continuez à soigner votre parent, assurément vous n'attraperez pas son mal. Sa maladie n'est pas contagieuse. Pas de fatalisme mystérieux. Il est évident que, si le sujet malade n'est pas contagieux, ni sa sécrétion, la maladie ne l'est pas non plus.

J'ai démontré que la première thèse de la science est fautive et par cela nuisible. La deuxième enseigne beaucoup de vérités: suivez une bonne hygiène, une alimentation saine; cherchez à les réaliser pour votre ménage; vous vous préserverez ainsi peut-être de la tuberculose.

Cette théorie est magnifique: malheureusement, elle n'est pas basée sur les faits indispensables, puisque ses partisans admettent et ordonnent les choses les plus anti-naturelles. Tout n'est pas aliment, de ce que la science préconise comme tel.

La guérison n'est pas impossible, dit-on, quoique le remède spécifique ne soit pas trouvé. La médecine officielle avoue donc que, par la nature seule, on peut guérir la tuberculose. Je conclus, si la nature à elle seule vous tire d'embarras dans le cas où vos forces et vos troupes auxiliaires sont bien au-dessous du niveau physiologique, où d'autre part vos ennemis sont les plus nombreux et les plus puissants, pourquoi la même nature, dans des circonstances plus favorables, ne saurait-elle pas guérir sans poisons? Ne me faites pas l'objection pitoyable: Et une fracture? Un accident se remet par une manipulation; mais encore ses suites et ses malaises concomitants sont mieux guéris par les remèdes naturels que par la méthode antiseptique.

L'inconséquence de la "science" est étonnante: elle déclare ne pas avoir de remèdes contre la tuberculose. La nature la guérit, et les médecins, eux, ont recours aux poisons les plus variés et les plus affreux; ils les introduisent même par la voie la plus désastreuse par les injections. Des milliers de médecins ont renoncé à tel et tel remède; néanmoins dans chaque ville vous en trouverez au moins un qui, moyennant finance, les mettra encore en pratique.

Abbé NEUENS.

De "Le journal de la Santé".

Le trousseau de Chérie

Ecoutez cette nomenclature, pauvres gens qui vivez un peu:
 Un collier et un bracelet en grenats.
 Un collier et un bracelet en turquoises.
 Une demi-douzaine de vêtements de gaze.
 Six mouchoirs de soie. Six mouchoirs de dentelle.
 Deux paires de bottes en chevreau, sur mesure. Deux paires de caoutchoucs.
 Un manteau écossais. Quatre paires de poussière en toile.
 Un manteau de pluie. Deux jaquettes.
 Un costume d'automobile avec accessoires: capuchon, lunettes, etc.
 Une boîte de toilette attachée à une chaîne d'or pour pendre au cou, et contenant: poudre de riz, houpette, flacon d'odeur et flacon de sels.
 Au total, 129 dollars, voilà ce que représentent tous les objets ci-dessus désignés, qui ne sont pas, comme vous pourriez le croire, destinés à quelque jeune héritière, mais simplement à Mlle Chérie, épagneule favorite d'une riche américaine!

Que sera Paris dans mille ans?

Voici la réponse des géologues à cette question — traitée déjà, sous une forme humoristique, — par un écrivain de grand talent, M. Edmond Haraucourt:

En ce monde, les plus grands effets ne se sont produits que par les plus petites causes; la goutte d'eau creuse le rocher, le rocher devient sable et s'écroule, le petit ver de corail bâtit une cellule de pierre à peine visible; ses frères, ses fils en font autant lentement, mais sans cesse, toujours et la branche de corail se forme, les branches s'allongent, se multiplient, se groupent, un rocher apparaît, puis c'est une île, un nouveau monde.

La coquille du foraminifère, dépouille mortelle d'un habitant de la haute mer, tombe au fond de l'abîme à la mort de l'animal, et coquilles sur coquilles s'amasent, se soudent, remplissent les fonds; de là les amas puissants de calcaires qui forment des montagnes et couvrent d'immenses espaces. L'atome fait la masse et la masse se détruit par les atomes.

La mer, incalculable ensemble d'atomes, obéit à cette loi suprême; soumise à une évaporation constante elle disparaîtrait, molécule par molécule, si son niveau n'était sans cesse rétabli par la chute des nuages, qui lui restitue ses pertes goutte à goutte par l'eau des pluies.

Mais pendant que cet équilibre s'accomplit par un admirable mécanisme, la lutte s'engage entre l'eau et la barrière solide qui la maintient; le grain de sable descend dans la vallée, roule dans le torrent, suit le cours du fleuve, et, finalement, vient prendre la place d'une goutte d'eau de la mer, volume pour volume: c'est la loi, et la mer déborde dès lors du volume de cet atome de sable, puis d'un autre encore, et toujours toujours le nivellement se fait; en un jour, ce n'est rien, en un siècle, peu de chose; mais le temps accumule ses effets, ils deviennent visibles, désastreux: les vallées se comblent, les montagnes s'abaissent, la forme de la terre change, les continents et les États se modifient, les populations sont refoulées et cherchent dès lors l'élément de leur activité et la satisfaction de leurs besoins dans ces altérations mêmes, devenues pour elles de nouvelles sources de progrès.

Si l'on jette un coup d'oeil rétrospectif sur le littoral de la vieille Europe, on voit au nord le sol de la Suède s'affaissant sous l'effort de la mer Baltique: — l'Angleterre autrefois plus voisine de la France, laquelle comptait sur son territoire en terre ferme ce qui est aujourd'hui l'île de Jersey, de Guernesey, l'archipel de Chausez, Belle-Ile, Ouessant et bien d'autres: Avranches, Saint-Malo, Cherbourg n'étaient pas des villes du littoral et la vague battait bien loin des falaises qu'elle a minées et dont elle a englouti les débris pour miner et engloutir encore.

Sur les bords de l'Océan, on voit le bassin d'Arcachon s'agrandir; une vaste forêt est maintenant recouverte par un mètre cinquante d'eau.

A Saint-Jean-de-Luz, la mer a avancé de cent quarante mètres pendant le siècle dernier; depuis quinze ans elle a conquis plus de quinze mètres de la côte, et aujourd'hui, par les grosses mers, la vague déferle dans les rues de la ville.

A l'embouchure de la Gironde, l'ancien fort qui en défendait l'entrée a été détruit par la mer qui en recouvre maintenant les affûts et les canons.

La tour de Cordouan, qui était autrefois à cinq kilomètres en mer, l'est aujourd'hui à sept.

Comme l'Océan, la Méditerranée envahit le sol de l'Italie. Le temple de Séraphis, à Pouzzoles, est maintenant à douze mètres sous la mer et les chapiteaux de ses belles colonnes sortent seuls au-dessus des flots.

Le palais de l'empereur Tibère n'est plus dans les jardins de l'île de Capri, on en voit les ruines au large.

Le fait est donc incontestable, la mer gagne, elle vient à nous. S'arrêtera-t-elle?

— Non; elle gagnera toujours irrévocablement, respectant dans ses ravages et pour un temps seulement, les points les plus élevés, dont elle fera de nouvelles îles, tandis qu'elle creusera de nouveaux golfes.

Si l'on consulte les cartes de l'état-major dont l'existence ne remonte guère à plus de trente-cinq ans on pourra constater sur les côtes de Bretagne, déjà dans un si court espace de temps, que la différence est de 0m. 66 par suite de son affaissement; ce qui donne la mesure de la vitesse avec la-

Mères Fatiguées, Nerveuses.

Rendent les foyers malheureux—Leur condition irrite le mari et les enfants—Combien de milliers de Mères ont été sauvées de prostration nerveuse et rendues fortes et bien portantes.



Mrs Albert Mann

Mrs Chester Curry

Une mère nerveuse, irritable, souvent menacée d'hystérie, ne peut voir à ses enfants; elle gâte le caractère de l'enfant et réagit sur elle. Le trouble entre les enfants et leurs mères est souvent dû au fait que la mère a quelque faiblesse féminine, et elle est entièrement incapable de supporter la fatigue nerveuse qu'occasionne l'éducation des enfants; il lui est impossible d'agir avec calme.

Les maladies des femmes agissent violemment sur les nerfs, conséquemment les neuf-dixièmes des cas de prostration nerveuse, épuisement nerveux, "bleus," insomnie et irritabilité nerveuse de la femme résultent de quelque dérangement de l'organisme féminin.

Avez-vous des crises de dépression continues, suivies d'une extrême irritabilité? Vous laissez-vous facilement affecter, riant à un moment et le moment suivant étant prête à pleurer?

Sentez-vous des embarras à la gorge menaçant de vous étouffer; souffrez-vous de sensibilité morbide; douleurs aux organes et particulièrement entre les épaules; souffrances épuisantes, dyspepsie nerveuse; êtes-vous presque continuellement aigre et hargneuse?

S'il en est ainsi, vos nerfs sont désorganisés et vous êtes menacée de prostration nerveuse.

Il est prouvé d'une façon éclatante que rien au monde n'est meilleur pour la prostration nerveuse que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham; des milliers et des milliers de femmes certifient ce fait.

Mme Chester Curry, Directrice du Ladies' Symphony Orchestra, 42 rue Saratoga, Boston Est, Mass., écrit:

Chère Madame Pinkham:—
 "Pendant huit ans j'ai souffert d'une extrême nervosité et d'hystérie, produite par des irrégularités. Je ne jouissais ni des jours ni des nuits; j'étais très irritable, nerveuse et désespérée.

"Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, me fut recommandé et je constatai que c'était le seul remède qui m'eut soulagé. Ma santé s'est continuellement améliorée et je suis maintenant forte et bien et toute nervosité est disparue."

La lettre suivante est de Mme Albert Mann, 154 Ave Gore Vale, Toronto, Ont. Chère Madame Pinkham:—

"J'ai souffert longtemps de maladie des organes éprouvant des douleurs intenses dans le dos et l'abdomen et ayant de sérieuses migraines tous les mois. J'étais fatiguée et nerveuse continuellement et la vie me semblait très triste et peu désirable jusqu'à ce que j'aie commencé à prendre le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, qui me soulagea. Ma guérison fut lente mais sûre et je n'ai jamais regretté l'argent que j'ai dépensé pour le Composé car il m'a redonné la santé."

Les femmes devraient se rappeler que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, est un remède qui détient le record pour le plus grand nombre de guérisons opérées dans les maladies féminines et n'accepter aucune substitution.

Conseil gratuit aux femmes.

Mme Pinkham, Lynn, Mass., bru de Lydia E. Pinkham, invite toutes les femmes malades à lui écrire pour lui demander conseil. La grande expérience de Mme Pinkham au sujet des troubles féminins lui permet de vous dire exactement ce qui vous convient le mieux et elle ne vous demandera rien pour ses conseils.

Demandez conseil à Mme Pinkham—Une femme comprend mieux les maladies des femmes.

Les bonnes ménagères se servent de

L'EMPOIS REMY

A la farine de riz

D. MASSON & CIE, Seuls agents, MONTREAL ET TORONTO

quelle la mer s'approche, soit deux mètres par siècle.

Done, mille ans seulement suffisent pour que les campagnes de l'ouest de Paris et dont l'altitude n'est que de vingt mètres, soient submergées.

Alors les vignes d'Argenteuil seront sur les bords de la falaise, le Havre sera une légende, la montagne Sainte-Catherine, à Rouen, une île, et un nouveau golfe s'enfonçant dans l'ancien bassin de la Seine, entre les hauts plateaux du département de la Somme, au Nord, et ceux de l'Orne et de la Mayenne, au Sud, ouvrira la route d'une nouvelle ville maritime aux plus grands navires qui viendront débarquer sur les quais de Paris "port de mer!"

Dans mille ans, Paris sera port de mer!

et le rêve, poursuivi aujourd'hui sera devenu une réalité!

Voilà donc bien la preuve de ce que nous avons affirmé ici-même, que tout se transformera, même la terre dont la transformation finale sera la disparition sous les eaux; elle en sortira après des siècles et se transformera cette fois en une nouvelle planète.

Il ne faut pas oublier, au surplus, que les eaux occupent sur notre globe 3,832,558 myriamètres carrés c'est-à-dire les deux tiers de la surface de la terre évaluée à 5,208,857 myriamètres carrés. Donc, même à l'heure actuelle, à la surface du globe, l'eau est la généralité, la terre est l'exception.

ARMAND LAPOINTE.

De "Le Magasin Pittoresque".

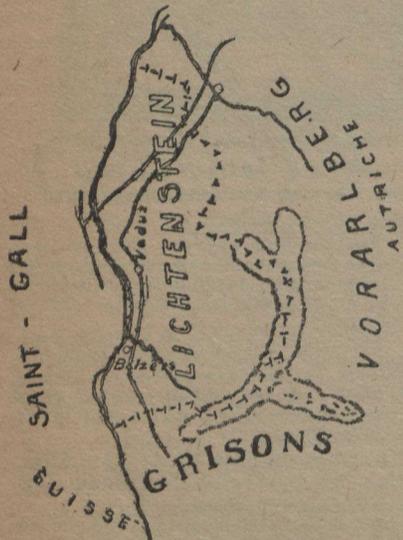
LICHTENSTEIN

PAYS DE L'AGE D'OR

Par EMILE MILLER

Qui ne connaît pas, pour en avoir étudié la géographie dans des livres classiques ou ailleurs, Andorre, la plus petite république pastorale, Monaco la plus petite monarchie absolue, San Marino, la plus petite seigneurie indépendante, et Tavalora, république insulaire que peuple une soixantaine d'âmes; mais combien ignorent encore la plus petite monarchie constitutionnelle et indépendante de l'Europe, Lichtenstein!

Grâce aux recherches de l'un de nos collaborateurs, M. Emile Miller, nous pouvons offrir à nos lecteurs une intéressante étude qui rectifie plus d'une erreur accréditée touchant la géographie politique de cet Etat vraiment lilliputien.



C'est tout au coeur de l'Europe, depuis la rive droite du haut Rhin, jusqu'à la vallée d'Ill au nord, puis la crête des Alpes rhétiques à l'est, où confinent la province autrichienne du Vorarlberg et au sud le canton suisse des Grisons, qu'est situé le pays du Lichtenstein. Des piquets peints aux couleurs nationales — rouge et bleu — marquent sur les pics abrupts et au fond des gorges l'endroit où commence et finit cette principauté qui couvre la minime superficie de 131.3 kilomètres ou 51.2 milles carrés.

La population du Lichtenstein est de 8,500 âmes.

L'on sait fort peu de choses sur les origines de la contrée. A la suite de ses légions de conquérants, Rome dut y envoyer des préteurs, alors qu'elle gouvernait Francs et Germains, et que l'homme de la terre

“Portait sayon de poil de chèvre
Et ceinture de jones marin”.

Cette conjecture est appuyée par la présence de nombreuses ruines d'architecture romaine. D'autre part il est permis de croire que ces vestiges sont de constructions qu'habitaient des moines ou des seigneurs. L'on sait que durant toute la période moyen âgeuse, monastères et châteaux-forts étaient d'un fréquent voisinage en Europe centrale.

Quand, à la fin du XV^e siècle, arriva la réforme religieuse et que les petits seigneurs germains renièrent la foi de Rome pour devenir indépendants, le prince qui régnait alors sur Lichtenstein demeura loin de ces tristes luttes et, avec le peuple, il préféra affirmer son attachement à l'Eglise apostolique.

L'existence de la principauté sur le territoire que nous lui connaissons aujourd'hui, — car il semble avoir plus d'une fois varié — remonte aux années 1699 et 1708, alors que la seigneurie de Vaduz et le comté de Schlenbourg furent achetés au comte de Hohenents, par le prince Jean-Adam de Lichtenstein, qui ne payait ni ne devait de tribut à aucun suzerain.

Un Etat nouveau était né.

Mais cette indépendance absolue du Lichtenstein, qui procurait le bonheur à tout son peuple, devait bientôt finir avec la simplification des Etats en grandes masses. Quand en 1723 Charles VI, empereur d'Allemagne, fut proclamé roi de Bohême, la principauté s'ajouta à sa couronne, en s'engageant par une redevance de soixante-dix hommes d'armes. En retour, l'empire lui accordait une sixième voix à la Diète.

Aux jours de la révolution, alors que les excès du Directoire avaient suscité une coalition contre la France, le Lichtenstein devint le théâtre d'une bataille. Les 25 et 26 septembre de l'année 1799, Masséna avait rencontré les troupes austro-hongroises près de Zurich; les jours suivants, l'autrichien Hotze livra aux armées françaises, sur le territoire de la principauté, un combat dont le succès demeura incertain.

Ainsi que bien d'autres Etats de l'Europe, le Lichtenstein a ressenti l'effet des guerres qui l'ont ravagé pendant la première moitié du dernier siècle. Une longue suite de dates marque les changements apportés à sa constitution. Par celle de 1818, une voix lui était accordée à l'assemblée des états qui fut transformée en 1848 et ramenée à l'ancienne forme représentative en 1852.

Lors de l'adoption générale du timbre-poste en Europe, le gouvernement lichtensteinois entra, sur les conseils de son prince, en union postale et monétaire avec l'Autriche. A la condition que cette dernière organisât un système postal et fit circuler ses monnaies dans la principauté et lui donnât 20,000 florins par an, le Lichtenstein abandonnait ses droits de douane sur la plupart des marchandises autrichiennes qui entrent chez elle.

Cet avant-goût pour l'émancipation détermina la Prusse conservatrice, à gratifier le Lichtenstein d'une charte qui en faisait une monarchie constitutionnelle, ce qui arriva le 26 septembre 1862.

L'année 1866 est peut-être la plus mémorable de l'histoire de ce petit pays. Guillaume I^{er} qui, en 1864, avait trouvé un allié dans l'Autriche pour mieux écraser le Danemark, tourna subitement ses armes contre son aide. Les gens de Lichtenstein, justement indignés de cette manoeuvre traîtresse de la Prusse, donnèrent leur assentiment à l'Autriche. Et la funèbre journée de Sadowa les mit en campagne. Ils étaient soixante-six, y compris le vaillant capitaine Rhinberger qui les commandait. La petite troupe allait en Bohême, rejoindre l'armée autrichienne, quand, arrivée à Arlberg, lui parvint la nouvelle de la désastreuse bataille de Koniggratz. Des rumeurs de paix suivirent immédiatement. En effet, elle fut conclue bientôt après. Les fantassins volontaires qui avaient désiré si ardemment prêter le secours de leurs armes à François-Joseph, s'en revinrent attristés à leurs champs.

C'en était fait des Etats libres allemands. A l'exception du Lichtenstein tous furent fondus dans l'empire de Guillaume; la confédération des Etats du nord s'appela désormais Confédération d'Allema-

gnée à son père en 1865. Sa famille est d'une origine reculée, puisqu'on la dit contemporaine à la maison d'Este, la plus ancienne des noblesses de l'Europe.

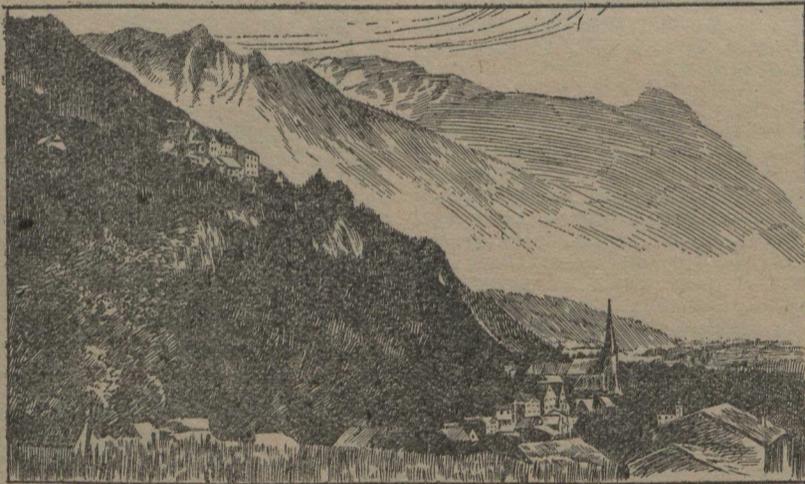
Jean II est à la fois prince et richeissime sujet, puisqu'il a quatre-vingt-dix-neuf châteaux — le plus grand nombre de propriétés qu'il est permis à un sujet autrichien de posséder. La considération que lui porte François-Joseph est toute royale, aussi, Pa-t-il décoré de la Toison d'Or et lui a-t-il assigné un rang élevé dans la direction de son armée. Les nombreux fermiers du prince l'ont élu membre du Richtig.

Jean II, qui ne s'est pas marié, vit à la cour de Vienne, où il est “persona gratissima”. Le milieu impérial et très chrétien voit en lui un philosophe. Aussi s'est-il ménagé une retraite pour l'étude et le repos. Il a une prédilection marquée pour les peintures qu'il a collectionnées dans un de ses châteaux de la capitale.

Loin de prélever des impôts sur le peuple de Lichtenstein, Jean II ne cesse de lui témoigner son estime, quoiqu'il ne l'ait visité que deux fois depuis son avènement, par des libéralités tout à fait dignes d'un prince de sa puissance et de sa foi. (Voir § IV).

III

Depuis la dernière modification apportée au sort de Lichtenstein, en 1878, il existe un conseil gouvernemental nommé Landtag, lequel est composé de quinze membres élus par le vote des électeurs, hommes de plus de vingt-cinq ans. Le cabinet comprend un administrateur en chef, qui en est aussi le président, un ingénieur, un garde forestier, un chancelier de l'échiquier et un juge en chef, le seul du pays. Les trois premiers, auxquels est dévolue une part active de l'administration, reçoivent de la cassette même du prince un traitement pour leurs services. Tous ces officiers civils ont des pouvoirs illimités; mais on a l'habitude de référer au prince, pour les matières, soit civiles, soit criminelles sur lesquelles le cabinet ne peut tomber d'accord. Par souci pour la justice, Jean II a voulu que son tribunal, sorte de conseil privé, n'en fût qu'un de première



Vaduz, capitale de la principauté de Lichtenstein.

gne, et l'Autriche en perdant son hégémonie, se trouva fort affaiblie au dehors. Comment se fit-il que dans ces jours de tourmente politique, où seigneuries, comtés, duchés et petits royaumes étaient englobés dans les grands pouvoirs, comment enfin — Bismarck l'eût-il oublié — le Lichtenstein ne soit devenu portion de l'empire confédéré d'Allemagne? Seule la diplomatie du prince actuel suffit, en mettant son Etat sous l'égide du pacifique empereur des royaumes danubiens.

Deux ans après, le parlement licencia l'armée, en même temps qu'il passait un vote à l'effet d'exempter pour l'avenir les sujets du prince du service militaire. Quoiqu'il y eût prise d'armes contre la Prusse, ce qui, dans le code des nations, équivaut à une déclaration de guerre, l'on résolut de laisser l'affaire dans le statu quo. Mais la vérité ne subsiste pas moins: le Lichtenstein est en état de guerre — sans même le vestige d'une armée. Inutile de dire que les relations entre les belligérants ne sont aujourd'hui nullement affectées de cette hostilité.

II

La tête qui règne sur le Lichtenstein est Jean II, Maria-François-Placide, prince (fürst) de Lichtenstein et duc de Trappau et de Jägerndorf — vastes seigneuries silésiennes et moraniennes couvrant une superficie de 42,000 kilomètres ou 16,406 milles carrés; peuplées par 360,000 âmes, et d'un revenu annuel de 455,000 florins ou un million et demi de piastres. Il est né en 1840, à Eisgrub, en Moravie, et a suc-

cedé à son père en 1865. Sa famille est d'une origine reculée, puisqu'on la dit contemporaine à la maison d'Este, la plus ancienne des noblesses de l'Europe.

instance et qu'appel final pût être porté à la cour suprême d'Innsbruck, en Vorarlberg. Le parlement s'assemble à Vaduz, à la saison où la terre ne demande pas de travail assidu. Là-bas c'est ordinairement en août. L'on chercherait bien inutilement de partis politiques dans cette assemblée où chaque membre n'a en vue que les seuls intérêts de l'Etat. D'ailleurs, le peu d'affaires à expédier contribue grandement à simplifier les procédures; et une constante unanimité d'opinions règne durant cette session longue d'une semaine, tout au plus. Les débats entre députés y sont donc in-



L'église de Vaduz.

connus. Pourtant, afin sans doute que l'exception confirme la règle, un jour, M. l'administrateur, qui n'avait pas réussi à réconcilier deux adversaires, dut renvoyer chaque parti plaider sa cause devant le prince, dont la décision termina le différend.

Lichtenstein n'a pas de dette nationale. Ses revenus annuels qui atteignent 300,000



Clark's Corn Beef

Le boeuf salé de Clark

Vendu en boîtes hermétiquement fermées. Le Boeuf Salé de Clark est une viande de première qualité, sans os ni parties inutilisables. Ouvrez la boîte et vous avez un mets délicieux et prêt pour la table. S'apprêtez très bien aussi en pâtés, etc. Procurez-vous-en dès aujourd'hui.

Wm. J. Clark, Mfr., - Montréal



Vous qui souffrez d'Hémorroïdes internes ou externes, saignantes ou de démangeaisons

J'offre dans RECTAL un remède qui vous apportera un soulagement immédiat et une guérison radicale et permanente.

RECTAL

est un onguent composé de médicaments ayant une action positive sur les vaisseaux sanguins, c'est une préparation sérieuse préparée d'après la formule d'un de nos plus célèbres médecins, et mis dans des tubes métalliques spéciaux qui en facilitent l'application.

RECTAL est en vente à 50 cts chez les principaux pharmaciens ou expédié directement et franc de port sur réception du prix en s'adressant à

H. ARCHAMBAULT
Pharmacien, 78, rue Notre Dame Est, MONTREAL

Pour Bien Laver sans Frotter



EMPLOYEZ LA POUDRE RACSO

Le contenu d'un paquet de 5 cts suffit pour un lavage. — EN VENTE CHEZ TOUS LES ÉPICIERES.

Agence Générale : 1390, Boulevard St-Laurent

Phone Bell Main 5430 Etablie en 1862

Fauteux & Pacaud

AGENTS D'ASSURANCE

FEU, VIE, MARINE ET ACCIDENTS

Agents chefs pour le Canada: NEW YORK PLATE GLASS CO.

Agent spéciaux Cio d'Assurance North British & Mercantile, Feu et Vie. La compagnie la plus puissante au monde; capital au-dessus de 100 millions.

No 72, Rue St-François Xavier

florins, dont 20,000 lui viennent de l'Autriche, en vertu de l'arrangement de 1878, servent à de multiples améliorations sur le territoire de la principauté.

IV

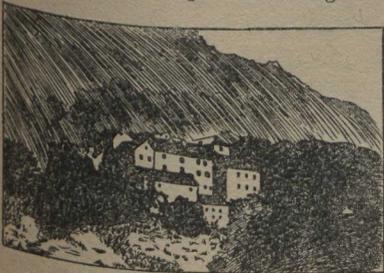
Vaduz, appelé autrefois Lichtenstein, est la capitale ou, si l'on aime mieux, le chef-lieu de cet état vraiment lilliputien. C'est un village de 1,200 âmes. Bâti au pied d'un éperon de la chaîne limitrophe, et à quelque deux kilomètres du Rhin, sa vue commande sur tous les environs. Son château, accroché au flanc de la montagne, est fort ancien; il fut reconstruit au XVIIe siècle sur les ruines d'un édifice prétendu romain et dont on a conservé intactes plusieurs parties. Jusqu'à l'avènement du prince actuel, il fut la résidence de la famille régnante, les Hohen-Lichtenstein. Depuis, il est loué à un fermier qui le tient en bon ordre. Au milieu de paisibles chaumières et de gais chalets s'élève l'église nouvellement construite, avec un don du prince, de 70,000 piastres. C'est une pièce d'architecture d'un gothique sévère, ressemblant d'extérieur à l'Immaculée-Conception des Jésuites, à Montréal. Une autre générosité du prince a permis au bourg d'instituer une école d'enseignement secondaire pour les jeunes gens.

Balzers, avec sa population d'un millier d'âmes, est le second village en importance.

Un autre bourg se nomme Schaan ou Schanaan. Il est bâti à quelque cinq kilomètres du chef-lieu. L'on y remarque une église quelque peu plus petite que celle de Vaduz, mais de construction identique et qui fut, elle aussi, érigée avec l'or du bien-aimé prince.

Enfin le hameau de Nendelu est situé aux confins nord du pays.

Sur douze milles de longueur, trois ponts jetés sur le Rhin établissent les communications avec la république helvétique, et deux voies ferrées venant des cantons, longent le fleuve et courent vers Innsbruck, par la vallée d'Ill, tandis que les montagnes de



Le château des Hohen-Lichtenstein

est et du sud n'offrent qu'une passe dangereuse que seuls fréquentent parfois les paysans.

V

C'est un fait avéré que les Lichtensteiniens ne descendent pas des races germaniques, mais plutôt des Helvètes et des Grisons, peuples parents avec ceux des Gaules. (César, commentarii de Bello Gallico). L'admirable situation géographique de leur pays semble avoir favorisé cette expansion gauloise, là où les Germains ne pénétraient que difficilement. D'ailleurs, l'existence de la langue romane, qui y était parlée en idiôme jusqu'à la fin du XVIIe siècle, est la meilleure garantie de cette assertion.

Toute famille y vit de la terre — très fertile sur une grande superficie. La culture de la vigne et du blé, l'élevage des lanifères et la chasse des précieux bouquetins du Tyrol, le tissage de la laine, de la soie et la sculpture en bois constituent toute l'industrie de ce peuple. L'activité régionale prévoyant les besoins domestiques, le commerce y est peu considérable.

La morale du peuple de Lichtenstein est irréprochable, et sa vie familiale, qui peut être proposée en modèle, est toute empreinte de l'idée religieuse. Aussi le crime y est-il une chose excessivement rare. Il n'y a pas une seule geôle dans la principauté. Advient-il quelque méfait, le coupable est conduit hors du territoire. A ce propos, nous traduisons le récit que fait un voyageur anglais. (A. de Burgh, "Windsor magazine", 1902). "Était-ce une déclaration de guerre ou pis: l'ennemi marchait-il vers la capitale? Partout l'ouvrage était suspendu; des groupes d'hommes, de femmes, de vieillards stationnaient dans la rue, aux premières heures du jour; l'indignation était peinte sur chaque figure, et tous paraissaient engagés dans une conversation des plus animées. Qu'y avait-il donc? — Un voleur avait été surpris dans ce village si moral! Heureusement que ce n'était pas un concitoyen — non, un Suisse... Le malheureux avait volé un couple de chapons! Une troupe d'hommes reconduisit le mécréant jusqu'à Feldkirch, où il fut incarcéré."

Il se passe, paraît-il, des années sans qu'aucun incident ne vienne troubler la paix de ce bon peuple.

Des fêtes champêtres ont lieu en juillet, aux grottes illuminées de Nibenhole, près du pic Rothe Wand, où confinent le Tyrol, la Suisse et la Principauté.

EMILE MILLER.

Les grands musiciens

(Suite)

Spontini, 1774-1851, né à Majolati, Etats Romains.

"La Vestale, Fernand Cortez", sont les grands ouvrages qui lui ont valu une juste célébrité; on peut citer aussi "la Colère d'Achille" et "Olympie".

Le style de Spontini est grandiose, solennel, toujours noble et pur. Avant d'aborder l'opéra par les grandes oeuvres ci-dessus, il avait donné plusieurs ouvrages dans le goût italien, dont rien n'est resté.

Il est mort membre de l'Institut et comblé d'honneurs, dans son village natal, qu'il avait voulu revoir, et entre les bras de sa femme, nièce du célèbre facteur Erard.

Quelques fragments de la "Vestale" et de "Fernand Cortez" sont restés au répertoire de la Société des Concerts.

Un autre produit de cette même période, auquel l'avenir fera une part plus petite, c'est:

Carafa (Michel), 1785-1872, né à Naples.

Assez nombreux ouvrages dramatiques, dont les plus connus sont: "Massaniello, la Violette, le Valet de chambre".

Professeur de composition au Conservatoire et membre de l'Institut en 1837. Directeur du Gymnase musical militaire de 1838 à la suppression de cette école, en 1856.

Il était l'ami intime et le commensal ordinaire de Rossini, auquel nous arrivons maintenant, et qui, plus profondément Italien, n'a subi l'influence française que vers 1828, pour le "Comte Ory", un peu, et pour "Guillaume Tell", complètement. Comme la plupart des grands génies qui ont dominé leur époque, le "cygne de Pesaro" eut des débuts difficiles et dut se former par lui-même. Travailleur infatigable, malgré la stupide réputation de paresseux qu'on lui a faite, en se basant je ne sais sur quoi, encore dans sa vieillesse la plus avancée il écrivait constamment, même en causant, pour le seul plaisir d'écrire, à sa table, sans l'aide d'aucun instrument, et en arrosant largement chaque page, avant de la tourner, d'une belle pincée de tabac à priser.

Rossini (Gioacchino), 1792-1868, né à Pesaro.

Le plus célèbre des grands compositeurs italiens, était fils d'un pauvre musicien forain et d'une chanteuse obscure. Il apprit seul la musique par intuition et observation; son génie façonna son talent, car on ne peut l'attribuer aux leçons insuffisantes qu'il reçut du P. Mattèi au lycée de Bologne. Je tiens de lui-même, et il ne se faisait pas faute de le répéter, que c'est en mettant en partition les quatuors de Haydn

qu'il a appris l'harmonie. Sa plus grande admiration était Mozart, et il ne se cachait pas de l'avoir souvent pris pour modèle, surtout dans ses premières oeuvres. Dès lors, il s'éleva au-dessus de ses prédécesseurs par la pureté de lignes et l'élégance de la mélodie, toujours admirablement appropriée à l'organe vocal, par la richesse et la hardiesse de l'harmonie, qu'il tenait de ses modèles allemands, par l'intérêt et la puissance de son orchestration, qui l'avaient fait surnommer par ses détracteurs "Il signor Vacarmini", ainsi que par certains procédés spéciaux, tels que le développement des finales, la répétition des formules de cadence, et ses fameux "crescendo", qui excitaient l'enthousiasme des dilettantes.

Les triomphes de Rossini démontrent que son génie était bien de son temps, et arrivait juste à point devant un public suffisamment préparé à admettre ses innovations; c'est à cette circonstance heureuse qu'il dut d'avoir ses plus grands succès de son vivant, et de mourir entouré de gloire et d'honneurs.

Je ne puis donner ici la liste complète de ses quarante opéras sérieux ou bouffes; je me borne à énumérer les principaux, dans leur ordre d'apparition, avec quelques dates: "la Cambiale di matrimonio", son premier ouvrage dramatique, Venise, 1810; "l'Inganno felice; Tancredi", 1813; "l'Italienne à Alger; le Turc en Italie; le Barbier de Séville", écrit en dix-sept jours, Rome, 1816; "Othello; la Cenerentola; la Gazza ladra", 1817; "Moïse", 1818; "la Donna del Lago", 1819; "Bianca e Faliero; Maometto II", 1820; "Mathilda di Sabran", 1821; "Semiramide", 1823; "le Siège de Corinthe", 1826; "le Comte Ory", 1828; et enfin "Guillaume Tell", 1829.

(A suivre)

Le Traducteur, journal bi-mensuel, destiné à l'étude des langues allemande et française. — Lectures saines, choisies dans tous les domaines de la littérature française et allemande, avec traductions exactes, évitant les ennuyeuses recherches dans les dictionnaires. Numéros spécimens gratuits et franco sur demande par l'administration du "Traducteur", à La Chaux-de-Fonds, Suisse.

C'est celui-là

Le remède le plus efficace pour toutes les affections des voies respiratoires est le BAUME RHUMAL, qui guérit tous ceux qui en font usage. Procurable dans toutes les pharmacies du Canada.

Le poisson rouge et le brochet

VERS A DIRE

Il pourra, car tout arrive, Qu'on dise: "Je la connais". Mais cette fable un peu naïve Est traduite du japonais:

Un vieillard, savant ou poète, Possédait un aquarium. Deviner l'homme dans la bête, Tel était son criterium;

Et pour cet examen sévère, Il avait placé tout exprès Dans sa grande cage de verre Un poisson aux reflets pourprés.

Un minuscule poisson rouge Au gros oeil noir exorbité, Qui toujours se trémousse et bouge, Plein de jeunesse et de gaité.

Insoucieux comme Grégoire, Il se livrait à la boisson; Il passait tout son temps à boire (Tel est le propre du poisson).

Un soir, traîtreusement, son maître, Derrière une vitre en cristal, Dans l'aquarium s'en vint mettre Un gros brochet à l'oeil fatal.

Le brochet, porté sur sa bouche, Pour dévorer son compagnon Se rua: mais reçut, farouche, Ce qu'on nomme au Japon un gnon.

D'abord à la douleur rebelle, Sans se lasser notre bêta Visa sa proie, et de plus belle Contre la vitre se heurta...

Et ce manège ridicule Dura des semaines et des mois, Dès l'aube jusqu'au crépuscule... — Le poisson rouge, plein d'émois,

Tremblait de toutes ses vertèbres; Se faisant tant de mauvais sang Que — tels les chocolats célèbres, Il blanchissait en vieillissant...

"Ce qu'on n'atteint pas n'est qu'un rêve. Donc, las de se casser le nez, Le brochet dut mettre une trêve A ses efforts désordonnés:

Le gros ne pouvant satisfaire Son cannibalesque appétit, Laissa le petit dans sa sphère, Rassuré petit à petit.

La paix régna, sereine, entière, Si bien que le maître, une nuit, Enleva la cloison frontière Doucement, sans faire de bruit.

Nos bêtes — la croyant entre elles — Toujours vécut sans tourment Leurs existences parallèles, Ensemble, mais séparément...

Et cette fable japonaise S'achève sans moralité, Pour que chacun puisse, à son aise, Conclure en toute liberté.

HUGUES DELORME.



Un très mauvais cas. 6

MONTREAL, rue St-Paul. Un jeune homme de 32 ans, affligé de l'épilepsie depuis plus de vingt ans, et un très mauvais cas, ayant au moins dix ou douze attaques par jour. Après avoir fait usage de toutes espèces de remèdes sans succès, fit l'essai des Toniques du Père Koenig pour les Nerfs et obtint l'effet désiré. N. QUINTAL.

Mlle Roselle Ryan écrit de Mulgrave, N.E. — Sur la recommandation du Rév. Père Mullins d'ici, je ne fis usage que d'une bouteille de Tonique du Père Koenig pour les Nerfs et j'en ai obtenu tout le bien désiré.

M. E. Chartier, de 185 rue St-Urbain, Montréal, écrit qu'il a terriblement souffert et pendant longtemps d'un mal de tête qui est disparu dès la première dose de Tonique du Père Koenig pour les Nerfs. Il était aussi sujet à des évanouissements qui cessèrent trois mois après avoir pris ce remède.

GRATIS Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine Gratuitement.

Ce remède a été préparé par le Rév. PASTEUR KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la KOENIG MED. CO. CHICAGO, ILL. En vente chez les pharmaciens, \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00. — En vente à Montréal, par The Wingate Chemical Co., et à Toronto par Lyman Bros & Co.

MADAME Vous pouvez Nettoyer et Polir

voitre poêle et vos ustensiles de cuisine AVEC

La Mine Grasse et le Poli pour Métaux

plus promptement qu'avec tout autre produit en vente.

La Mine Grasse OZO

Donne un lustre très brillant et doux, empêche les poêles de rouiller, polit rapidement; est la seule qui ne sèche pas.

Le Poli pour Métaux

Est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir vos ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. Il n'égrotte pas, il ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.

Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables.

The OZO Co. Limited, MONTREAL.

Poils Follets Cheveux et Barbe Superflus

QUELQUE TOUFFES QU'ILS SOIENT enlevés instantanément sans douleurs et sans endommager en aucune façon la peau la plus délicate.

\$50.00 de récompense à quiconque ne réussit pas.

C'est par un accident que le Dr Simon, de Paris, a découvert ce miraculeux produit auquel il a donné le nom de RAZORINE parce qu'il est appelé à faire disparaître l'usage du Rasoir, et nous ne craignons pas de la faire essayer. Envoyez-nous 10c pour frais de poste, et nous vous en expédierons un paquet assez gros pour vous convaincre de sa parfaite infailibilité. Le prix de la RAZORINE du Dr Simon, est de \$1.00 le flacon et est expédié franco dans tous les pays du monde. Si votre pharmacien ne l'a pas encore en stock, insistez pour qu'il vous le procure, ou adressez COOPER & CIE, Dépt. 50, Montréal ou à M. BRUNET & CIE, Québec, aux Etats-Unis: GEO. MORTIMER & CIE, 247, Ave Atlantic, Boston, Mass.

NE COUPEZ PAS VOS CORS

C'est un procédé dangereux Si vous voulez un remède sûr, inoffensif et efficace pour enlever promptement et sans douleur, CORS, DURILLONS et VERRUES, employez

L'Antikor Laurence

En vente partout, 25c

A. J. LAURENCE PHAR. MONTREAL.

ECHANGE DE
CARTES POSTALES

AVIS

- 1o Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum;
- 2o Les adresses avec pseudonymes seront refusées, ainsi que celles poste-restante;
- 3o Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas et se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.

Les personnes dont les noms suivent désirent échanger :

Mlle Cordélia Chaput, St Cuthbert Station, Qué. — Mlles Marie et Virginie Robitaille, 1897 rue St Hubert, Boulevard St Denis, Montréal, avec monde entier, fantaisies préférées. — Mlle Minette Dion, Montauban, comté Portneuf, Qué. — Mlle Blanche O'Shaughnessy, Nicolet, P. Q., vues et fantaisies. — Mlle Alice Houde, Nicolet, P. Q., vues et fantaisies. — Mlle Jeannette O'Shaughnessy, Nicolet, P. Q., vues et fantaisies avec monde entier. — Emile Dufresne, Nicolet, P. Q., vues et fantaisies avec monde entier. — Mlle Marie-Ange Mackay, couvent Notre-Dame de Bellevue, chemin Sainte-Foye, Québec. — M. Gérard Dumont, Notre-Dame de Lévis, Bureau Guay, Qué. — Mlle Marie-Paul Beaudet et M. Paul Beaudet, corner Maple and Willow sts, Woonsocket, R. I., fantaisies et séries. — Mlle Elsa de Gérard, 111 rue Quesnel, Montréal. — Mlle Renée de Tasteuil, Saint-Antoine, comté Richelieu, avec personnes instruites. — M. Gaston Vaubac, St Antoine, comté Richelieu. — Mme Henriette Bernier, 333 avenue La-salle, Maisonneuve, Montréal, avec monde entier, vues préférées, réponse assurée. — Charlie Blanchard, sténographe officiel, Las Vegas, New Mexico, avec monde entier, tous genres français, anglais, espagnol. — Mlle Armandine Lambert, Ste Julienne, comté Montcalm, fantaisies. — M. Léon Prévost, 669 rue Ontario Est, Montréal. — Mlle Jeanne Bourbeau et Mlle Alice Bourbeau, Champlain, comté Champlain, Qué. — Mlle Emma Drouin, 81 rue Champ de Mars, Montréal, vues seulement, réponse assurée. — M. Jos. Larose, typographe, Rivière du Loup (en bas), avec monde entier, vues préférées. — M. Rosario Michaud, 39 Fenner st., Fall River, Mass. — Mlle Marie-Louise Barette, 125 Bréboeuf, Montréal, fantaisies. — Mlle Dorina La Rocque, 169 rue Quesnel, Ste Cunégonde, Montréal, avec monde entier, tous genres, réponse assurée. — Mlle Mary Lepage, bureau Price Brother, Rimouski. — Mlle Mary Desgagné, Rimouski. — Mlle Joséphine Desgagné, Rimouski. — Mlle Délima Pelletier, 1351 rue Notre-Dame-Est, Montréal. — Mlle A. E. Lapierre, boîte 632, Sherbrooke-Est, Qué. — Hormidas Gueguen, boîte 192, Springhill, N. S., Canada, vues d'églises, d'institutions catholiques, réponse prompte et assurée. — Wilfrid et Donat K. Laflamme, Ste Marguerite, comté Dorchester. — M. John A. Hay, 46 Adam avenue, Central Fall, R. I. — J. H. Sansregret, 907 Ontario-Est, Montréal. — Roméo Janelle, 51 Hevey st., Manchester, N. H. — Lucille Gaudette, Port Ewen, Ulster, N. Y. — Mlle Alice Lamoureux, St Jean, P. Q. — Jacques de Bre-vanne, B. P. 3, Acton Vale, Qué., fantaisies seulement, avec monde entier. — Mlle E. Labrecque, 6 Knox st., Lewiston, Me. — Mlle Yvonne Chapleau, 505 avenue Laurier, Mile End, Montréal, tous genres. — Mlle Dolorette Deschamps, Ste Julienne, comté Montcalm, Qué., B. P. 6, fantaisies et cartes en cuir. — Mlle Flore Lagarde, 621 Sanguinet, Montréal, fantaisies, cartes en cuir. — Mlle D. Lajeunesse, 64 Clifton st., Cohoes, N. Y., séries et fantaisies. — Mlle Anna Bois, 122 rue Massue, St Sauveur, Qué. — Mlle Rose-Anna Roy, 183 rue Arago, Québec. — Mlle Alice Bernier, 132 St Joseph, Québec, fantaisies. — E. Lemay, 1351 Notre-Dame, Montréal. — Mlle Marie-Louise Couturier, Murray Bay, P. Q., timbre et signature côté vue. — Mlle Jeanne Couturier, Murray Bay, P. Q. — Askez Rousseau, St Jean de Matha, comté Joliette, vues. — Fortunat Carbonneau, Ste Marguerite, comté Dorchester. — Mlle Armande Duteau, 48 rue Sylvain, Central Falls, R. I., vues colorées. — Hector Vincent, 491 Hevey st., West Manchester, N. H. — Albert Dufresne, Nicolet, P. Q., avec tous les pays. — Mlle Antoinette Dufresne, Nicolet, P. Q. — Mlle Ismaria Dufresne, 22 rue Burton, Québec, fantaisies. — J. A. Sansregret, 907 Ontario-Est, avec jeunes filles, réponse immédiate. — Virgile Lavoie, St Jean, Qué., séries avec monde entier. — Mlle Rose Chapdelaine, Pierreville, P. Q., fantaisies et vues de tous les pays. — Mlles Alma et Joséphine Cazalais, 324 Rivard, Montréal, avec monde entier, réponse assurée. — J. A. Ménard, St Amédée de Péribonka, Lac St Jean, Qué., vues préférées.

Le Niagara dompté

Il y a cinq ans, lors d'une première visite, je demeurai quatre jours à contempler les chutes du Niagara; d'abord désappointé, puis enfin saisi d'admiration à la vue de ce spectacle grandiose dont la majesté terrible me pénétrait tout entier; je me tenais immobile, insensible aux embruns qui me mouillaient jusqu'aux os, les oreilles remplies du tonnerre des cataractes et les yeux éblouis de cent arcs-en-ciel que formait la lumière en se jouant dans la poussière des eaux.

Je m'y trouvais de nouveau maintenant; mais quoique le spectacle fût toujours aussi majestueux et d'une incomparable grandeur, que le fracas des eaux fût toujours aussi épouvantable et le jeu des lumières toujours aussi féérique, je demeurai préoccupé et songeur. En effet, j'aurais souhaité vivre assez longtemps pour pouvoir contempler le Niagara dans quelque cent ans. Dès à présent, toutes ces merveilles disparaissent devant cette conquête merveilleuse des hommes, qui, saisissant le Niagara comme on saisit aux naseaux un coursier fougueux, ont dompté sa puissance et asservi sa force à leur profit. Ce n'est encore qu'une bien faible partie de cette puissance formidable que l'homme a ainsi maîtrisée; mais le travail est commencé, il se développera sans trêve ni merci, et c'est avec raison que je demeurais rêveur en songeant à l'oeuvre que nos petits-neveux verraient parachevée. Quel spectacle que celui de cette puissance incalculable obéissant à quelques commutateurs électriques et transportant des milliers de chevaux d'énergie ici, là, partout où la volonté de l'homme voulait les diriger!

Dans la ville de Buffalo, située à 39 milles des chutes, assis dans ma chambre d'hôtel, j'ai lu, écrit et travaillé à la lumière d'une lampe électrique. L'électricité qu'utilisait cette lampe était fournie par le Niagara. J'allai au théâtre dont la salle étincelait de lumières, l'électricité venait du Niagara. Toutes les rues, toutes les maisons, tous les hôtels, les églises même, sont éclairés au moyen de l'électricité produite par le Niagara. Sur des parcours de centaines de milles, dans les villes, sur les grands chemins, les trams électriques poursuivent leur route, c'est le Niagara qui les conduit.

Le long de ces grands chemins je voyais les réseaux des câbles aériens qui conduisent l'énergie électrique engendrée par le Niagara; partout les câbles distribuent la force à ces villes, à ces usines, à ces villages, jusqu'à une distance de 60 milles des cataractes.

Des chaudières pour produire la vapeur nécessaire aux machines, quelle conception surannée! Et que seraient même des milliers de machines auprès de la puissance des chutes du Niagara!

Assis dans un train électrique je voyageais à la vitesse d'un train express — remorqué, bien entendu, par l'énergie du Niagara — vers le village situé à 20 milles environ de Buffalo où se trouve l'usine qui utilise une parcelle de la puissance du Niagara. C'était par une belle journée d'automne: l'air était vif, l'atmosphère légère, et la lumière pure égayait les yeux et l'esprit; il faisait bon vivre. Des villages pittoresques s'étalaient le long du chemin. A gauche courait la rivière, large et calme, derrière, les fumées de Buffalo et ses éleveurs gigantesques; devant, au loin, au-dessus de la cime des arbres, on voyait une légère buée opaline: l'haleine des cataractes.

Je visitai le grand hall des machines construit au niveau du sol. Tout y était vaste, clair et d'une propreté minutieuse; tellement propre qu'on se serait cru dans une exposition plutôt que dans une usine en pleine activité. C'est là qu'étaient rangées en file les dix dynamos.

Elles sont grandes comme les tourelles blindées d'un cuirassé de premier rang, noires et sinistres. De leur flanc s'échappe un bourdonnement pareil à celui de dix millions de frelons; c'est un bruit sourd traversé de grincements de scie. Chaque dynamo pèse 49 tonnes et engendre un courant alternatif sous une tension de 2,200 volts, en tournant à raison de 25 tours par seconde.

Le bourdonnement de ces ruches géantes était si régulier, qu'au bout de quelques instants, lorsque mes oreilles s'y furent accoutumées, j'eus la sensation que leur travail s'accomplissait dans un silence absolu. Le spectacle avait quelque chose de surnaturel. Dans un coin du hall un jeune apprenti lisait un journal; plus loin, un mécanicien frottait un chiffon gras sur une petite dynamo employée comme excitatrice; un autre ouvrier flânait de-ci de-là, un oeil sur les génératrices; et c'était tout!

Et cela, c'était le Niagara, asservi au machinisme, fournissant docilement sa puissance pour actionner des tramways et des fabriques, pour éclairer des villes, ac-

complissant sa besogne sans que personne, pour ainsi dire, eût à s'en occuper. Ni foyers, ni chaudières, ni chauffeurs; le hall avait le calme et la fraîcheur d'un musée. Tout était immaculé, partout ces machines travaillaient à une vitesse fantastique. Elles engendraient une force totale de 50,000 chevaux-vapeur et fonctionnaient avec douceur, dans un calme absolu; c'était l'apothéose du mécanisme électrique; cependant l'électricité est encore dans son enfance!

Lorsque la pression de l'eau devient trop forte, l'excès de puissance actionne un régulateur, et ce régulateur diminue automatiquement l'ouverture du canal de dérivation. Ce régulateur agit comme la bride sur un cheval fringant.

Livrée à son impulsion initiale, l'eau s'engouffrerait dans les puits de façon à briser tout le mécanisme: on ne lui permet de passer qu'en proportion de la quantité correspondant à un rendement de 5,000 chevaux par turbine. Les mouvements continus du régulateur indiquent à chaque instant combien puissante est la force latente de l'eau; mais c'est cette force elle-même que l'on utilise pour régulariser son débit.

Les usines sont habituellement construites à des hauteurs de dix à douze étages, l'usine motrice du Niagara est construite sur une profondeur de dix étages. Cela résulte de l'obligation où l'on se trouve en hiver, quand la surface de la rivière est gelée, de dériver le courant à une certaine profondeur.

Je débarquai devant un long bâtiment peu élevé mais couvrant une vaste surface, construit en pierres grises et ressemblant à une fabrique. On entendait bien le bruit sourd de puissantes machines, cependant deux choses me frappèrent: tout paraissait propre et il n'y avait pas de cheminée. C'était l'usine génératrice des chutes du Niagara: "The Niagara Falls Power Company".

L'usine est située à 1 mille au-dessus des cataractes au bord de la rivière, et les eaux sont déjà animées de la force qu'engendre leur bond prodigieux. Dans une sorte de cour on voyait un bassin qui ressemblait à l'embouchure d'un canal, sa largeur était d'environ 70 mètres et se rétrécissait vers l'extrémité. Placé tout contre la rivière, ce canal semblait n'en recevoir qu'un mince filet d'eau, qu'il buvait à toutes petites gorgées, comme un chat lape du lait; cependant l'eau s'y déverse à la vitesse de 4 milles à l'heure pour s'engouffrer dans les orifices de dix énormes puits et y faire une chute de 45 mètres. Il tombe 440 pieds cubes d'eau par seconde dans chaque puits. Chaque colonne d'eau se précipite ainsi et disparaît dans les profondeurs du sol pour ne reparaître à la lumière qu'à 1 mille plus loin et au-dessous des cataractes; mais quand l'eau reparaît, elle a accompli sa tâche, car chacune des dix colonnes actionne une dynamo de 5,000 chevaux.

Je descendis dans un ascenseur; plus bas, plus bas encore, je traversai dix galeries remplies de machines et étincelant des feux de mille lampes électriques. Enfin je parvins au fond de la fosse. Un ingénieur poussa une trappe. Un bruit formidable nous assourdit, le torrent furieux, mais dompté et soumis, fuyait sous nos pieds; c'est là que sont placées les dix turbines qui actionnent respectivement les dix dynamos; les colonnes liquides les abordent suivant une courbe calculée pour amortir les effets de choc et de frottement contre les organes, et entretenir constamment la même puissance effective; l'ensemble est, en quelque sorte, accordé au diapason des 5,000 chevaux de chaque machine, soit une force de 50,000 chevaux que les 10 machines distribuent dans un rayon de 60 milles; mais elles accomplissent encore des besognes diverses, telles que celle du graissage automatique de toutes les machines de l'usine et de leur nettoyage au moyen de l'air comprimé. Tout marche au moyen de délicates manettes. Abaissez une manette et l'air comprimé réduit au silence une de ces dynamos de 5,000 chevaux. Un enfant de cinq ans, en levant un minuscule levier, libère la puissance du Niagara et commande à ce formidable mécanisme qui s'arrête, gémit et trouve enfin le repos. Que l'enfant abaisse ce même levier joujou, et aussitôt des millions de mètres cubes d'eau s'engouffrent dans les dix puits et engendrent cette force qui crée des villes en obligeant les usines à s'établir auprès d'elle, cette force qui éclaire les cités, met en mouvement des centaines de trains sur les voies ferrées, et supprime les chaudières et les cheminées de cinquante fabriques voisines.

J. F. FRASER.

(Traduit par M. Saville)

"Annales de l'Union Catholique", He Maurice.

Esinhart & Maguire

Agents en chef et secrétaires de la

SCOTTISH UNION

& National Insurance Co.

of Edinburgh

et agents en chef de la

GERMAN AMERICAN

INSURANCE COMPANY

OF NEW YORK

117 Rue St-François-Xavier Tel. Bell Main 553

LE PACIFIQUE
CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.

PORTLAND, OLD ORCHARD *9.00 a.m.

*7.45 p.m.

SPRINGFIELD, HARTFORD, - *7.45 p.m.

TORONTO, CHICAGO, *9.30 a.m., *10.00 p.m.

OTTAWA, *8.45 a.m., *9.40 a.m., *10.10 p.m.

*4.00 p.m., *9.40 p.m., *10.10 p.m.

SHERBROOKE, *8.30 a.m., *4.30 p.m., *7.25 p.m.

HALIFAX, ST. JOHN, N. B., *7.25 p.m.

ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.15 p.m.

WINNIPEG, VANCOUVER, *9.40 a.m., *9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, *8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.

TROIS-RIVIERES, *8.55 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.

OTTAWA, *8.25 a.m., *5.45 p.m.

JOLIETTE, *8.00 a.m., *8.55 a.m., *5.00 p.m.

ST-GABRIEL, *8.55 a.m., *5.20 p.m.

ST-AGATHE, *8.45 a.m., *9.15 a.m., *11.25 p.m.

*4.30 p.m., *5.35 p.m.

LABELLE, *7.45 a.m., *4.30 p.m.

* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches. ‡ Mardi et jeudi. § Dimanche seul.

¶ Quotidien excepté le samedi. † Samedi seul.

A. E. LALANDE, agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129, rue Saint-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage pour steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

QUEBEC R'Y,
LIGHT & POWER
COMPANY

LES TRAINS LAISSENT

Québec pour les Chutes Montmorency

LA SEMAINE—Toutes les 30 minutes de

5.30 a.m. à 11.00 p.m.

LE DIMANCHE—6.30, 7.00, 7.30, 8.00 et 10.00

a.m. et toutes les 30 minutes de 1.00 p.m. à

11.00 p.m.

LES TRAINS LAISSENT

Québec pour Ste-Anne de Beaupré

ARRÉTANT AUX CHUTES MONTMORENCY

LA SEMAINE—6.30, 7.30, 8.30, 9.30, 10.30,

11.30 a.m., 12.30, 1.15, 2.15, 3.15, 4.15, 5.15, 6.15,

7.15 p.m., 10.15 p.m. (excepté Samedi) et

10.45 (Samedi seulement.)

LE DIMANCHE—6.00, 6.30, 7.00, 7.30, 8.00,

10.00 a.m., *1.45, 2.15, 3.15, 6.15, 7.15 et 10.15

p.m.

LES TRAINS LAISSENT

Les Chutes Montmorency pour Québec

LA SEMAINE—Toutes les 30 minutes de

6.00 a.m. à 11.30 p.m.

LE DIMANCHE—6.41, 9.39, 10.09, 10.39,

11.09, 11.39, 12.09 a.m., *12.39, 1.39 p.m., et

toutes les 30 minutes de 1.30 à 11.30 p.m.

LES TRAINS LAISSENT

Ste-Anne de Beaupré pour Québec

ARRÉTANT AUX CHUTES MONTMORENCY

LA SEMAINE—5.30, 6.30, 7.30, 8.30, 9.30,

10.30 11.30 a.m., *12.30, 1.15, 2.15, 3.45, 5.15,

6.15, 7.15, et 10.15 p.m.

LE DIMANCHE—6.00, 9.00, 9.30, 10.00, 10.30,

11.00, 11.30 a.m., *12.00 Midi, 1.00, 4.00, 4.30,

5.15, 9.00, et 10.15 p.m.

Pour autres informations s'adresser à

J. A. EVERELL Surintendant

La Compagnie de

Cartes Postales "Internationale"

enverra à l'avenir sur réception de \$2.50 un Album contenant au-delà de 40 variétés de Cartes Postales Illustrées (100 en tout). Cet assortiment de cartes sera d'un genre tout nouveau et nous garantissons satisfaction.

L'INTERNATIONALE

Compagnie de Cartes Postales Illustrées

27, 29 et 31 Rue St-Jacques, Montréal

CARTES POSTALES — Si vous envoyez trois centimes en timbres, vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez: Laprés et Lavergne, 360 rue Saint-Denis, Montréal. Département des cartes.

DE-CI, DE-LA

La couleur de l'eau

Après de longues hésitations, les savants s'accordent aujourd'hui à admettre que l'eau physiquement pure, vue en masse, est bleu d'azur. Cette couleur est celle que prend la lumière blanche du soleil absorbée par l'eau, par suite d'un phénomène dont l'explication serait un peu longue. Elle n'est pas due à la pureté chimique de l'eau, puisque la mer, qui est l'eau la plus bleue, est aussi celle qui contient le plus de sels. Cependant, d'après les expériences de Forel, les matières en solution seraient la cause prédominante de la modification de couleur sur laquelle agissent encore les matières en suspension, la couleur du fond, le reflet du ciel et des berges. Aussi l'eau bleue est assez rare dans la nature; beaucoup de mers, de lacs, qui nous donnent l'impression de cette nuance, sont verts.

L'eau actuellement reconnue la plus bleue est celle de la mer des Sargasses, dans l'Atlantique, entre les îles du Cap Vert et les Antilles. Il semble cependant difficile qu'elle atteigne une coloration plus intense que celle des eaux de la Méditerranée, autour de l'île Capri (sans parler de l'étonnante grotte d'Azur, devant Sorrente) ou dans quelques baies de notre littoral de Nice à Cannes. Certains lacs de Suisse, entre autres ceux d'Arolla et de Kandarsteg, ont des eaux d'un bleu très pur.

S'il s'agit de fruits à pulpe molle, comme les cerises, les fraises et les raisins, on les plonge seulement durant dix minutes dans ladite solution, puis on les trempe pendant cinq autres minutes dans de l'eau froide, et finalement on les étend sur une toile métallique ou tout autre dispositif pour y égoutter et sécher.

Mais, lorsque les fruits ont une pelure ou peau qu'on ne mange pas, il y a tout avantage à ne les soumettre qu'à la solution formolée.

L'expérience a montré que les fruits ayant subi ce traitement sont restés absolument sains, après qu'une même quantité de chaque sorte, pris comme témoins, étaient devenus moisissés et décomposés, pendant une durée de sept jours pour les cerises, quatre jours et dix jours pour les poires.

M. Truelle, en faisant connaître ces faits à la Société d'Agriculture, a remarqué que ce traitement pourrait être appliqué aux fruits de pressoir, dont le grand ennemi est la pourriture.

La moitié d'un désir

Le général de Gallifet, quand il était ministre de la guerre, avait pour les officiers qu'on lui recommandait outre mesure des attentions... particulières.

Le capitaine P..., étant sur le point de passer chef de bataillon, s'était fait "pis-

réserves, exploitées à outrance, diminuent de jour en jour et le gouvernement des Etats-Unis, nous dit le "New-York Herald" a dû se préoccuper de la situation et prendre des mesures pour arrêter la disparition complète de ces arbres précieux, en interdisant de les abattre avant qu'ils aient atteint leur complet développement. D'ailleurs il semble qu'il serait possible de l'acclimater dans plusieurs régions de l'Europe, car, tout en préférant les climats chauds, ce cèdre s'accommode fort bien de latitudes fort différentes, puisque, comme nous l'avons dit, il croit même en ce pays. Quelques plantations, faites en Allemagne par les grands fabricants de crayons Faber, il y a une trentaine d'années, semblent avoir bien réussi et dans le Dominion nous devrions tâcher de propager ces arbres précieux, au lieu de nous désintéresser de leur destruction.

Un empereur servi par des rois

Une amusante anecdote empruntée à M. Victorien Sardou.

L'illustre académicien dînait chez la comtesse de Pourtalès. Mme de Metternich tenait le dé de la conversation, pendant que se reposait à l'écouter le plus spirituel des causeurs. Elle en avait amené le sujet sur son beau-père, le grand Metternich et rapportait des souvenirs.

On demandait, une fois, à Metternich, en

Calmez ces douleurs

Une seule application de **NERVOL**

sera suffisante pour guérir
Maux de Dents,
Maux de Tête, Névralgies,
Sciaticque, etc.

En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c
John T. LYONS
8 Bligny, Montréal

Solution de Biphosphate de Chaux.

DES FRÈRES MARISTES
32 ANS DE SUCCÈS



Cette solution est un excellent fortifiant; elle est très efficace pour combattre la consommation. Ceux qui en font usage pendant un certain temps, en obtiennent des effets excellents.

Employée pour combattre les bronchites, elle donne toujours de très bons résultats; pour mieux dire, guérison complète si on en fait usage à temps et de la manière indiquée dans le prospectus.

A peu près toutes les maladies de poitrine proviennent du manque d'aliments phosphatés. La Solution de Biphosphate de Chaux des Frères Maristes, qui est très riche en phosphate de chaux, a pour effet de combattre ces sortes de maladies.

Cette Solution est un aliment précieux et nécessaire aux enfants qu'une croissance rapide épuise. Elle n'est pas moins avantageuse aux personnes qui pendant l'été digèrent mal et n'ont pas d'appétit, etc.

On trouve la Biphosphate de Chaux des Frères Maristes chez les principaux pharmaciens du Canada et des Etats-Unis. — Dépositaires Généraux, HURTUBISE & CIE, 20 rue St-Alexis, Montréal.



GARANTIE

Chaque article de bijouterie acheté chez nous est garanti tel que représenté. Nous avons tout ce qu'il y a de plus chic des chefs-d'œuvre des ateliers parisiens et américains. Demandez notre catalogue.

NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent, MONTREAL

FERDINAND MORETTI

TAILLEUR
FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES
d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell
MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame
(2 portes de la cote St-Lambert)



Fourneau "Pilot" en acier de Walker



Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir.
Demandez catalogues

Seul Agent
HUDGER GRAVEL,
22 à 28 Place Jacques-Cartier,
— MONTREAL —

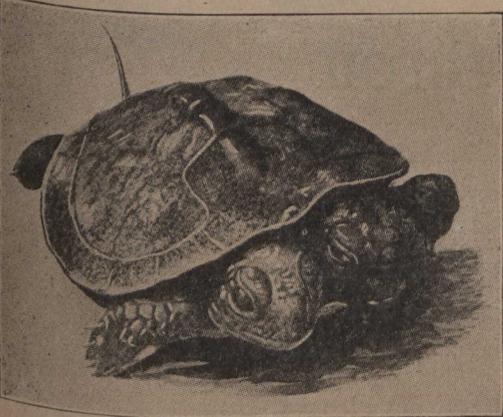
Téléphones Bell,
Magasins, - Main 641
Bureaux, - Main 512
Après 6 p.m. EA 2314
Tél. Merchands 649

LA CODILINE pour l'extraction des dents sans douleurs.

pour plus amples informations s'adresser au

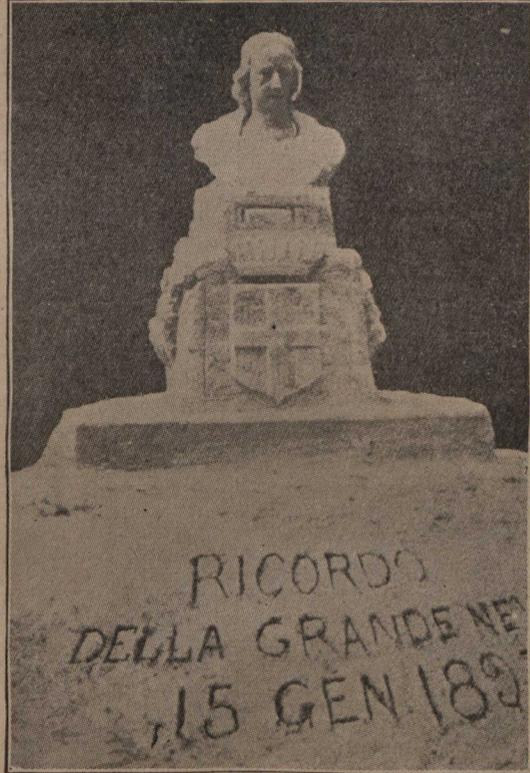
Dr Joseph Versailles
CHIRURGIEN-DENTISTE

926 rue St-Denis, Quelques portes plus bas que la rue Rachel.



Un monstre en captivité

Le "Zoological Garden" de New-York possède en ce moment une tortue peu banale. Cette tortue, dont nous publions le portrait, a deux têtes, et, ajoute son gardien, un appétit peu ordinaire. Ce monstre, aux dimensions respectables, attire tous les jours, les regards d'une multitude de curieux.



Buste caractéristique de Christophe Colomb, exécuté par le sculpteur italien Carressa.

Jusqu'ici, on n'avait point précisé le rapport entre la couleur de l'eau et son degré de pureté. Le professeur belge, M. Spring, qui étudie depuis longtemps cette question délicate, a récemment communiqué à l'Académie des Sciences de Bruxelles plusieurs chiffres intéressants. De l'eau pure contenant un millionième d'hydrate ferrique paraît brune sous une épaisseur de 6 mètres; il suffit d'un dix-millionième pour qu'elle soit verte; et pour vingt-millionième. Quant à la matière humide, c'est-à-dire provenant de l'humus, elle fait disparaître la coloration bleue à une dose inférieure à un quarante-millionième. Les composés calciques, défluents de la chaux, auraient une grande influence sur la clarification, car ils éliminent jusqu'à un certain état d'équilibre les composés ferriques et humiques.

Nouvelle méthode de conservation des fruits

On sait que la difficulté de conserver les fruits réside dans la rapidité avec laquelle les fruits charnus s'altèrent sous l'action des organismes, champignons et bactéries, vivant à leur surface.

Partant de ce point de vue, des savants anglais en ont déduit que, si ces micro-organismes pouvaient être détruits, la pérennité durant laquelle le fruit peut se maintenir en excellente condition serait considérablement prolongée.

La méthode qui a fourni les meilleurs résultats à ces auteurs repose sur l'immersion des fruits dans de l'eau froide contenant 3 pour 100 de la solution commerciale de formol.

tonner" chaudement auprès du grand chef pour être nommé à Toulon.

Le jour de la signature des nominations, le ministre avant de mettre son paraphe au bas de l'état que lui présente son chef de cabinet, dit à ce dernier:

—Vous avez porté P... pour Toulon?

—Oui, mon général, c'est même moi qui vous l'ai recommandé tout spécialement pour ce poste.

—C'est vrai, j'avais oublié. Eh bien, mon ami, vous lui direz qu'à mon grand regret je ne puis lui accorder que la moitié de son désir.

—Comment, mon général?

—Oui, tenez.

Et sur la feuille que lui tendait le ministre, le chef de cabinet vit qu'en regard du nom de son protégé une barre aussi courte qu'énergique, de Toulon avait fait Toul.

L'arbre à crayons

L'arbre dans lequel on découpe le bois des crayons tendrait, paraît-il, à s'épuiser; on en consomme trop. C'est un cèdre rouge, qui atteint jusqu'à 60 et 75 pieds de hauteur. Son bois, légèrement teinté d'une fibre à la fois douce et résistante, exhale, comme chacun a pu le remarquer, un léger et agréable parfum. On le rencontrait jadis en abondance dans l'Amérique du Nord où il croît depuis les rivages du golfe du Mexique jusqu'au Canada et de l'Atlantique aux montagnes rocheuses. C'est surtout des vastes forêts qu'il forme en Floride qu'on tirait jusqu'à présent le bois des trois quarts des crayons qui se consomment dans le monde entier. Mais ces

Notes scientifiques

La plus grande turbine hydraulique de l'univers

Sur les bords de la rivière St Maurice, à environ 84 milles au nord-est de Montréal, se trouvent de belles cascades auxquelles les Indiens ont donné le nom de "Shawinigan", en souvenir des verroteries brillantes qu'ils aiment tant.

La hauteur totale de la chute des eaux est de 140 pieds, et le site de ces chutes est le plus idéal que l'on puisse rêver pour développer du pouvoir hydraulique (malgré que sous ce rapport, la nature ait été fort généreuse envers l'Amérique du Nord). Comme si elle eût voulu faciliter la tâche des ingénieurs, cette même nature, à l'endroit dont nous parlons, dit le "Scientific American", a doté le Saint-Maurice de deux grandes baies ou lacs: l'un immédiatement au-dessus et l'autre au-dessous de la cascade. Celle-ci forme un angle presque droit de son sommet à sa base. Or, cette déviation de la rivière, fait que le niveau de l'eau du lac d'en haut, se trouve à peu de distance du niveau du lac d'en bas; ce qui est en faveur d'une usine de pouvoir sise au bas de l'accident de terrain qui fait la cascade. On a, à cet effet, construit un canal de 20 pieds de profondeur et de mille pieds de longueur, entre la partie sud du lac supérieur, et un point du terrain, qui, à 140 pieds, surplombe à pic un niveau inférieur horizontal de 500 pieds. Là, le canal est encaissé entre des murs de ciment, lesquels sont percés en six endroits chaque ouverture correspondant à une vanne de 9 pieds de diamètre. En prévision de besoins futurs on a travaillé de façon à pouvoir augmenter et la longueur des murs et le nombre des vannes. Actuellement, trois vannes sont en opération, qui conduisent l'eau à autant de roues de turbines qui se trouvent dans l'édifice de pouvoir situé sur les bords du lac inférieur. Chaque vanne fournit un pouvoir de 6,000 chevaux à une turbine à arbre de couche horizontal, laquelle est raccordée directement à un générateur à révolutions de 3,750 kilowatt; lequel générateur donne un courant quart de phase de 2,200 volts 30 cycles. La roue tourne à la vitesse de 180 révolutions par minute, et des provisions ont été faites en vue d'une perte de 2 1/2 pour cent dans le générateur, et de 15 pour cent de surcharge.

Présentement, la production de force fournie par cette station est augmentée par la présence d'une quatrième turbine qu'à installé la compagnie J. P. Morris, de Philadelphie. Cette turbine est la plus grande qui ait jamais été construite. Elle peut donner 105,000 chevaux de pouvoir, et ses dimensions sont énormes; elle est du

type dit à influx, avec arbre de couche horizontal; son enveloppe est à spirale, et elle possède un tube de tirage de chaque côté; tubes qui permettent à l'eau de s'écouler à l'intérieur, après qu'elle a atteint le centre de la turbine. L'eau rentre dans cette turbine par l'ouverture d'accès, (d'un diamètre de dix pieds), qui se trouve à sa base et actionne le système.

Les dimensions de cette vaste machine sont imposantes. Elles sont de: 30 pieds de la base au sommet; 22 pieds dans la grande largeur et 27 pieds d'un centre à l'autre des supports de l'arbre de couche. Le poids total de cette turbine est de 364,000 livres. L'arbre de couche, qui est en fer forgé massif, pèse 10 tonnes. Sa longueur est de 32 pieds 3 1/2 pouces de long; 22 pouces de diamètre au centre. Cet axe se fusèle aux bouts, et il a alors 16 pouces de diamètre du côté du générateur et 10 pouces de diamètre de l'autre côté. La roue rotative de cette turbine monstre, est en bronze et pèse 5 tonnes. La quantité d'eau employée par cette turbine, quand elle fonctionne en plein, est énorme, car elle n'est pas inférieure à 400,000 gallons par minute. Pour donner une idée du volume d'eau courante dont nous parlons, disons qu'on pourrait le représenter au moyen d'une ri-

vière de 100 pieds de large, de 9 pieds de profondeur, et coulant à la vitesse de 60 pieds par minute. Malgré ses grandes dimensions, cette turbine a été construite en cinq mois de temps.

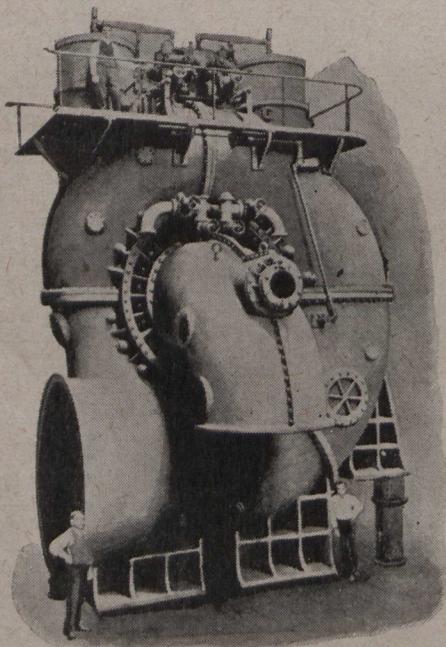
La production actuelle de pouvoir à Shawinigan est de 22,500 chevaux, dont 10,000 chevaux sont transportés à 84 milles de distance et distribués à Montréal où on les utilise pour la traction des tramways électriques, pour l'éclairage électrique et pour des fins générales ayant besoin de pouvoir. Le reste du pouvoir est pris par des consommateurs de la localité; le courant électrique de Shawinigan ayant augmenté de 2,200 volts quart de phase, à 50,000 volts triphasés. Les transformateurs ont été faits de façon que, si on le désire, on peut les opérer sous une pression de 56,000 volts. C'est à noter, si on songe que la solitude qui régnait à Shawinigan, il y a sept ans, a été remplacée depuis, par l'activité d'une petite ville de 5,000 habitants.

Transport d'énergie à haute tension et à courant continu.

La Compagnie de l'Industrie électrique et mécanique, de Genève, procède depuis plusieurs semaines, dans son usine de Sécheron et en présence d'électriciens suisses, français et anglais, à des expériences du plus haut intérêt sur les courants continus à très haute tension. Ces expériences, qui tendent à démontrer la possibilité d'utiliser avec le système de transport de son ingénieur en chef, M. E. Thury des tensions deux ou trois fois plus élevées avec le courant continu qu'avec le courant alternatif, auront certainement un grand retentissement.

Elles permettent, en effet, d'envisager désormais le transport économique de la force motrice à des distances considérables et surtout, ce qui est très important, le transport à haute tension par câbles souterrains, sans avoir à craindre les graves inconvénients que présente l'emploi du courant alternatif dans ce cas particulier.

C'est la première fois qu'il est possible d'observer les effets du courant continu à des tensions pouvant atteindre jusqu'à 100,000 v. entre ligne et terre, ce qui représente en réalité, pour un transport d'énergie une tension de 200,000 v. entre fils. Les plus hautes tensions utilisées jusqu'ici, avec le courant alternatif, ne dépassent pas 60,000 v. et encore cette tension est-elle considérée par beaucoup d'électriciens comme exagérée dans la pratique. C'est là une nouveauté sensationnelle pour tout le monde scientifique que nous suivons avec intérêt. — (Industrie Electrique).



La grande turbine de Shawinigan

SYSTEME MONETAIRE ORIGINAL

Les perles de verre employées comme base d'échange

Les sauvages, depuis des temps immémoriaux, se servent de coquillages, de plumes, etc., comme monnaie. Mais ce qu'on sait moins, c'est que les Européens ont fréquemment fait usage d'objets d'échange non moins bizarres. C'est ainsi que dans leur trafic commercial avec les nègres d'Afrique, on emploie généralement des perles en verre contre lesquelles les indigènes échangent volontiers les produits les plus précieux dont ils sont détenteurs.

Les Anglais, toujours pratiques, ont pour leurs échanges établi sur cette base un système monétaire absolument merveilleux dans son genre. Il n'y a même pas longtemps que ce système se trouvait encore en usage. Il y avait ainsi certaines perles, de forme et de couleur très nettement définies, avec lesquelles on achetait exclusivement de l'huile de palme; d'autres avaient cours pour l'acquisition de l'ivoire, d'autres pour celle de l'or. On en a même connues affectées au commerce des esclaves.



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre EN FRANÇAIS sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DU DEVELOPPEMENT DU BUSTE INVENTE PAR MADAME THORA est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratis) et envoyez 2c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

Regardez-vous dans votre Miroir



Votre peau est-elle aussi douce et aussi fraîche que vous la voulez? L'usage d'un savon impur contribue à rendre la peau dure et rude; au contraire le savon "Baby's Own Soap", le meilleur savon que l'on puisse faire, aidera beaucoup à rendre votre peau meilleure et à conserver votre teint frais. Son parfum délicieux et sa douceur en font le favori pour la Toilette.

Baby's Own Soap

ALBERT SOAPS MFRS. Limited

MONTREAL.

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boîte ne sont JAMAIS TRADUITS.



Lilia Lusignan, 3 ans

Cher Monsieur:—

Je n'hésite pas à recommander le Sirop d'Anis Gauvin. Pour moi il n'y a pas de remède plus précieux pour une mère de famille qui a des enfants au berceau. J'ai employé pendant longtemps votre Sirop d'Anis pour ma petite Lilia qui a maintenant 3 ans, et toujours j'ai obtenu les meilleurs résultats.

Veillez me croire, votre toute dévouée,
6 rue Lévis, Southbridge, Mass. Madame R. LUSIGNAN

Le SIROP D'ANIS GAUVIN se vend partout
Prix 35 cents. Méfiez-vous des imitations



Donnez-nous votre commande immédiate pour votre nouveau

Complet d'Automne

et vous serez certain d'être servi à temps, car nous venons de recevoir nos importations de

Tweeds et Etoffes Nouvelles

J. N. LEFEBVRE

MARCHANT-TAILLEUR

Coin Amherst et DeMontigny

Tél. Est 4908

DAMES demandées, travail agréable, \$3 à \$5 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2 cts. Adressez B. P. 7 St Sauveur, Québec, Canada.



Votre Buste

Développé de 2 pouces dans un mois avec le

BUSTINOL

du Dr. SIMON de Paris, (France)

\$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix \$1.00 le flacon qui peut durer 2 mois. Pamphlet illustré enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de Bustinol, expédié gratis sur réception de 10 cents pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adresses: Cie Méd. Dr Simon, Dépt. 50, boîte postale, 713 Montréal, ou à W. Brunet et Cie, Québec.

LE
CORSET



D & A

Ne se casse pas à la taille

La mode, l'élégance, la gracieuseté, le confort, telles sont les qualités qui distinguent les corsets "D. & A." Le corset Crest est le seul qui ne se brise pas à la taille. Ainsi il ne sera jamais une cause de désagrément en nuisant à l'ajustement des habits et à l'élégance de la taille.

Il est convenable pour toute personne — confortable au travail et même au repos. Le bon goût l'approuve, le sens commun et le confort le réclament.

Demandez le corset qui ne se brise pas à la taille. Le corset Crest "D. & A." — Patenté.

Vous qui souffrez

de Faiblesse, d'Anémie, de Débilité, de Neurasthénie, de Dyspepsie, etc., vous pouvez obtenir la force, l'énergie, la vigueur en prenant avant chaque repas un verre de

Vin Biquina



Un tonique apéritif, au Quinquina et aux Phosphates de Chaux et de Soude, qui active l'appétit, aide la digestion et assure une parfaite assimilation.

Le Vin Biquina restaure la vitalité, crée un sang riche et pur et donne la vigueur aux nerfs.

Essayez-le pendant qu'il en est encore temps.

Le Vin Biquina est employé avec succès dans les hopitaux et est recommandé par les médecins. Vous pouvez vous le procurer dans toutes les pharmacies et épiceries au Canada.

Seuls agents au Canada **A. Sabourin & Cie, 18, Place Jacques-Cartier**

STADIUM

Patinage à Roulettes

Fanfare tous les soirs de 8 à 11 (dimanche compris), aussi le samedi et dimanche après-midi, de 2 à 5.

Afin de faciliter la location des patins et éviter l'encombrement au vestiaire, le patinage commence une demi-heure plus tôt et finit une heure plus tard que la fanfare.

Ceux qui ne sont pas membres. — Admission, après-midi et soir, 10c. Patins à roulettes, 15c de l'heure.

Commencants (dames et messieurs), membres ou non, enseignés gratuitement tous les jours, de 10 à 12 a.m. Admission 15c, y compris l'usage des patins.

Cette semaine, grande attraction extraordinaire

Le PROF. ALBERT C. WALTZ

Champion pour les exercices de fantaisie, sur patins à roulettes; montrera son habileté sur échasses, unicycle, pédacycles, et autres performances sensationnelles.

Pas d'intermission — Prix habituels d'admission 10c



LE "MONTREAL"

De Niagara à la Mer

Paquebots palais rapides de Toronto jusqu'aux Mille-Iles. Montréal, Québec, Murray Bay, Tadousac et points sur la fameuse rivière Saguenay.

Le voyage sur la rivière Saguenay est enchanteur et unique

Ecrivez pour plus amples informations à

THOS. HENRY,

Gérant du Traffic,

MONTREAL

The

ATELIER DE PHOTO-GRAVURE

Montreal Photo-Engraving Co'y

Ce titre acheté de L'honorable T. Berthiaume, est la propriété de " L'Album Universel, " 51, Rue Sainte-Catherine Ouest

ERNEST MACKAY, Propriétaire

C

ET atelier est installé dans le même local que l'Album Universel, au No 51, rue Sainte-Catherine Ouest, coin de la rue Saint-Urbain.

Toutes sortes de travaux de photo-gravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini.

Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis.

Nous avons à notre disposition un outillage complet, fort coûteux, qui nous permet de travailler les procédés des couleurs de toutes sortes: trois couleurs, procédé "DAY", grain, etc.

Spécialité: Catalogues qui exigent le meilleur goût et la plus grande attention.

Venez nous voir ou téléphonez, Bell Est 2145, et vous aurez satisfaction pour les prix comme pour le goût artistique de nos travaux. Les commandes par la poste sont promptement exécutées.

Que l'on veuille bien prendre note que M. G. Lyons, connu comme l'un des meilleurs photo-graveurs de ce pays, est le contremaître de notre atelier.

THE MONTREAL PHOTO-ENGRAVING COMPANY

51, Rue Sainte-Catherine Ouest,
COIN DE LA RUE SAINT-URBAIN

Montréal

Succursale à Québec : LEGER BROUSSEAU, 13, Rue Buade, Québec